

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1938-1939 — N° 146

CONTRIBUTION PSYCHIATRIQUE
à l'étude de l'enfance coupable

Les
Mineures vagabondes
et prostituées

T H È S E

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 Juin 1939

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Pierre MARTIN

Ancien Externe des Hôpitaux de Lyon
Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie



LYON

IMPRIMERIE NOIRCLERC & FÉNÉTRIER S.A.

3, rue Stella, 3

—
1939



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1938-1939 — N° 146

CONTRIBUTION PSYCHIATRIQUE
à l'étude de l'enfance coupable

Les
Mineures vagabondes
et prostituées

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 29 Juin 1939

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Pierre MARTIN

Ancien Externe des Hôpitaux de Lyon
Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie



LYON

IMPRIMERIE NOIRCLERC & FÉNETRIER S.A.

3, rue Stella, 3

1939

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. A. MOREL

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. LANNOIS, HUGOUNENQ, PIC, CONDAMIN, PAVIOT, NICOLAS, VILLARD,
NOVE-JOSSERAND, TIXIER, COLLET, GAYET, CLUZET

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. FROMENT.
Cliniques chirurgicales	SAVY
Clinique obstétricale et Accouchements.....	PATEL
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique dermatologique et syphiligraphique.....	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique.....	BONNET
Clinique médicale infantile	FAVRE
Clinique gynécologique	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique urologique	COTTE
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	REBATTU
Clinique et prophylaxie de la tuberculose.....	CIBERT
Clinique des maladies infectieuses	TAVERNIER
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie..	COURMONT
Chimie biologique et médicale.....	J. CHALIER
Chimie organique et Toxicologie.....	PONTHUS
Matière médicale et Botanique.....	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	MOREL
Anatomie	MANCEAU
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie générale et thérapeutique	HERMANN
Anatomie pathologique	CORDIER
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et Bactériologie	J.-F. MARTIN
Médecine légale	SANTY
Hygiène	ARLOING (F.)
Pharmacie et Pharmacologie.....	Etienne MARTIN
Hydrologie thérapeutique et Climatologie.....	ROCHAIX
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours d'Anatomie médico-chirurgicale.	MM. THEVENOT (Léon)
Chargé d'un cours d'Embryologie.....	NOEL

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
GABRIELLE	GUILLEMINET	DE ROUGEMONT	MORIN
DECHAUME	MORENAS	P. RAVAUULT	BERTRAND
BERNHEIM	REVOL	PIGEAUD	CLAVEL
POLLOSSON	ENSELME	CROIZAT.	LEVRAT
CHAMBON	SEDALLIAN	DELORE	
EPARVIER	CREYSSEL	JOSSERAND	

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. Jean LEPINE, président ;
MM. J. FROMENT, MAZEL et DECHAUME

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MÈRE

Ce travail est dédié.

A MON PÈRE

A MA FEMME

A TOUS LES MIENS

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR HENRY EDEL

Interne Lauréat des Hôpitaux de Lyon

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR ANDRÉ POLICARD

Interne des Hôpitaux de Lyon

Chef de Travaux à la Faculté de Médecine

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JEAN LÉPINE

*Doyen de la Faculté de Médecine
et de Pharmacie de Lyon*

Professeur de Clinique neurologique et psychiatrique

Médecin des Hôpitaux psychiatriques

Associé national de l'Académie de Médecine

Membre de l'Institut

Nous avons pu, pendant et après notre Externat, bénéficier de son enseignement et de ses conseils. Nous avons toujours trouvé en lui une bienveillance dont nous lui restons reconnaissant. Qu'il trouve ici l'assurance de notre respectueux attachement.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JULES FROMENT

Professeur de Clinique médicale à la Faculté

Médecin des Hôpitaux de Lyon

Nous avons gardé d'une année
passée dans son service de
nombreux enseignements. Notre
gratitude lui est due pour l'ac-
cueil et les encouragements
qu'il nous a accordés. Qu'il
trouve ici l'expression de notre
vive reconnaissance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

Professeur de Médecine légale à la Faculté

Nous le remercions de nous avoir donné, au Laboratoire de médecine légale et au Centre de triage des mineurs délinquants, la possibilité de réunir plusieurs observations cliniques.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MAZEL

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine

Expert près la Cour d'Appel de Lyon

Nous avons suivi avec un constant intérêt ses cours et ses expertises.

Nous avons pu y trouver non seulement de nombreuses et précises notions de médecine légale mais encore de véritables et complètes leçons cliniques.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DECHAUME

Médecin des Hôpitaux de Lyon

Il a bien voulu accepter de faire partie de notre Jury de thèse. Nous tenons également à le remercier particulièrement de sa bienveillance envers nous.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR COTTE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PATEL

Externat

MONSIEUR LE PROFESSEUR PAUL BONNET

MONSIEUR LE PROFESSEUR TAVERNIER

MONSIEUR LE PROFESSEUR TIXIER

MONSIEUR LE PROFESSEUR LÉPINE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GARIN

MONSIEUR LE PROFESSEUR PAVIOT

HOPITAL PSYCHIATRIQUE DE LYON-VINATIER

MONSIEUR LE PROFESSEUR LÉPINE

MONSIEUR LE DOCTEUR H. CHRISTY

Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon

Ex-Chef de Clinique psychiatrique à la Faculté de Lyon

Médecin-Chef à l'Hôpital du Vinatier

Nous avons trouvé en lui un maître dont nous apprécions à la fois l'enseignement et l'attachante personnalité.

A MONSIEUR LE DOCTEUR MARCEL DARGENT

Ancien Interne Lauréat des Hôpitaux de Lyon

Chef de Clinique chirurgicale à la Faculté

Nous devons à ses conférences d'externat nos premières notions en médecine. Qu'il trouve ici encore l'assurance de notre amitié.

INTRODUCTION

Nihil est dictum quod non dictum prius.

TÉRENCE.

Il n'y a de problèmes nouveaux que dans l'idée qu'on s'en fait et le plus ancien de tous, s'il en est un, c'est sans doute le plus mal connu puisqu'il demeure.

C'est pourquoi nous ne cherchons pas d'excuse à l'étude d'une aussi vieille question que celle de la prostitution. Sa complexité y suffit.

Aussi bien, à relire une partie au moins de l'immense littérature qui lui fut consacrée, nous semble-t-il qu'on a dit bien plus de la prostitution que des prostituées. Et pour découvrir les causes de ce phénomène social il nous apparaît que c'est là une mauvaise voie.

Le présent travail aura pour seul objet les prostituées mineures. Leur condition, suivant le remarquable ouvrage de M. Paul-Jean Cogniart, se définit ainsi : « La prostitution est le fait de livrer habituellement son corps à l'assouvissement des désirs sexuels de tiers quelconques moyennant rémunération ».

Rappelons, d'autre part, que la majorité pénale est fixée à 18 ans par les lois du 11 avril 1908, du 22 juillet 1913 et le décret-loi de 1935.

LIMITES DU SUJET. OBJET DE SON ÉTUDE.

Ces deux définitions permettent de délimiter exactement le cadre de ce travail. Il apparaît, en effet, que l'on doit séparer nettement du point de vue médico-psychologique les femmes qui sont venues à la prostitution après leur majorité pénale et durant leur minorité.

Les prostituées adultes constituent un groupe disparate où se cotoient la prostituée d'habitude et la prostituée d'occasion, où toute une série de facteurs indépendants de l'individu interviennent, où le psychisme est plus difficilement exploré, maquillé souvent par les habitudes et les circonstances extérieures.

Par contre, les mineures suscitent à l'examen psychologique une moindre difficulté. Les éléments du caractère n'ont point encore trouvé de masque bien adapté, les désordres psychiques causes éventuelles du comportement sont saisis près de leur apparition ; la profession n'a pas encore eu le temps d'imprimer une marque profonde.

La loi fixe à 18 ans la majorité pénale. Cette précision lui est nécessaire. Il est commode de s'y conformer ici, tout en admettant évidemment que les caractères médico-psychologiques d'un individu ne sauraient se plier à des chiffres aussi stricts.

Quelque intéressante que soit pour le criminologiste la question de la prostitution masculine, nous l'avons volontairement écartée, car elle pose, au point de vue médical, des problèmes que nous ne saurions envisager

ici et qui débordent le cadre que nous nous sommes tracé.

Ce cadre serait encore trop vaste si nous ne le limitions aux formes actuelles que revêt, dans notre civilisation, la prostitution. Nos constatations ne valent évidemment qu'en tenant compte des circonstances dans lesquelles il nous a été donné de les faire. La prostitution revêt dans le monde des aspects si protéiformes qu'on ne peut prétendre les envisager dans leur ensemble.

Nous écartons délibérément les problèmes fort controversés de la réglementation, de la rééducation, de la prophylaxie antivénérienne. Sociologues, moralistes, juristes, médecins ont multiplié les travaux à cet égard, mais bien peu d'auteurs ont cherché à identifier la personnalité de la prostituée juvénile, ou s'ils l'ont fait, c'est avec une méthode plus descriptive et générale qu'analytique et individualiste. Il nous a paru d'autant plus intéressant d'essayer de combler une telle lacune que la prostitution juvénile n'est guère intelligible quand on ne tient nul compte des caractères psychologiques de ces filles qui acceptent de s'y abandonner.

MOYENS D'ÉTUDE ET MÉTHODE D'EXAMEN

Nous avons réuni ici 79 observations cliniques.

Le centre de triage de l'Institut médico-légal de la Faculté de Médecine de Lyon, dirigé par M. le Professeur Etienne Martin, nous a, dans sa consultation hebdomadaire, apporté le principal contingent.

Mais nous ne nous sommes pas contenté des résultats acquis au cours de chaque consultation. Nous avons, en ce qui concerne les observations figurant dans tous leurs

détails, revu plusieurs fois chacun des sujets, soit à la prison Saint-Joseph, soit dans les maisons de redressement auxquelles les confiait le Tribunal : Nous voulons parler de l'œuvre du Sauvetage de l'Enfance, du couvent de la Compassion, de Saint-Michel, du Bon-Pasteur. En outre, certains cas particulièrement difficiles ont pu être étudiés plus complètement dans le service de clinique psychiatrique de M. le Professeur Lépine, à l'Hôpital Edouard-Herriot.

D'autre part, nous avons cherché, indépendamment des vagabondes amenées par la police, et nous avons retrouvé un certain nombre de jeunes prostituées qui avaient séjourné pour y être examinées et soignées dans les services de M. le Professeur Lépine, tant à l'Hôpital Edouard-Herriot qu'à l'Hôpital psychiatrique départemental du Vinatier.

Nous devons enfin à l'obligeance du Docteur Jean Lacasagne trois observations que nous avons groupées séparément. Elles intéressent en effet des filles qui, arrêtées il y a plusieurs années pour vagabondage et envoyées dans des maisons de correction ou de redressement, se sont empressées, dès le jour de leur libération, à 21 ans, de retourner à la prostitution. Nous nous sommes défendu de multiplier ce dernier groupe d'observations. Il sortait de notre sujet, ces filles n'étant ni mineures, ni retirées de leur milieu. Nous aurions pu cependant en présenter bien davantage. Mais notre intention était seulement de fournir quelques exemples précis d'incorrigibilité.

Nous avons dit les moyens d'étude, voyons maintenant quelle a été la méthode.

Et d'abord les anamnestiques : Il est facile en cherchant à les recueillir de se rendre compte combien est malaisée, longue et complexe, l'étude du milieu social, où certains pensent découvrir à la fois la cause de la prostitution et ses remèdes.

Il nous a fallu, en effet, après l'interrogatoire que comporte tout examen médical, recourir aux enquêtes policières et sociales, renouvelées souvent plusieurs fois, et à de fréquentes enquêtes personnelles dans les familles, avant d'obtenir un exposé cohérent, conforme à la réalité, appuyé qu'il était sur tous ces recoupements successifs.

Nous n'hésitons pas à le dire, s'il nous fallait tirer des conclusions de ces recherches dans le milieu familial et social, nous les estimerions, quant aux causes de la prostitution, plus complexes à démêler et plus incertaines que l'analyse psychologique de la prostituée.

Nous en venons ainsi à cette analyse elle-même. Nous avons renoncé aux méthodes psychanalytiques, et pour trois raisons :

- D'abord le niveau intellectuel moyen de la prostituée, la débilité mentale éventuellement rencontrée rendraient difficile une étude psychanalytique.
- Ensuite la mythomanie et la simulation, l'absence complète, voulue ou non, de toute sincérité.
- Enfin notre refus de principe à utiliser un moyen d'investigation dont nous n'avons pas une expérience suffisante.

Nous avons préféré utiliser des méthodes plus simples.

Au cours d'examens répétés, par des questions précises et nombreuses et par les tests de Binet et Simon, nous avons tout d'abord cherché à nous faire une idée de la valeur de chaque élément intellectuel, considéré isolément dans toute la mesure du possible : imagination, mémoire, jugement.

Nous avons appliqué alors à l'analyse des éléments affectifs-actifs et du caractère une théorie psychiatrique actuellement admise. Nous voulons parler des constitutions psychopathiques de Dupré et de ses élèves qu'illustrent notamment les travaux de M. Heuyer sur les mineurs délinquants, de MM. Guy Néron, Fay, et surtout l'ouvrage de MM. Achille Delmas et Boll, « La personnalité humaine », et le rapport de M. Delmas au Congrès des Aliénistes à Limoges (1932), ainsi que les nombreuses communications de cet auteur.

Nous n'avons parlé nulle part de constitutions schizoïdes ou de constitutions épileptiques pour la seule et excellente raison que sur nos 79 cas nous n'en avons point trouvé qui correspondent réellement aux descriptions des auteurs. Ce n'est sans doute que l'effet du hasard.

1° En définitive, nous allons dans un premier chapitre exposer l'ensemble de nos observations. Quatorze figureront dans leurs moindres détails. Les autres seront ramenées à leurs notes essentielles et résumées. Il eût été fastidieux de développer 79 observations. Il eût été incomplet de ne les présenter que brièvement résumées. Nous avons donc choisi une manière intermédiaire.

2° Nous envisagerons ensuite, à la lumière des faits recueillis dans ces documents, une critique du milieu familial et social, étudiant successivement le rôle joué

dans la vie de nos mineures par la famille, l'instruction scolaire, les fréquentations. Nous ne donnons pas à ce chapitre le sens d'une étude sociale. Ce que nous exposons à cet endroit, ce sont, en somme, simplement, les antécédents héréditaires, collatéraux et personnels de nos sujets. Nous y joignons pour cette raison l'examen somatique, type physique, troubles endocriniens, maladies organiques.

° 3° Dans un troisième chapitre, après avoir analysé l'un après l'autre les éléments intellectuels, puis les éléments affectifs-actifs de nos mineures, ayant ainsi fixé les traits particuliers de la personnalité innée, leurs excès, leurs défauts, nous nous efforcerons de retracer l'élaboration de la personnalité acquise, les habitudes, les goûts, les inclinations, le caractère. Les notions assemblées dans le précédent chapitre trouveront ici leur signification et leur utilité.

4° Enfin, dans un quatrième chapitre, nous comparerons notre point de vue et les résultats atteints avec ceux que rapportent la littérature, les enquêtes sociologiques, les travaux médicaux. Des uns et des autres, nous pourrons alors tirer notre conclusion générale.

CHAPITRE PREMIER

Observations cliniques

Nous n'avons pas à répéter dans quelles conditions ont été rassemblées les 79 observations qu'on va pouvoir lire maintenant. Nous jugeons pourtant utile d'insister sur quelques points :

Nul ne saurait prétendre, dans le court espace de temps que dure un examen médical, se faire une opinion formelle de la personnalité du malade, ou, dans notre cas, du délinquant. Aussi est-ce pour cette raison que, choisissant 14 des sujets qui nous paraissaient les plus caractéristiques, les mieux individualisés, nous les avons suivis et revus à maintes reprises en quelques mois. Les renseignements recueillis au cours de conversations impromptues nous ont permis de rejeter ou de corriger certaines opinions trop hâtives. D'autre part, le comportement dans des milieux nouveaux a pu ainsi faire l'objet d'une étude beaucoup plus complète. Enfin, tout le temps nécessaire était de cette façon acquis pour mener à bien plusieurs enquêtes successives dans les familles. Ce sont ces 14 observations que nous avons voulu présenter dans leurs détails au début de cette documentation clinique.

OBSERVATION I

L... ANDRÉE-EMILIE,
née le 31 août 1922, à Lyon.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père inconnu. La mère d'Andrée, âgée actuellement de 40 ans, se livrait, en effet, à la prostitution. Elle vit depuis trois ans avec un ouvrier maçon (32 ans) qui gagne correctement et suffisamment sa vie.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Deux autres enfants vivants : une fille d'un an plus jeune qu'Andrée, de père également inconnu, et un garçon, âgé de deux ans. En outre, il y aurait eu trois autres enfants morts en bas âge d'affections indéterminées.

Fait à noter : la seconde fille est réputée de bonne conduite, travailleuse et de caractère très normal, bref, entièrement différente de sa sœur Andrée, comme on peut en juger par la suite.

MILIEU FAMILIAL

Il a été certainement déplorable pendant l'enfance d'Andrée à l'époque où sa mère « travaillait ».

Actuellement, Mme L..., « assagie » et installée, n'a pas d'histoires avec ses voisins et paraît bien s'entendre avec « son mari ». Il est inutile, semble-t-il, d'insister sur la formation morale dont a été gratifiée Andrée L...

Les conditions matérielles dans lesquelles subsiste le ménage sont pour le moment suffisantes. Ce n'est pas un taudis que leur demeure.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

Andrée L... a marché et parlé à un âge normal. Elle n'a pas eu de maladies d'enfance graves, mais elle a présenté de l'*énurésie* au delà de dix ans.

On l'a envoyée à l'école jusqu'à treize ans. Ou plutôt, son caractère s'étant révélé très précocement insupportable, Mme L... l'a placée au Bon Pasteur.

Insupportable, elle l'était d'abord par sa volonté de ne rien apprendre (il s'agissait bien, et elle s'en vante, de volonté et non de paresse).

Elle l'était encore par son *indiscipline*, son esprit d'indépendance que traduisaient de brusques disparitions d'un jour, d'une nuit.

Au Bon Pasteur, elle était notée comme affectant volontiers un mysticisme exagéré tandis qu'elle témoignait à toutes occasions du même insupportable caractère.

Ne négligeant pas les grands effets, elle se jette un jour par une fenêtre qu'elle savait assez basse pour n'être pas dangereuse. Elle avait huit ans. On lui avait adressé une observation.

Elle ne veut pas se présenter au certificat d'études primaires. Elle apprend pourtant à lire, écrire et compter.

Sortie du Bon Pasteur à treize ans, elle est placée dans une imprimerie. On l'emploie à plier des enveloppes. Un jour, en pleine après-midi, son « beau-père » la rencontre dans la rue avec une autre fille du même âge.

« Que fais-tu ici au lieu de travailler ? » Et Andrée L... d'exposer sans difficulté ni émotion qu'on venait de la congédier, faute d'emploi et qu'elle allait immédiatement, avec « son amie », trouver un autre travail.

Renseignements pris, elle avait, sans raisons apparentes, déclaré au patron qu'elle voulait s'en aller et demandé son compte immédiat.

Puis elle travaille successivement dans une entreprise de cartonnage, dans un café, est envoyée à la Compassion, en repart étant toujours aussi intolérable. Pendant l'été 1938, elle est opérée de l'appendicite et quitte le service chirurgical à peine remise, après avoir, suivant son expression, « fait du foin » à l'hôpital.

Elle passe quinze jours à Grenoble chez sa grand'mère et, revenue à Lyon, se révèle simplement « infernale ».

Sans crier gare, en un instant au milieu de la journée, sous l'œil de sa mère, elle s'éclipse et disparaît pour plu-

sieurs jours. Où couche-t-elle ? Où elle peut. Un jour, étant au parc de la Tête-d'Or, elle rencontre un motocycliste. Elle l'arrête. Il l'emmène chez lui l'enfermant à clef lorsqu'il devait s'absenter, en fait sa maîtresse et la garde prisonnière. Quelques semaines plus tard, il la livre à un camarade. Finalement elle s'échappe et rentre chez elle. Ce ne pouvait être pour longtemps. Arrêtée pour vagabondage et vol, conduite à la prison Saint-Paul, de concert avec de jeunes détenues de la même famille mentale, elle effectue les pires dégâts : percements de murs, bris d'objets, insultes aux gardiens, etc.

Elle est remise en liberté surveillée, par le jugement. Sa mère se rend au-devant d'elle à la prison. Elle n'avait pas traversé la rue avec sa fille que celle-ci lui échappe et s'enfuit. Le lendemain matin elle est retrouvée à la porte de chez elle. Elle y reste 24 heures et disparaît encore. Retrouvée, elle est amenée par sa mère au Sauvetage de l'Enfance, puis hospitalisée dans le service de M. le Professeur Lépine.

EXAMEN SOMATIQUE

Andrée L... est petite, 1 m. 52, de poids normal. Elle n'a pas de stigmates apparents de dégénérescence ni d'hérédosyphilis.

De type ovoïde, blonde, elle garde pour sa petite taille des proportions normales des membres, du tronc, de la tête. Sa taille n'est donc pas apparemment reliée à des troubles ou malformations pathologiques de la croissance.

Réglée à onze ans, ses règles sont irrégulières mais sans période d'aménorrhée vraie.

Le système pileux est normalement développé, pas de maladie de Basedow.

Les caractères sexuels secondaires ne présentent rien d'anormal. On ne trouve aucuns troubles vaso-moteurs. On note que l'examen n'entraîne pas la moindre tachycardie, qu'aucun tremblement des mains ne peut être mis en évidence, bref, aucun signe objectif d'émotivité.

L'examen digestif, pulmonaire, cardiaque, neurologique n'apporte aucun élément nouveau.

Il n'y a pas de maladies vénériennes en cours. Le B. W., pratiqué dans le service, est négatif.

Opération d'appendicite datant de juillet 1937. Suites normales.

EXAMEN MENTAL

On sait, qu'arrêtée pour vol (une lampe de poche et 10 francs) et vagabondage, elle se livrait à la prostitution dans la rue. Raccolant les passants, elle travaillait sous le contrôle d'une autre femme. Celle-ci est la maîtresse d'un certain M. T., souteneur de profession, âgée d'environ 25 ans, ayant eu déjà plusieurs relations avec la police.

L'examen ne s'annonce pas comme facile. Andrée déclare d'abord ne rien vouloir dire. « Pourquoi ? » — « Je l'ai promis aux copines et moi ma parole je la tiens. » — « Pourquoi, lorsque vous étiez à la prison avez-vous cassé et détérioré tout ce qui se trouvait à votre portée ? » — « Tiens, pour faire travailler les ouvriers et em... le directeur. » Comme on lui demande un peu plus tard si elle sait compter : « Non, pas du tout. » « Combien font deux fois quatre ? » — Une hésitation : « Douze. »

Le lendemain, au cours de la conversation, on s'aperçoit qu'elle sait très normalement effectuer, sans erreur, et de tête, des opérations d'arithmétique courantes. En dépit de cette réticence qu'il faut plusieurs heures pour vaincre, on parvient à relever les notions suivantes :

Eléments intellectuels

Elle écrit et lit normalement en tenant compte d'une fréquentation scolaire qui a été rare, interrompue souvent, évitée volontairement. Son imagination est assez vive, sa mémoire normale. On se rend compte qu'elle n'a point de débilité de jugement contrairement à l'opinion qu'on en avait eu d'abord. Et l'explication est obtenue inopinément. « Je fais toujours l'imbécile avec les agents et les médecins. C'est beaucoup moins dangereux. On ne peut rien faire à une imbécile mineure. Alors je prends mon expression la plus bête et je fais des fautes exprès à toutes les questions qu'on me pose. »

Il faut noter aussi chez cette fille une grande habileté manuelle, une grande agilité. Débilité motrice et débilité mentale s'associent le plus souvent. Andrée L... n'a ni l'une ni l'autre. Ce n'est en aucune manière une arriérée, même légère.

Éléments affectifs-actifs

Avidité. — Andrée L... témoigne d'une notoire avidité. Elle exprime avec insistance et satisfaction son besoin d'une existence facile, de moyens matériels nombreux variés.

Elle est orgueilleuse, se vante de faire en tout, ce qu'elle veut, mieux que « les copines ». Il y a des bêtises qu'on fait quand on n'est pas « débrouillée », notamment de raconter son histoire aux médecins, mais pour elle, il n'y a pas de danger ! — Si elle consent à parler avec nous, elle est assez avertie pour ne dire que des mensonges inutilisables par la police !

Bonté. — Elle est méchante et cruelle. Elle s'amuse souvent, voyant par exemple un chat ou un chien, de petite taille, à lui envoyer un grand coup de pied dans le ventre. « J'aime ça, ça me fait plaisir. »

Au cinéma elle affectionne les films où on se bat et où on voit « tuer du monde ».

« J'ai vraiment du plaisir à voir tuer ! J'aimerais voir du sang et des cadavres. »

Pourquoi vous prostituez-vous ? « Pour m'en aller de chez moi, faire ce que je veux et aller danser. »

Elle a un jeune ami qu'elle aime bien..... « Il m'a dit qu'il voulait m'épouser, mais moi je veux pas. Vous pensez, encore un fil à la patte ! — Ah ! non. »

Activité. — Elle est active. Elle aime remuer, marcher, ne pas rester en place, elle n'est bien que là où elle n'est pas.

Emotivité. — Elle n'est rien moins qu'émotive. Elle ne présente ni les signes objectifs, ni le comportement, ni les manifestations psychiques des émotifs.

Sociabilité. — Elle fait preuve pendant l'interrogatoire d'une certaine habileté, mais surtout d'un remarquable talent

de mensonge et de fabulation : « Je veux, en sortant d'ici, entrer à la Compassion, de nouveau. Je suis pieuse et prier c'est tout mon bonheur. » Sur ce thème elle déclame quelques minutes. On lui fait remarquer le ridicule de cette histoire : « Vous ne me croyez pas ? Moi je vous dis que je peux bien faire une religieuse. » Et après une pause, accompagnée d'un sourire malicieux : Pourquoi pas ».

Ce talent de conteuse fabulatrice se double de deux éléments :

1° Son attrait pour la vie d'artiste. « Voilà, je me sauve de chez moi pour aller danser dans des cafés et pour m'amuser. Je voudrais trouver un homme qui me paye des robes très belles, une auto et la grande vie. Mais ce que j'aimerais le mieux, c'est chanter. J'ai une jolie voix. »

2° Trois tentatives de suicides manquées. Une fois avec trente cachets de... septazine, une fois par chute d'une fenêtre, la troisième par plongeon dans le canal, sous l'œil d'un pêcheur qui l'a rattrapée, évidemment.

Enfin, elle se signale depuis sa tendre enfance par des crises qu'on a cru épileptiques. Ces crises surviennent après une contrariété : « Brusquement Andrée devient cramoisie, les yeux lui sortent de la tête, elle tombe en criant. A terre elle gesticule, se relève et cogne de toutes ses forces sur tout ce qui l'entoure indistinctement, hommes ou objets. Lorsque l'effet est jugé suffisant, elle s'arrête. Elle avoue, elle-même, le but intéressé et la réalisation consciente de ces scènes. Les tentatives de suicide, elle les répétera et regrette, d'autre part, tout spécialement qu'à l'hôpital sa chambre soit meublée si succinctement.

Il faut retenir également que le vagabondage n'est pas, chez elle, le résultat de fugues exécutées sous l'effet d'une impulsion irréfléchie ou d'une obnubilation passagère. Tout au contraire, le vagabondage est ici la conséquence de désirs impérieux, désirs d'être libre, de ne dépendre de personne, de se promener et surtout de rechercher, suivant son expression, « de quoi rigoler ». C'est-à-dire connaissances variées, bals, aventures. Elle exécute ses fuites du domicile maternel en pleine lucidité, après y avoir pensé et en avoir

recherché l'occasion propice plusieurs heures, parfois plusieurs jours d'avance. On ne peut guère ne pas se rappeler ici la description du mythomane vagabond telle « que l'a dressée » Dupré.

En définitive que peut-on appeler le sens social d'Andrée L... ? Et d'abord en possède-t-elle seulement la notion ? Certes oui. Elle n'a rien d'une personnalité retranchée, solitaire, renfermée, fuyant la présence d'autrui. Elle n'a rien d'une rêveuse fabulant pour son compte. Elle n'est pas une « autiste ». Bien au contraire, elle a le plus grand soin de préparer et d'installer ses mises en scène. Elle ne rêve que d'attirer l'attention, de frapper le spectateur d'étonnement. Ce qu'elle aime c'est l'aventure, l'imprévu.

Elle a ses sympathies et ses antipathies. Elle est dans une certaine mesure disposée à l'entr'aide, aux échanges de services et de travaux. Seulement ses manifestations sociales sont ramenées et réduites à un groupe particulier d'individus, « le milieu ». Elle en parle comme d'une société envers qui elle a des obligations et pour laquelle elle prouve assez sa sympathie.

On doit, de toute évidence, la considérer comme antisociale au sens commun du mot. Elle l'est par les troubles de son caractère, par ses perversités qui ne peuvent trouver leurs aises et leur épanouissement qu'avec des caractères analogues.

En somme, si on veut détacher les caractères les plus remarquables qu'offre l'indéniable personnalité d'Andrée L..., on trouve une constitution essentiellement mythomane et perverse aggravée sans doute chaque jour par le milieu où elle est née et par celui qu'elle recherche. Mais pourtant, comparant l'influence du milieu à celles des tendances constitutionnelles, il est intéressant de rappeler pour terminer que la sœur de cette fille d'un an moins âgée, non seulement n'a commis aucun délit mais encore se montre travailleuse, appréciée par ceux qui l'emploient, assumant en grande partie les soins du ménage L... Née dans des conditions identiques, partageant le même foyer, subissant le persuasif exemple de son aînée, elle s'en sépare entièrement par ses réactions familiales et sociales.

OBSERVATION II

K... LOUISE,

née à Lyon, le 29 mars 1925.

L'intéressée déclare se nommer :

PAM... LOUISE, née le 25 mars 1921, à Strasbourg.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Son père exerçait la profession de clerc de notaire. C'était un éthylique de caractère violent. Il mourut des suites d'un accident d'auto, à l'âge de 27 ans, alors que sa fille était elle-même âgée de neuf ans.

Sa mère exerçait la profession de tisseuse dans une usine. Son état de santé était satisfaisant. C'est accidentellement qu'elle mourut d'un empoisonnement médicamenteux : après ingestion de remèdes ordonnés pour crises de coliques hépatiques ! Elle resta malade pendant une semaine. A sa mort, sa fille était âgée de sept ans.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Fille unique.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

On lui a dit qu'elle avait fait ses premiers pas à seize mois, seulement. Elle se faisait comprendre à deux ans.

Après la mort de sa mère, Louise aurait été élevée par son père. Lorsque survint le décès de celui-ci, l'enfant fut hébergée et gardée par des voisins : M. et Mme Kel..., qui vivaient à Vil..., près de Th..., du commerce d'un café.

L'enfant précise que Kel... était un Allemand, blond, grand, environ 1 m. 70, âgé de 50 ans, et sa femme, de même nationalité, âgée de 45 ans.

Ils lui firent continuer ses études primaires. Elle aurait passé son certificat d'études avec la mention bien.

L'histoire actuelle qui s'est terminée par une arrestation pour vagabondage dans la banlieue lyonnaise trouve son

origine dans cette hospitalité, en apparence gracieuse et généreuse, que les voisins surnommés offrirent à Louise Pam... après le décès de son père. Le café qu'ils géraient offrait à ses clients, outre les consommations, quelques pièces où l'on pouvait profiter de tête-à-tête avec la patronne ou l'une de ses deux sœurs : deux jeunes jumelles âgées de 25 ans et qui n'avaient point d'autre emploi dans le café.

Le soir venu, ce trio féminin prenait soin d'aller quérir dans la rue le plus grand nombre possible de consommateurs.

Louise Pam... savait fort bien tout cela. Mais jusqu'à 17 ans elle eut seulement la charge de nettoyer la vaisselle. Un jour, la patronne lui demanda des services plus étendus. Elle aurait à s'occuper des clients dans une des chambres, sans toutefois, à cause de son âge, se montrer dans la salle où l'on consommait les boissons. Elle refusa. Elle fut traitée de petite niaise. Plusieurs invectives restèrent sans résultat. Alors, dit-elle, on la crut retenue par son inexpérience.

Une nuit, le patron entre dans sa chambre, la surprend, la baillonne, lui attache les bras et abuse d'elle. Le lendemain, Louise déclara à sa patronne qu'elle avait été violée. « En voilà une affaire... mon mari ne vous a pas mangée. »

A quelques jours de là, deuxième leçon. Plusieurs autres suivirent. Louise Pam... se défend d'abord un peu, mais ne quitte pas pour cela sa place. Et puis bientôt elle ne se défend plus. « Affaire d'habitude nous dit-elle ». On ne peut lui faire préciser exactement l'emploi de son temps dans le café à dater de ces événements. Elle nie avoir eu réellement des relations sexuelles avec les clients, elle ne nie pas les avoir reçus et divertis...

Un matin de janvier 1939, Louise apprit que ses patrons portaient. Ils avaient dû, nous explique-t-elle, craindre des poursuites judiciaires. Ils paraissaient inquiets depuis plusieurs jours. En 24 heures, ils avaient fermé le café, quitté la ville et abandonné leur pupille. Sans place, avec peu d'argent, Louise Pam... décide de se rendre à Lyon. Arrivée gare des Brotteaux et jusqu'à son arrestation pour vagabondage à Sathonay, son emploi de temps demeure inconnu et elle se refuse catégoriquement à toute précision.

Dans toute cette histoire parfaitement cohérente et répétée au cours de divers examens, l'attitude de Louise Pam... n'avait pas éveillé de soupçons précis. A plusieurs jours d'intervalle, le récit demeurait invariable dans ses détails. Il fut donc retenu.

Or, récemment, l'enquête policière nous informait que la mineure Pam... Louise avait déclaré une fausse identité, qu'elle s'appelait en réalité : K... Claudette-Louise et que ses parents demeuraient à Lyon, à la Croix-Rousse, 4, avenue X...

Nous nous rendons aussitôt à l'adresse indiquée. Nous y trouvons M. et Mme K... dont l'interrogatoire nous permet d'établir l'histoire véritable de notre malade.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père âgé de 38 ans, d'origine alsacienne, vivant depuis plus de vingt ans à Lyon où il travaille comme ouvrier tanneur. Il n'a jamais eu d'autre métier et nous remarquons même la stabilité dont il fait preuve, étant demeuré toujours dans la même entreprise. C'est un homme de bonne santé apparente, mais il faut noter qu'il a un frère présentant des troubles nerveux : agitation périodique, violences, instabilité pour lesquels il dut recevoir à maintes reprises des soins médicaux et interrompre son travail. On nie dans la famille qu'il ait jamais été interné.

Mère, 35 ans, ouvrière tisseuse, de bonne santé, mais appartenant à une famille dont le passé pathologique paraît chargé.

Son père était un grand alcoolique, mort d'une cirrhose hépatique à peine âgé de 40 ans. Sa mère, décédée des suites infectieuses d'une fausse couche, avait eu neuf enfants. Huit moururent en très bas âge d'affections indéterminées. La seule survivante est Mme K..., née quatrième de ses frères et sœurs.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Fille unique.

MILIEU FAMILIAL

Bon. Grande propreté, aisance suffisante, bonne réputation.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

Née à terme, après une grossesse normale, le 29 mars 1925. Elle n'a donc que quatorze ans.

Dans sa petite enfance, elle présenta des troubles nerveux, caractérisés, nous dit la mère, par de brusques secousses, de l'insomnie, une vive agitation. Ces troubles persistèrent quelques semaines ; ne furent pas traités. L'enfant a marché à vingt mois, parlé à deux ans, elle a été propre à un âge normal.

Placée en nourrice jusqu'à dix mois, puis chez sa grand-mère jusqu'à deux ans, reprise par sa mère jusqu'à maintenant, elle a été régulièrement à l'école et a obtenu son certificat d'études primaires, mention bien.

Elle n'a quitté Lyon qu'une fois, il y a trois ans, pour se rendre, avec sa grand-mère, à Vil..., près de Th..., en Alsace. Elle y resta trois jours et revint à Lyon chez ses parents.

Ce fut pendant son enfance une petite fille active, vive, travailleuse, mais de caractère assez emporté, volontiers impertinent. Elle était particulièrement affectueuse, spécialement à l'égard de son père, qu'elle entourait d'une tendresse démonstrative, excessive, intrigante. Elle écrivait, par exemple, comme on peut le voir sur les murs de l'appartement, en de multiples endroits : « Mon petit papa chéri, je t'adore, je t'aime ».

Brusquement et sans causes apparentes, vers dix ans, ses sentiments changent complètement, se reportent sur sa mère avec la même chaleur, tandis qu'à l'égard de son père elle devenait hostile, sauvage, méchante, blessante dans ses propos.

Une anecdote nous est citée qu'il convient de raconter : à la suite de réprimandes que son père lui adressa, il y a quelque temps, elle se montra plus impertinente que de coutume. Ses parents la menacèrent de la conduire à la police.

Le lendemain, Mme K... trouvait dans sa boîte aux lettres une enveloppe à son nom. Le contenu était une sorte de rapport rédigé et signé d'un nom d'un inspecteur réellement existant. On détaillait dans ce rapport les qualités de Louise qui, paraît-il, ayant fait l'objet d'une surveillance policière, était signalée à ses parents comme une excellente fille, très sérieuse.

Louise K... nous avoue, aujourd'hui, qu'elle était l'auteur de ce rapport.

Le 19 janvier 1939, se trouvant chez sa grand'mère, elle la quitte le soir pour rentrer chez ses parents. On l'attend en vain. Elle a disparu. Huit jours plus tard, la police l'arrête comme vagabonde à Sathonay. Dans l'intervalle, on ne retrouve qu'une trace : à la protection de la jeune fille où elle avait échoué vingt-quatre heures et raconté une histoire en tout identique à celle que nous avons relatée en premier lieu.

A Sathonay, lors de son arrestation, puis à la prison, elle se livre à des manifestations baptisées par elle « crises nerveuses », qui se seraient produites quatre fois dans son existence, et dont la cause nous parut, en réalité, lors de l'examen, devoir être rapportée à un comportement pithiatique.

Muni de ces renseignements, nous reprenons l'examen.

Sans dévoiler nos récentes découvertes, nous lui demandons d'abord de préciser certains points de son histoire telle qu'elle nous l'avait exposée.

De très bonne grâce, nous obtenons de nouveaux détails, sur questions, notamment : la taille, l'apparence, le caractère de M. K... La description du café, la scène du viol ; elle explique en particulier certains passages : elle a été baillonnée, on lui a attaché les mains, etc.

Nous pouvons ainsi nous rendre compte de la facilité avec laquelle l'histoire s'enrichit de suggestions venues du questionnaire, dans ce cas volontaires, mais qui, en d'autres circonstances, auraient pu de la même façon se produire involontairement.

Brusquement nous lui demandons : « Connaissez-vous M. et Mme K..., 4, avenue X... ? » Aucun tressaillement.

Aucun signe d'émotion. — « Mais non, qui est-ce donc ? » — « Vos parents, simplement ». Devant la suite de détails précis concernant sa véritable histoire, elle écoute très calme, puis : « Bon ! vous le savez, c'est ennuyeux, très ennuyeux » — « Evidemment, mais pourquoi ? » — Parce que je vais être obligée de dire la vérité, et mon honneur, celui de mon père aussi sont atteints. » — De quoi s'agit-il ? » — « C'est simple : à l'exception des noms propres et des lieux, sauf l'existence de M. Kel... et du café, tout est vrai, mais l'homme qui m'a violée, c'est mon père. » Et sans hésitations, elle nous décrit les scènes de viol d'abord, puis les mœurs de son père. « Il était toujours ivre, le soir : il n'obtenait pas de ma mère ce qu'il voulait, ils se disputaient tous les deux. Alors, tantôt au milieu de la nuit, tantôt dans la journée, pendant l'absence de ma mère, il me forçait à être sa maîtresse. J'avais douze ans quand il a commencé. Voilà deux ans que cela dure. Je le hais, je ne veux plus le revoir, c'est pour cela que je suis partie. » — « Pourquoi au bout de deux ans seulement ? » — Pas de réponse. — Interrogée sur ses crises nerveuses : — « Ce n'était pas vrai, je n'ai jamais eu de vraies crises — j'ai fait ça une fois arrêtée, pour qu'on me conduise à l'hôpital d'où je pensais m'échapper. » — « Que ne l'avez-vous fait ? » — « Je n'avais pas pensé qu'on me retirerait mes habits. »

EXAMEN SOMATIQUE

Louise K... a le développement physique et sexuel d'une fille d'au moins dix-huit ans. Taille 1 m. 63, poids 60 kilos. Type plutôt carré malgré la grande taille. Visage aplati peu mobile, peu expressif. Mains courtes, mouvements rares et lents.

Pas de stigmates de dégénérescence, ni d'hérédospécificité. Surcharge adipeuse manifeste, abdominale en particulier.

Réglée à treize ans, à peu près régulièrement, Pas de goître. L'examen somatique est complètement négatif sur les autres points, en particulier les réflexes tendineux et pupillaires sont obtenus facilement.

Le B. W. est négatif. Il n'y a pas de maladies vénériennes en cours.

Cette fille n'est plus vierge.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

L'imagination et la mémoire ne font évidemment pas défaut. Pourtant, on ne s'en rend compte vraiment que maintenant. A tous les examens antérieurs, à toutes les épreuves d'imagination et de mémoire de fixation : association d'idées, interprétation de gravure, mots, phrases, chiffres à répéter, interrogatoire en général ; en tout elle avait par ses réponses faussées, maladroites, hésitantes, donné l'impression d'un niveau intellectuel très moyen.

Aux tests de Binet et de Simon, le jugement était apparu de même, plutôt inférieur.

Eléments affectifs-actifs

D'après sa propre opinion, son développement intellectuel est très supérieur. Elle parle avec suffisance et satisfaction de « son jugement ». « Il ne lui faut pas longtemps pour se rendre compte de la réalité. Elle voit tout de suite à qui elle a à faire. Quand elle ne comprend pas quelque chose — c'est rare — elle ne demande jamais rien — elle réfléchit et elle trouve. »

Il y a dans ses réponses, dans son attitude un rappel de l'orgueil agressif des paranoïaques. Elle n'est pourtant ni interprétante, ni méfiante.

Elle a le comportement d'une active, mais sans instabilité vraie. A noter pourtant son désir de voyager, de partir, de voir d'autres pays, son goût pour les romans et les films d'aventures.

La mise en scène, la comédie sont des armes dont elle use abondamment. C'est une simulatrice. L'histoire des crises de nerfs et l'aveu qui les concerne paraissent, à cet égard, décisifs.

L'émotivité est chez elle absolument inexistante. Les preuves en abondent tout au long de son histoire, et il serait superflu d'y insister.

Nous en arrivons ainsi à l'élément capital de cette personnalité : la fabulation.

Un certain nombre de détails paraissent devoir être relevés après comparaison des deux histoires, la fausse et la vraie :

1° Il est frappant de constater qu'elle a cherché, d'une part, à relever la condition sociale de son père (d'un ouvrier tanneur elle a fait un clerc de notaire) ; d'autre part, elle a diminué son âge réel à l'extrême limite de la vraisemblance, tandis, que, pour sa mère, elle a conservé situation sociale et âge.

Son père est mort de manière relativement imprévue : un accident d'auto (confirmation d'une situation sociale qu'elle croit rendre ainsi assez distinguée). Sa mère, au contraire, est morte très banalement de complications médicamenteuses inhérentes à une maladie de foie, dont elle est d'ailleurs réellement atteinte, bien que légèrement.

A noter aussi le luxe de détails, leur abondance, bien inutile si l'on suppose qu'elle cherchait seulement à fuir le domicile paternel. Elle aurait pu être simplement bonne de café, domestique : mais pourquoi la prostitution, les détails concernant les sœurs de sa patronne, pourquoi cette histoire d'enquête policière dans le café, le mystère qui entoure ce départ ?

A noter également les sentiments excessifs dont elle a fait longtemps preuve à l'égard de son père. Leur brusque revirement, coïncidant avec sa douzième année, précédant de peu l'apparition de ses règles.

D'autre part, la simulation manifeste et franche en ce qui concerne les crises de nerfs.

La mystification que représente l'anecdote de l'enquête policière faite à son propre sujet.

De toutes ces notions, il apparaît qu'on se trouve en présence d'une mythomanie constitutionnelle à la fois vaniteuse, maligne et perverse. Nous retrouvons, en effet, la hâblerie fantastique et les simulations de la mythomanie

vaniteuse, les mystifications et les hétéro-accusations de la mythomanie maligne ; la fugue et la note sexuelle de la mythomanie perverse.

Qu'à la base de tout ceci se trouve un complexe d'Œdipe, c'est un fait qui ne semble guère douteux et sur lequel la suite de l'enquête apportera les précisions utiles.

3 avril 1939. — Revue ce jour, au couvent de Saint-Michel auquel l'a confiée le Tribunal, Louise K... avoue en pleurant que la seconde histoire dans laquelle elle accusait son père était aussi fausse que celle où elle parlait de M. Kel... Elle ne sait pas quelle irrésistible force la poussait à mentir ainsi. L'enquête confirme ces dires et n'apporte pas le moindre élément permettant de soupçonner la moralité de M. K....

OBSERVATION III

L... GERMAINE,

née à Lyon, le 8 novembre 1922.

Arrêtée pour vagabondage en avril 1938.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Le père est mort alors que l'enfant avait quatre ans. Elle ne se le rappelle absolument pas et ignore même les causes de son décès.

La mère a abandonné peu après ses deux enfants : Germaine et un garçon. Tous deux furent élevés par leur grand'mère paternelle, actuellement âgée de 69 ans, travaillant encore comme blanchisseuse.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Le frère de Germaine L..., qui atteint maintenant sa 19^e année, gagne honorablement sa vie comme graveur.

MILIEU FAMILIAL

En considérant ce qu'il en reste, c'est-à-dire la grand-mère, on peut dire que les enfants n'ont pas souffert d'abandon matériel. L'absence de la mère, dès leur jeune âge, ne semble devoir être regrettée que d'une façon très relative, car elle se montrait, paraît-il, personne déséquilibrée, instable, d'affectivité réduite.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Germaine L... n'a pas eu de maladies d'enfance graves. Elle a été réglée à onze ans et régulièrement depuis.

Sa grand-mère l'a envoyée à l'école jusqu'à douze ans. Elle n'a pas acquis son certificat d'études primaires. Elle a été ensuite placée dans une usine de cartonnage où elle demeura un an et demi. Puis chez un marchand de jour-

naux (huit mois). Enfin, chez un boucher (un mois). Entre temps, elle habita à plusieurs reprises chez sa grand'mère qu'elle aidait dans les soins de ménage.

Depuis un an, des querelles fréquentes s'élevaient, suscitées par les goûts de luxe et l'esprit de dissipation de Germaine, sa mauvaise volonté, sa paresse, son besoin de sortir, de se promener, d'aller au cinéma, au bal. Elle montrait un caractère très irascible, peu affectueux. Son frère tentait au cours de ces querelles de soutenir l'autorité un peu molle de la grand'mère. Germaine ne craignait pas, lorsque les arguments lui manquaient, de recourir aux coups et la discussion dégénérait en bagarre.

Huit mois avant son arrestation, elle s'était évadée de chez elle et placée chez un boulanger. Comme elle avait trouvé un logement et du travail, sa grand'mère ne désirant nullement reprendre près d'elle cette enfant difficile, ne fit aucune démarche pour la ramener.

Tout allait bien en apparence. Germaine gagnait sa vie, et ne donnait pas de signes de déséquilibre ni d'inconduite.

Mais un jour, la boulangerie connut une nouvelle cliente : une fille de dix-huit ans, une prostituée. Des liens d'amitié se nouent très vite entre la bonne et la cliente. La promesse de gagner davantage d'argent, la fausse perspective d'une existence sans labeur, et aussi la curiosité des choses sexuelles, dit-elle, la décident à suivre le conseil donné. Elle quitte la boulangerie, habite quelque temps avec son amie et le souteneur de celle-ci, âgé de 30 ans. Elles collaborent toutes deux mais peu de temps. Un soir, dans un café du centre, l'amie la présente à un Arabe, âgé de 50 ans environ et la lui confie. Elle devient sa maîtresse : « Il était vieux, il était laid, nous dit-elle, au bout de trois mois, je voulais le lâcher. Mais mon amie avait quitté Lyon pour Marseille avec son amant. J'avais, heureusement, fait la connaissance d'une autre amie (une autre prostituée) et je lui ai demandé de me prendre chez elle. Elle s'est arrangée pour que l'Arabe me retrouve. Il l'avait payée pour cela. Et puis... il l'a gardée, elle aussi. Je cherchais un moyen pour me sauver quand on m'a arrêtée. »

EXAMEN SOMATIQUE

Grande taille, 1 m. 65, poids moyen, type longiligne. Cheveux châtain foncé, visage long et mince, mains allongées, expression assez mobile.

On remarque un regard brillant et l'existence d'un corps thyroïde hypertrophié. Il n'y a qu'une tachycardie intermittente et un tremblement léger, mais ce goître diffus, rénitent, vasculaire, qui existe depuis plusieurs années (on n'a pas de précisions), connaît des périodes d'augmentation et de diminution.

Pas de stigmates de dégénérescence ni d'hérédos-spécificité. Examen négatif par ailleurs. Réflexes vifs et égaux. Pas de maladies vénériennes en cours.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Elle sait lire, écrire et compter, mais l'ensemble de ses notions scolaires est très réduit. Au cours de l'interrogatoire et à l'épreuve des tests de Binet et de Simon, Germaine L... fait preuve d'une imagination sensiblement normale. Devant les gravures en particulier, elle nous fournit une interprétation satisfaisante.

La mémoire et le jugement semblent modestes, mais l'ensemble suffit à répondre correctement aux tests de quinze ans.

En somme, retard intellectuel beaucoup plus apparent que réel, dû pour une large part à l'insuffisance de la fréquentation scolaire.

Les facultés intellectuelles éprouvées de plus près permettent de considérer le développement, à ce point de vue, comme sensiblement normal.

Eléments affectifs-actifs

Tous les éléments de la constitution paranoïaque se retrouvent :

- Orgueil et avidité ;
- Méfiance et réticence ;
- Inadaptabilité sociale.

Il faudrait peu de choses pour que le jugement qui reste celui d'un enfant de quinze ans ne trahisse bientôt son insuffisance. La tendance aux interprétations malveillantes à l'égard de sa grand'mère et de son frère, à l'égard des religieuses du couvent où elle se trouve, se fait nettement jour.

L'absence de bonté n'est pas moins manifeste. Germaine L... présente même une particulière ingratitude et une complète répulsion pour tout penchant altruiste. Aucune affection pour sa grand'mère et son frère. Interrogée sur le mariage et la maternité, elle répond qu'elle a suffisamment à faire avec elle-même, qu'elle ne veut d'enfants à aucun prix et que si elle s'était trouvée ou se trouvait ultérieurement enceinte, « elle se ferait certainement avorter ».

Elle a horreur des enfants, ne peut même supporter leur présence.

Activité légèrement au-dessus de la moyenne. Relative instabilité.

Sociabilité très réduite. Ce n'est pas, d'autre part, une mythomane.

Emotivité sensiblement normale, plus élevée que dans la moyenne des cas observés ici.

Son instabilité relative, son caractère irritable, irascible doivent être relevés comme cortège habituel de la maladie de Basedow. On peut, semble-t-il, avancer que joints à l'existence d'un éclat anormal du regard et d'une hypertrophie thyroïdienne, diffuse, vasculaire, variable, ils autorisent le diagnostic de Basedow fruste, bien que l'on ne constate pour le moment qu'une tachycardie intermittente et un tremblement léger.

En définitive, l'observation de Germaine L... se résume :

Tendance paranoïaque, inaffectivité, instabilité chez une malade présentant, en outre, des signes de dysthyroïdie.

Cet ensemble pathologique s'est manifesté précocement et ne laissait du point de vue éducatif que peu de ressources apparentes. Toute tentative de persuasion restait sans effet, se heurtant à cette inaffectivité et à cet insurmontable orgueil.

OBSERVATION IV

V... MARGUERITE-CHARLOTTE,
née à D..., en 1918.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Parents cultivateurs à D... Le père alcoolique notoire s'entendait très mal avec sa femme ; il quitta définitivement son foyer alors que Charlotte était âgée de sept ans.

La mère est honorablement connue. C'est une femme active, travailleuse, de conduite et de réputation satisfaisantes. De bonne santé habituelle, elle a eu quatre enfants : deux filles et deux garçons. A noter cependant l'accouchement prématuré à sept mois d'un enfant mort : c'était la cinquième grossesse.

La mère, la grand'mère maternelle de Charlotte, a présenté, à partir de 45 ans, plusieurs accès de psychose maniaco-dépressive. Cette indication paraît pouvoir être retenue car nous en obtenons confirmation de plusieurs membres de la famille interrogés séparément. Elle avait toujours été de caractère violent, cherchant facilement querelle à son entourage, montrant une affectivité réduite.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

La sœur aînée, actuellement âgée d'une trentaine d'années, était un sujet d'intelligence peu vive et d'un caractère plutôt débonnaire. D'après la description qu'en fait sa mère, il semble s'agir d'une débile dont l'enfance fut calme.

Mais placée vers vingt ans chez une ancienne courtisane, elle fut débauchée par celle-ci qui, en l'absence de son amant, l'entraînait dans des hôtels borgnes.

Cette sœur de Charlotte se livre actuellement à Lyon à la prostitution.

Charlotte aimait bien sa sœur et elle devait plus tard, au moment opportun, aller prendre auprès d'elle des avis éclairés.

Les deux frères paraissent jusqu'à présent s'être montrés de caractère et de moralité très satisfaisants. L'un d'eux, qui accomplit actuellement son service militaire, est noté comme excellent soldat, discipliné, actif et, paraît-il, intelligent.

SITUATION SOCIALE, FAMILIALE

Cette famille de cultivateurs, pendant l'enfance de Charlotte, vivait à l'aise à D... Deux oncles possèdent dans le village un restaurant où ils gagnent assez honorablement leur vie.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Charlotte V... est venue au monde après une grossesse normale, un accouchement normal. Elle fut atteinte, à l'âge de cinq mois, d'une affection baptisée « grippe espagnole ». D'après la description de sa mère, il est difficile d'établir nettement l'existence d'éléments d'allure encéphalitique.

Il est à remarquer que l'enfant n'a marché qu'à deux ans. Elle a parlé et a été propre à un âge normal. Elle n'a jamais eu de convulsions, pas de maladies d'enfance graves.

Dès sa plus tendre enfance, elle révèle un caractère simplement odieux ; menteuse, coléreuse, grossière dans ses paroles, brutale dans ses gestes, elle témoigne à l'égard de sa mère d'une absence complète d'affection. Un jour celle-ci tombe devant sa fille : « Pas de chance que tu puisses te tuer, va ! Dommage ! »

Elle renverse les tables, casse les assiettes, les objets fragiles. A la moindre contrariété, s'arrache les cheveux, trépigne, crie et mène un train infernal.

Elle était pourtant active, d'intelligence vive, apprenant facilement en classe, recherchant la société de ses camarades et surtout l'occasion de se mettre en scène pour quelquel éclat de faits ou de bavardages.

Précocement elle témoigne d'un naturel à la fois avide et paresseux. Elle demandait beaucoup, ne donnait jamais, ne travaillait qu'à ce qui lui plaisait et pouvait la faire remarquer. Les travaux de campagne, bien entendu, elle les méprisait et s'y refusait.

Malgré une indiscipline effarante elle passe son certificat d'études primaires à treize ans, avec la mention bien — « les travaux de l'esprit c'était à ma hauteur ».

A treize ans, elle est placée comme domestique. Six mois plus tard elle quitte sa place, renvoyée. On la met à Saint-Michel, les sœurs se refusent à la garder.

A ce moment son excitation permanente, ses violences quotidiennes la font conduire dans le service de M. le Professeur Lépine, à l'Hôpital Edouard-Herriot, puis à l'Hôpital psychiatrique du Vinatier, avec les diagnostics suivants successifs :

Troubles névropathiques, chez une perverse, au moment des règles.

Signes certains de déséquilibre mental : impulsions violentes, négativisme, interprétations pathologiques et heures d'agitation vive. (Docteur Bourrat.)

Périodes d'énervement rythmées par les règles. Violente, casse les vitres, se bat, etc.

Déséquilibrée impulsive, tendances perverses.

Entrée au Vinatier, le 12 février 1934, elle en sort le 26 novembre 1934. Elle revient chez elle, y demeure un an à peu près, se place à nouveau comme domestique, est renvoyée au bout d'un mois et demi.

De retour à la maison, placée à nouveau, elle est congédiée au bout de six mois.

Deuxième séjour à l'hôpital. Elle s'y montre odieuse et intrigante, veut battre les infirmières, accuse un infirmier d'avoir voulu la violer dans le service.

Elle part pour le Château des Halles.

Elle a eu ses premiers rapports sexuels, peu après avoir quitté l'Hôpital psychiatrique. Elle décrit en quelques mots son ami : « C'était, nous explique-t-elle, « un marteau », elle avait seize ans.

Elle commence à se livrer à la prostitution à dix-huit ans : « J'ai décidé cette affaire moi-même. Ma sœur m'a donné les tuyaux. Il me fallait de l'argent, des nippes chouettes ».

Interrogée sur l'avenir qu'elle pouvait attendre. « Moi ? je sais bien que ça ne rendra pas toujours. Bah ! je trouverai sûrement une poire pour m'installer avec ! »

EXAMEN SOMATIQUE

Charlotte V... est de taille moyenne, 1 m. 55 environ, de type ovoïde, brune de son teint naturel.

Elle n'a pas de stigmates apparents de dégénérescence, ni d'hérédo-spécificité.

A retenir les troubles endocriniens, ovariens, signalés pendant son hospitalisation et plutôt aggravés depuis : règles très irrégulières dans leur apparition, dans leur durée.

Pas de goître, pas de signes de maladie de Basedow.

Aucuns troubles vaso-moteurs.

Actuellement traitée pour une spécificité acquise, a eu en outre plusieurs histoires de métrite, annexite, d'origine gonococcique.

Elle se dit enceinte de deux mois.

Au point de vue cardiaque, digestif, pulmonaire, rien à signaler.

Examen neurologique négatif : réflexes un peu vifs, égaux, aux membres supérieurs et inférieurs. Réflexes pupillaires normaux.

EXAMEN MENTAL

Allure vive et décidée, prolixité verbale, physionomie d'expression mobile, mouvements et agitation en rapport avec sa loquacité, elle dénote une véritable instabilité psycho-motrice.

Le développement intellectuel, de niveau normal, ne permet certainement pas de parler de débilité, mais bien au contraire, d'intelligence plutôt vive : les réparties sont rapides, les détails abondent, l'imagination et la mémoire sont, certes, sans signes d'arriération. Par contre, le jugement paraît précaire, mais il est mal aisé de faire la part des troubles affectifs-actifs et la part de la déficience du jugement dans la personnalité actuelle.

En effet, les troubles des dispositions affectives-actives sont tels qu'ils se situent évidemment au premier plan et suffiraient aisément à tenir en échec un jugement normal.

La constitution paranoïaque domine chez cette fille :

C'est une orgueilleuse : « Les travaux intellectuels c'est à ma hauteur ». — « J'arriverai où je voudrai, et quand on me résiste, ça chauffe ». — « J'ai toujours le dessus, moi, et si on m'embête on me trouve, etc. ».

Elle est méfiante : « Je n'ai confiance en personne, je me débrouille toujours seule ».

Elle est interprétante : à l'égard de sa mère qu'elle accuse de méfaits envers elle, d'actes malveillants que l'enquête révèle absolument faux ; à l'égard de son entourage, à l'égard des médecins : « On m'a mise à l'hôpital pour m'embêter. Maintenant que je suis malade, on refusera sans doute de me croire ».

Cette tendance aux interprétations avait d'ailleurs été déjà signalée lors de son hospitalisation précédente.

Elle est une inadaptée et une inadaptable. Elle le montre assez par son histoire de perpétuelle révolte.

C'est aussi quelqu'un qui s'est fait depuis toujours remarquer par son activité sans mesure, dépassant l'acte utile.

C'est une hypo-maniaque manifeste. Il est intéressant de rappeler l'hérédité cyclothymique grand'maternelle. La mère de Charlotte nous déclare : « Ma fille c'est le portrait de sa grand'mère ».

D'affectivité, de bonté, il semble bien qu'elles soient plus que minimales chez elle, et à l'égard de sa mère, en particulier, il faut parler de méchanceté consciente, voulue, recherchée.

Elle s'inquiète bien plus d'étonner, d'attirer l'attention que de rechercher les avantages de la vie en commun, de la société. En rébellion contre tout et contre tous, il ne s'agit dans ses paroles que de « ses volontés, ses besoins, ses exigences ». Elle n'a aucun sens social ; dans son milieu même elle fait à l'entr'aide la plus petite part, celle de la nécessité et du profit.

Elle n'est absolument pas émotive. Elle n'a de l'émotivité ni les signes objectifs, ni le comportement, ni les éléments psychiques. On a parlé pour elle de perversité, faisant allu-

sion sans doute à sa volonté de casser, de briser, de faire du mal, aux choses, aux gens, perversités de l'instinct d'association.

Il nous semble que l'élément prépondérant, parmi les mobiles de cette conduite toujours malveillante, c'est l'impulsivité : elle casse, elle brise, elle tape, en effet, toujours en proie à une soudaine et véritable bouffée coléreuse, où n'entrent pourtant ni inconscience, ni émotivité.

Enfin, le sens moral paraît représenter une notion qui ne trouve aucune commune mesure avec la personnalité et le comportement de Charlotte V... Elle a su, on lui a dit, qu'il existait des mots de bien, de mal ; — ce sont des mots qu'elle ne rattache à rien — « Je ne fais de mal à personne, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse la paix ; et prendre ou voler l'argent des clients, c'est normal, moi, j'en ai besoin ».

En résumé : hérédité alcoolique paternelle ; hérédité cyclothymique grand'maternelle.

Constitution paranoïaque, hypomaniaque prévalente avec perversité de l'instinct sexuel et de l'instinct d'association chez une anémotivité.

OBSERVATION V

G... MARCELLE,
née à Bourg, le 1^{er} juillet 1920.
Arrêtée le 15 février 1938 (17 ans et 10 mois).

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Le père a quitté son foyer (divorcé) alors que Marcelle était âgée de dix ans.

Peu après, la mère suivait cet exemple. Elle était d'ailleurs extrêmement nerveuse, d'après les explications que nous donne l'enfant : il semble qu'un complexe pithiatique-alcoolique alimentait cet état mental.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Un frère bien portant, marié.

MILIEU FAMILIAL

Il est pratiquement inexistant. Marcelle G... a été élevée par sa grand'mère, une personne actuellement âgée de 77 ans qui demeurerait à Bourg où elle gagnait sa vie comme femme de ménage.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Accouchement et enfance normale. Maladies d'enfance banales et sans gravité. Le premier trouble de caractère qui se manifesta chez elle, ce fut l'instabilité. Placée à la campagne vers douze ans, en quittant l'école, elle parcourt en cinq ans les étapes suivantes : magasin de chemiserie, employée de librairie, bonne à tout faire, bonne dans un café, dans plusieurs restaurants, le tout entrecoupé de séjours plus ou moins prolongés chez sa grand'mère. Elle ne peut demeurer nulle part : chez elle, elle ne s'entend pas avec sa grand'mère, dans ses places, elle s'ennuie et ne travaille pas, elle est renvoyée pour sa paresse, à moins que d'elle-même, sans motifs, brusquement elle ne plie bagage.

En amour comme ailleurs, le changement s'impose. A seize ans, elle s'éprenait d'un homme de vingt ans avec qui elle s'entendait bien, mais qui dut partir au régiment. — « Moi, je n'avais pas envie d'attendre, j'ai rompu »..... — et elle porte son amour à un autre. Il a 23 ans. Elle en a un enfant qui meurt à huit jours (1936). Pour d'autres, cette grossesse aurait fait désirer des gages de sécurité, de stabilité, d'autres auraient tenté au moins d'obtenir le mariage. Pour Marcelle G..., c'est tout à l'encontre, une raison de rupture. Et surtout, il ne fallait pas lui parler de mariage.

Un jour, ne trouvant pas immédiatement de place, et de plus, estimant avoir goûté suffisamment de tous les métiers, il lui apparaît que la prostitution, après tout, n'a pas été essayée. Cette lacune ne saurait subsister et incontinent, de décision froide, réfléchie, Marcelle fait le trottoir. Elle n'a pas été entraînée, on ne lui a pas vanté les avantages du métier, et, en particulier, ce qu'il peut renfermer d'aimable pour une paresseuse. Elle a pu toute seule le comprendre, et c'est en connaissance de cause, après avoir observé le soir d'autres femmes, inconnues, qu'elle décide cette nouvelle orientation. Le manque de travail n'a pas été la cause déterminante. Elle le dit, et ajoute très justement que la maison de sa grand'mère lui demeurerait ouverte, toujours, en cas de chômage. La pauvre femme ne faisait jamais de reproches bien violents. Marcelle G... a fait de la prostitution pour changer, pour éviter l'effort. Elle se fit arrêter rapidement.

EXAMEN SOMATIQUE

Grosse fille, de taille moyenne plutôt petite, brune, visage très aplati. On remarque un signe d'hérédité-spécificité : les deux incisives moyennes et supérieures présentent l'encoche en coup d'ongle spiralée de la dent d'Hutchinson.

Opérée à deux reprises pour salpingite, elle sort ces jours-ci de l'hôpital où elle a subi une hystérectomie. Elle avait un utérus bifide.

Les réflexes sont obtenus normalement. Il n'existe pas de paratonie vraie, cependant les mouvements de préhension forcée d'un côté s'accompagnent d'un mouvement identique

de l'autre côté et, de plus, l'occlusion palpébrale unilatérale est impossible. Mais la démarche ne présente aucun caractère anormal ; dans le balancement des bras, pendant la marche, l'amplitude des mouvements restent sans excès. Le test du bras mort montre que la résolution musculaire volontaire se réalise bien.

Pas de troubles endocriniens antérieurs à l'intervention chirurgicale.

Pas d'énurésis.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

L'imagination apparaît faible : les gravures font l'objet d'une simple énumération, les associations se révèlent pauvres, lentes, rares. Les expressions verbales, la manière de raconter son histoire, tout concourt à trahir la médiocrité de cette imagination.

Le jugement peut être considéré comme sensiblement normal.

La mémoire se montre sûre, de fixation facile, d'évocation rapide.

Dans l'ensemble, les éléments intellectuels n'accusent aucune débilité. On se trouve devant un sujet dont le développement à cet égard est moyen et suffisant.

Eléments affectifs-actifs

Ils sont pour la plupart moyennement développés. Mais pourtant deux se distinguent et paraissent très nettement régir les troubles que présente cette fille :

1° Bonté très réduite, donc sens social, altruisme en défaut. Et de plus, tendances perverses au point de vue sexuel à proprement parler. Elle recherche le plaisir sexuel et ne le conçoit que d'une manière : au prix du changement, de la diversité. Cette conséquence antifamiliale tient sans doute pour une large part au deuxième élément affectif-actif anormal.

2° L'instabilité. C'est plus qu'une active, elle ne peut demeurer à aucun travail ; il lui est impossible de terminer la tâche entreprise. Elle ne s'attache évidemment ni aux lieux, ni aux objets, ni aux gens. Rapidement, il lui faut passer à d'autres tableaux ou à d'autres visages.

Et on ne peut trouver de contrepoids ni dans son avidité, ni dans son émotivité, car ces éléments bien que ne se signalant ni par excès, ni par défaut grave, tendent plutôt vers le défaut que vers l'excès.

En somme, son histoire pourrait se résumer : égoïsme, besoins sexuels, instabilité, paresse, imagination faible.

Tout l'écarte d'une vie sociale normale, même la sexualité qui se trouve chez elle esclave de son excessive instabilité.

OBSERVATION VI

B... YVONNE,

née à H... (Isère), en 1922.

*Examinée au Pavillon P, service du Prof. Lépine,
le 9 février 1939.*

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Le père, ouvrier métallurgiste, est un alcoolique, fils d'alcoolique. Une de ses sœurs a présenté des accès maniaques après s'être depuis son enfance révélée d'un équilibre mental des plus précaires. Agitation constante, violence, instabilité.

Mère alcoolique, travaille comme matelassière. Elle se plaint d'être excessivement nerveuse, elle a des périodes de dépression au cours desquelles elle s'enivre fréquemment.

Elle était d'une famille de quatorze enfants. Il en reste actuellement quatre vivants. Les autres sont morts en bas âge ou pendant leur enfance, sans qu'on puisse préciser au juste de quelles maladies.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Le ménage B... a eu huit enfants ; cinq sont morts ; trois in utéro, deux, 48 heures après leur naissance. En outre, une fausse couche de deux mois vient de se produire très vraisemblablement provoquée.

MILIEU FAMILIAL

Très mauvais. Le logement qu'occupe la famille, bien que de dimensions moyennes (quatre pièces) et situé dans un quartier de Lyon qui n'est pas insalubre, est d'une malpropreté repoussante. Mme B... se montre de sa personne particulièrement mal tenue, sale, habillée de nippes crasseuses ; pourtant, cet état ne découle pas d'une misère matérielle que pourraient évoquer le logement et le mobilier ; en effet, les membres de cette famille ne paraissent nullement souffrir d'une alimentation insuffisante.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

Yvonne B... est née à terme, après une grossesse normale. L'accouchement se fit sans difficultés. Elle est la seconde de ses frères et sœurs. *Elle n'a fait ses premiers pas qu'à seize mois. Elle n'a parlé qu'à trois ans.* Dans sa petite enfance aucune maladie grave, pas de convulsions.

On l'envoie à l'école dès cinq ans, mais très irrégulièrement. On lui confiait, en effet, pour les garder, ses cadets, cependant que Mme B... travaillait hors de chez elle. Si bien que l'instruction primaire que reçut Yvonne fut à peu près nulle. Elle sait compter, lire et écrire, à peine pour les besoins ménagers.

Sa mère nous apprend que, pendant son enfance, son instabilité, son étourderie suscitaient presque quotidiennement des incidents familiaux, Yvonne oubliant ou délaissant les petits que la mère remettait à sa garde.

Vers douze ans, cette instabilité croissante devenait de l'agitation. Et de plus, des troubles du caractère apparaissaient : indocilité, colères et violences. A la moindre contrariété, elle criait, menaçait, frappait quelquefois. Elle était menteuse. Disparaissant fréquemment pendant la journée, elle faisait de son emploi du temps des narrations toujours fausses. Mais ses mensonges étaient intéressés, elle ne voulait pas dire où elle allait, ni ce qu'elle faisait : qu'on en juge.

Elle avait lié, vers treize ans et demi, connaissance avec trois filles un peu plus âgées qu'elle. Ces trois camarades lui firent part de leurs occupations : elles se livraient à la prostitution et plus précisément avec les soldats d'un fort voisin.

Yvonne B... ne veut pas y aller. « Tu es bête. Tu verras, ils t'embrasseront et puis... ce n'est pas pour rien ».

Elle refuse quand même, en dépit de ces arguments qui, apparemment dans la pensée des amies, devaient être décisifs.

Mais les jours suivants on se moque d'elle. On la trouve ridicule. Alors elle y va... et puis elle y retourne. Depuis deux ans elle est même une habituée des environs du fort.

Elle fait partie des agréments de la garnison et on sait en arrivant au quartier qu'on peut trouver une compagnie facile et agréable avec le quatuor féminin en question.

Puis, évolution banale des événements : deux des camarades se placent en « maison ».

Yvonne B... ne veut pas y aller. Il semble surtout que sa mère ait besoin d'elle et qu'elle la garde pour cette raison.

EXAMEN SOMATIQUE

Taille et poids moyens. Type ovoïde. Cheveux châtain brun.

Troubles ovariens : réglée tard, à seize ans, avec une grande irrégularité.

Elle se plaint d'une douleur permanente de la fosse iliaque droite qu'elle avait déjà signalée en 1937 lors d'un séjour qu'elle fit à l'hôpital. On ne perçoit pas de signes péritonéaux à l'examen clinique.

Mais il existe une blennorragie avec pertes abondantes, fétides, dysurie et probablement réaction annexielle déjà ancienne.

Au point de vue neurologique on note :

Absence des réflexes tendineux, rotuliens et achilléens des deux côtés ;

Pas de troubles de la sensibilité profonde, ni superficielle ;

Pupilles en mydriase, immobiles, inégales, régulières, ne réagissant ni à la lumière, ni à l'accommodation-convergence ;

Pas de tremblements des doigts, ni des lèvres ;

Pas de troubles de la parole ;

Démarche normale. Dans la station debout pas de signe de Romberg. Aucune manifestation motrice anormale, jusqu'à maintenant.

On fait une ponction lombaire qui montre :

Lymphocytes : à la cellule de Nageotte, moins de un lymphocyte par mm³ ;

Albumine : normale ;

Sucre : normal ;

B. W. dans le sang, en 1937 (janvier) : très positif ; en 1939 (mars) : idem.

EXAMEN OPHTALMOLOGIQUE

O. D. V. = $2/3$;

O. G. V. = $1/3$.

Astigmatisme myopique.

Fond d'œil ; champ visuel et motilité oculaire normaux.

EXAMEN MENTAL

Outre le fait que pour des raisons familiales, cette fille présente un considérable retard scolaire, sachant à peine lire et écrire à seize ans, on ne peut mettre en doute la faiblesse actuelle des éléments intellectuels.

Il ne semble pas s'agir d'une diminution progressive des facultés. Au moins l'entourage ne l'a-t-il pas du tout remarqué. En particulier il n'y a pas d'amnésie des faits anciens. La mémoire de fixation évidemment faible, l'imagination et le jugement donnent d'avantage l'impression d'une débilité naturelle.

Les tests de Binet et Simon, dont la valeur est ici évidemment plus que relative du fait de la maladie organique, donnent neuf ans d'âge mental.

Il n'y a pas de perte du sens critique, aucune manifestation délirante, incohérente ou absurde, pas de signes de dissociation intrapsychique. On ne peut pas parler d'état euphorique, d'approbativité mais plutôt d'agitation permanente, d'instabilité.

Surtout les troubles du caractère que présente cette malade :

Colères, cris, excitation ont eu un début fort éloigné, et il paraît difficile d'affirmer qu'ils se soient nettement aggravés.

Les colères, en particulier, si l'on en recherche les circonstances d'apparition, le déroulement, les répercussions, se révèlent être des colères le plus souvent stupides, de débile contrariée et entêtée dont l'attitude est d'ailleurs passagère.

Des éléments affectifs-actifs il n'y a rien de spécial à retenir en dehors d'une suggestibilité, d'une absence de personnalité évidente.

Les antécédents pathologiques de cette jeune fille sont assez chargés pour rendre vraiment malaisée l'interprétation exacte des troubles actuels.

— Hérité alcoolique bilatérale et du point de vue mental hérédité pathologique collatérale (accès maniaques chez une tante du côté paternel).

— Hérité syphilitique probable : cinq frères et sœurs morts, dont trois in utéro et deux quelques heures après la naissance. Des examens sérologiques du père et de la mère devront être pratiqués si possible.

Débilité mentale et prostitution à quatorze ans, par entraînement chez une débile suggestible présentant dès l'âge de douze ans des troubles du caractère : instabilité, colère, violence et peu après perversités sexuelles.

Signes actuels de syphilis nerveuse : neurologiques (aréflexie tendineuse, Argyll-Robertson compliqué) et sérologiques (B. W. positif dans le sang).

L'existence des troubles oculaires et de l'aréflexie tendineuse en 1937, un an après le début de la prostitution et des premiers rapports sexuels, engage à penser que s'il s'agit de syphilis acquise elle le fut déjà bien antérieurement.

D'autre part, s'il s'agit d'une syphilis acquise dans l'enfance on ne peut mettre en évidence actuellement ni la dysarthrie, ni le tremblement, ni les signes démentiels, ni les manifestations délirantes d'une P. G. juvénile.

Il est difficile de se prononcer sur la valeur des troubles de la mémoire de fixation du fait des manifestations de débilité mentale qui ont existé de longue date chez cette malade.

Il semble donc s'agir en définitive d'une syphilis cérébrale, acquise ou héréditaire.

Les examens sérologiques pratiqués, si on le peut chez les parents, fourniront au diagnostic un appoint utile.

20 mars 1939. — L'examen de la mère ne révèle rien au point de vue neurologique, mais un B. W. pratiqué dans le sang est très positif.

OBSERVATION VII

M... MARIE-YVONNE,

née à Saint-M... (Jura), le 18 juin 1922.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

La mère, ouvrière, est d'un caractère particulièrement irritable et quelque peu bizarre ; d'humeur variable d'un moment à l'autre, sans cause appréciable souvent, prétendant beaucoup aimer ses enfants, mais se souciant assez peu de sa fille, pour n'en point demander de nouvelles, alors qu'elle sait son arrestation, son internement à la Compas-sion.

Le père travaillait comme maçon. Alcoolique invétéré, il ne s'occupait de sa femme et de ses enfants que pour leur rendre l'existence insupportable par ses violences à domicile, son inconduite et ses scandales sur les chantiers. Il ne travaillait à peu près jamais, se faisait renvoyer le plus souvent de son travail, dépensait l'argent que gagnait sa femme, se montrait violent et encombrant : tellement encombrant que lorsqu'il partit, un beau jour, il y a quatre ans, on fit dans la famille des vœux pour ne plus le revoir. C'est d'ailleurs ce qui se produisit.

On ne trouve pas de maladie mentale dans les antécédents héréditaires, ou plus exactement Yvonne ne les connaît pas ou ne les avoue pas.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Il y a quatre enfants dans cette famille. Trois filles et un garçon. Il n'y a pas eu d'enfants morts à la naissance ou ultérieurement.

La sœur aînée d'Yvonne est infirmière.

On ne retrouve pas d'antécédents pathologiques collatéraux.

MILIEU FAMILIAL

Mauvais. Pénurie matérielle, éducation déplorable.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

On n'a pas de renseignements sur la première enfance d'Yvonne. Elle ne se souvient pas d'avoir eu de maladies graves.

Elle suit à peu près régulièrement l'école jusqu'à treize ans, passe son certificat d'études primaires avec mention bien, et continue un an de cours complémentaires à Cl... Sa mère voulait en faire une infirmière et elle voulait devenir institutrice.

Il semble que tout cela ait surtout consisté en espérances plus ou moins incohérentes, étant données les possibilités matérielles.

En fait, l'enfant est placée bientôt comme ouvrière dans une usine de vernis à Cl... Elle en part au bout de cinq à six mois, donnant comme raison que c'était là un travail « malsain ». On la place alors comme domestique ; elle ne reste que quatre mois et s'en va après une discussion avec sa patronne.

En réalité, étant plus souvent ailleurs qu'à sa tâche, rêvasant constamment, elle fut jugée peu désirable comme domestique.

Dans cette dernière place, elle gagnait 200 francs par mois et gardait l'argent pour son usage personnel. On renonce à savoir quel emploi elle en faisait au juste, car ses explications contradictoires et niaises ne donnent pas l'impression de correspondre à la vérité.

Elle revient chez elle, se place à nouveau, toujours comme domestique. Cette fois, elle part à la suite d'une aventure amoureuse avec un neveu de ses patrons. C'est sa première expérience, dit-elle, et pour se venger de l'infidélité de son ami, elle passe une nuit avec un inconnu rencontré dans un café. Elle avait seize ans.

La voilà dans la rue. Se souvenant très à propos d'une vendeuse du Grand Bazar qu'elle avait connue dans son pays, pendant un congé, elle va la trouver. La vendeuse en question (25 ans), d'après la description qu'en fait Yvonne, se livre à la prostitution clandestine. C'est une fille active, volontaire, ayant, dit-elle, « du cran » — une pros-

tituée dont la personnalité paraît accusée. Elle la fait « travailler » dans la rue.

Yvonne rapportait l'argent qui était aussitôt confié à son amie, laquelle en disposait et lui accordait le reste quand il y en avait.

Le mode de travail, était habituellement le suivant : le soir, toutes deux s'installaient à un café et attendaient les clients. Généralement la soirée était fructueuse, sinon, hors du café, dans la rue on trouvait le complément.

La clientèle recherchée, quand on pouvait choisir, était composée d'hommes entre deux âges, 40 à 55 ans, fonctionnaires ou militaires que préférait Yvonne : elle trouvait, dit-elle, que c'était plus correct et plus agréable. L'amie, elle, se montrait beaucoup plus éclectique.

L'aventure se prolonge six mois, lorsque « invitée » un beau soir par un homme, elle s'aperçoit trop tard que c'est un inspecteur de police.

Cette dernière rencontre la mène en un temps bref à comparaître au Centre de triage médico-légal.

Là elle expose au docteur G... une histoire, puis à nous-même quelques instants plus tard, une seconde version, et enfin, revue à la Compassion où elle est retenue, une troisième narration.

Elle ment d'un air innocent, paraissant intimidée puis offusquée des questions qu'on lui pose. Elle ne joue pas l'effronterie.

L'exposé que nous faisons de sa vie a été dressé le mieux qu'il a été possible par recoupements successifs, mais il est certainement loin de contenir toute la vérité. Des faits, sans doute importants, ont pu être dissimulés, d'autres contredits d'une visite à la visite suivante, pour cette raison, bien que parfois intéressants, n'ont pu être retenus.

EXAMEN SOMATIQUE

Yvonne M... est de grande taille, 1 m. 65 environ. Poids 60 kilos. Cheveux châtain brun.

Elle est du type carré, malgré sa grande taille, avec une face plate. Les mains sont grasses, les mouvements d'expression lents et rares. Avec une taille moins élevée, elle rap-

pellerait assez justement le type carré décrit par Vigne, dans sa thèse d'après L. Corman.

On ne relève pas de stigmates physiques de dégénérescence ou d'hérédos-spécificité.

Il n'y a pas de troubles endocriniens. Pas de goître, pas de troubles vaso-moteurs ou trophiques cutanés.

Elle nie la spécificité, avoue une blennorragie pour laquelle elle est soignée.

Les examens cardiaques, digestifs et pulmonaires sont négatifs. Au point de vue neurologique, rien à signaler.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Mémoire normale, imagination plutôt vive, les associations sont faciles et nombreuses. Le jugement par contre est inférieur à l'âge réel de la malade (moins de quinze ans d'après les tests de Binet et Simon), sans parler de débilité vraie, on peut dire qu'Yvonne M... se situe à la limite. Au cours des conversations comme dans une rédaction qu'elle compose à notre demande, cette infériorité du jugement est manifeste.

Eléments affectifs-actifs

C'est une personne dont les ambitions dépassent les moyens matériels et intellectuels. La condition d'ouvrière et de domestique ne correspond nullement à ses desiderata et elle entend bien ne pas se suffire de ce qu'elle appelle « une vie étriquée ».

Il ne semble pas qu'on puisse à son propos parler de perversités. Qu'il s'agisse de l'instinct de propriété (elle n'est ni prodigue, ni avare, ni cupide, ni voleuse), qu'il s'agisse de l'instinct sexuel (elle est plutôt indifférente, mais ne fait étalage ni d'impudicité, ni de tendances érotiques).

Qu'il s'agisse d'instinct d'association (elle n'a d'irritation contre personne, ne cherche pas à s'affranchir d'obligations sociales considérées comme gênantes).

Elle a été à la prostitution non par cynisme, non par goût, mais par facilité, en envisageant qu'elle trouvait là de l'ar-

gent, un minimum d'effort, en attendant l'occasion de faire autre chose.

Ce qui manque ici c'est bien plus le jugement que le sens social.

C'est une inactive. Non pas qu'elle soit par constitution une déprimée, une mélancolique, elle paraît au contraire plutôt euphorique. Seulement cette euphorie est niaise, comme son attitude est molle.

Sa paresse découle, semble-t-il, de deux éléments : la faiblesse de sa personnalité et l'excès de sa vanité.

Estimant haut ses capacités, réalisant mal ses efforts, elle préfère ne rien faire que paraître incapable ou sotte.

Ce n'est pas une hyperémotive. Elle est banalement douée à cet égard.

Nous en arrivons à la particularité dominante de cette personnalité : le mensonge, la mythomanie.

Yvonne M... ment comme elle parle, avec la même aisance et le même naturel. Elle ment sans intentions malignes ou perverses, elle ne cherche ni mystification, ni calomnie, elle ne pense pas construire quelque savante hétéro- ou auto-accusation. Non, elle fabule pour réaliser une personnalité intéressante : elle parle de ses dons poétiques, de ses émotions devant les beaux couchers de soleil, de son affection pour la littérature, de son goût pour les aventures romanesques.

Deux pages sur les quatre qu'elle voulut bien nous écrire, insistent sur ses enthousiasmes littéraires et mystiques. — « J'adorais conter des scènes campagnardes, donner mes impressions sur la nostalgie d'un coucher de soleil... ».

Mes livres favoris sont ceux dont l'action est mouvementée, mystérieuse ; ceux dont une impression pénible, un malaise inexprimable se dégage, m'intéressent particulièrement ».

Et laissant éclater en les combinant, la débilité de son jugement en même temps que son romantisme facile : « J'aime surtout le français parce que j'y suis attirée invinciblement comme un prêtre l'est pour le sacerdoce, non que je veux comparer mon amour pour le français à l'amour d'un prêtre pour Dieu, mais c'est, je crois, presque la même

chose d'une autre manière ». Nous ne voulons pas dire qu'Yvonne M... ne fabule et ne mente que pour les besoins d'une imagination alanguie.

Non, elle sait très bien mentir, et nous l'avons dit, par intérêt. Mais, c'est là, défense élémentaire, et ses talents sont autrement plus cultivés et adaptés à l'expression de son « bovarysme ».

En définitive, c'est sur la notion de bovarysme que se rejoignent le mieux l'indigence de son jugement et les fantaisies de son caractère mythomane et suggestible.

Que dire du sens moral chez elle ? Qu'il ne peut guère se rencontrer là où coexistent un jugement bien précaire, une constitution mythomane, une personnalité dans l'ensemble effacée.

En somme, il s'agit d'une fille de seize ans et demi qui s'est livrée à la prostitution, à notre avis, mue par les éléments suivants : mythomanie, suggestibilité, bovarysme et paresse chez une débile, née dans un milieu misérable, enrôlée par une prostituée dont la forte personnalité la conduisait et l'utilisait à son gré.

OBSERVATION VIII

V... JULIENNE,
née en octobre 1925, quatorze ans et demi.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père espagnol, décédé accidentellement à trente ans. C'était un homme de caractère violent, emporté, sujet à des crises, relevant sans doute à la fois de l'alcoolisme et des suites d'un traumatisme cranien. (Epilepsie ?) Il exerçait la profession de bûcheron et se trouva très tôt séparé de ses enfants, sa femme l'ayant quitté. Il avait des frères, dont le comportement s'avérait, au dire de l'entourage, bizarre. Il est impossible d'en savoir davantage. Nous ne croyons pas, d'après l'enquête, qu'il se soit trouvé parmi eux des sujets d'asile.

Mère française, fille de parents vivant en concubinage, puis séparés, a été élevée par sa mère seule.

Elle a eu deux enfants avec V..., deux filles vivantes. Un troisième a, dit-elle, disparu.

En outre, elle eut plusieurs fausses-couches provoquées (trois ou quatre).

Elle se mit en ménage, vers vingt ans, avec V..., le père de Julienne.

Ils n'étaient pas mariés. Mme V... déclare qu'elle avait ainsi résolu une difficulté familiale : elle échappait aux assiduités de l'amant de sa mère.

Elle fut pendant une importante partie de sa jeunesse placée comme domestique.

Son ménage avec V... se maintint pendant quatre ou cinq ans.

Puis elle quitta seule avec ses enfants le Nord de la France pour Nantes, travailla dans une pêcherie tandis qu'elle plaçait ses enfants dans des crèches puis chez des religieuses.

Jusqu'à ces six dernières années, elle habite dans différentes localités de l'Ouest, s'employant à des métiers divers : ouvrière, servante de café, prostituée.

Il y a six ans, en quête de travail, le hasard la fit échouer à Lyon, sans argent. Elle fit la connaissance d'un nommé G..., âgé alors de seize ans : elle en avait trente-cinq. Il lui offrit chez ses parents un logis. Elle était enceinte. Le ménage s'installa et régularisa, au bout de deux ans, la situation.

Cependant les enfants de Mme V... étaient confiées à la grand'mère maternelle qui demeurait à R..., et ceci jusqu'au mariage légal, date à laquelle la mère les rappela.

MILIEU FAMILIAL

Hérédité pathologique très chargée, milieu familial non seulement dissolu, mais pernicieux, non du fait de misère sociale (les enfants n'en souffrirent jamais), mais du fait de l'équilibre mental de la mère.

Ajoutons que des deux sœurs, Julienne ne resta que rarement, brièvement, chez elle. Que ses premières manifestations d'inconduite eurent lieu à R..., alors qu'elle avait dix ans, et habitait chez sa grand'mère maternelle.

ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES

En effet, à R..., Julienne aimait à se rendre chez un voisin âgé de soixante ans, agent de police des mœurs en retraite. Cet ancien fonctionnaire, parfaitement immoral et vicieux, entretenait avec elle des rapports intimes. Julienne, après son initiation, y retourne de longs mois, bénévolement, clandestinement, non pas qu'elle eût jamais nourri pour cet individu une affection vive, au contraire, mais elle en avait acquis, dit-elle, à la fois une répulsion pour l'homme et une irrésistible impulsion pour l'acte (elle avait dix ans).

Finalement l'affaire s'ébruite. Arrêté, cet agent de police des mœurs fut condamné à une peine de prison.

Julienne fut placée à la Compassion. Elle enrage, crie sans arrêt, mène une vie impossible, est renvoyée. Sa mère la reprend, et aussitôt l'envoie au Château des Halles. On

la congédie : elle se faisait un malin plaisir de raconter son histoire à qui voulait l'apprendre. Reprise par sa mère, placée encore à la Compassion, elle en est encore une deuxième fois renvoyée. Le Bon Pasteur la refuse. De nouveau chez sa mère, Julienne trouve une idée géniale : elle hait les sœurs et leur maison, elle voudrait trouver un moyen de n'y plus retourner : voilà, elle se fera protestante. Elle se rend chez le pasteur R... et après quelque temps, jouant la sincérité, elle obtient de sa mère l'autorisation d'abjurer le catholicisme pour le protestantisme.

Dans l'intervalle, une aventure curieuse s'était produite avec un abbé d'une paroisse voisine. Elle s'autorisait fausement de ses recommandations pour aller mendier chez les gens. Elle demandait d'un air candide et souffreteux, des habits, des breloques, des parures, de vieux bijoux (*sic*).

Elle travaille dans une usine de tricots indémaillables. Elle ne fait rien. On la renvoie. Mme R... la place comme bonne au Foyer de la jeune fille. Elle y reste quinze jours et, à son départ, 50 francs ont disparu. Hospitalisée dans un autre centre du Foyer de la jeune fille, elle ne parle à ses camarades que de prostitution et de traite des blanches.

Un jour, sur la place Bellecour, elle arrête un passant et se fait emmener dans un hôtel. Elle recommence le lendemain mais elle a choisi son partenaire, sur son allure, sur un brin de conversation et cette fois, c'est dans une maison de tolérance que la rencontre aboutit. Elle en est ravie ; des jours et des nuits, elle repassera dans son imagination les détails de cet exploit ; son rêve réalisé, mais trop brièvement puisqu'elle n'y resta pas.

Hospitalisée au Pavillon P, service du Professeur Lépine, soignée chez le Professeur Nicolas, envoyée à Reilly, à la maison des Diaconesses, elle y reste deux ans. Elle est vraiment incorrigible. On doit la rendre à sa grand'mère, à R... A peine arrivée, elle y cherche et elle y trouve plusieurs aventures ou plutôt passades, car elle a horreur « des habitudes » et ne tolère que le changement. Elle y fait en particulier la connaissance d'un souteneur.

De R..., on l'envoie de nouveau à Lyon. Dans le train, elle fait des offres à un voyageur seul dans son compartiment.

Et ces offres sont acceptées. « J'en garde encore le souvenir, j'ai fini le voyage endormie dans ses bras ».

Notons que ces perpétuels déplacements, son existence sans cesse cahotée, ne proviennent nullement d'une instabilité personnelle. Elle n'est pas du tout remuante, agitée, mais au contraire nonchalante. Non ! : on la renvoie toujours pour les mêmes motifs : ou bien parce qu'elle ne travaille pas, ou bien parce qu'elle entretient ses camarades de ses vices et crée rapidement des troubles partout où elle demeure.

EXAMEN SOMATIQUE

Elle a à peine quinze ans, mais à son allure, à son aspect on lui donnerait vingt ans.

Elle a parlé et marché à un âge normal, elle n'a eu ni énurésis, ni maladie grave. Taille 1 m. 65, poids 47 kilos, cheveux châtain brun. Type longiligne, visage effilé, mains longues. Pas de stigmates apparents de dégénérescence, pas de signes d'hérédo-spécificité, aucun signe de débilité motrice. Les réflexes tendineux sont obtenus normalement. Les réflexes pupillaires réagissent correctement à l'accommodation. A la lumière, la pupille droite est paresseuse.

Examen pulmonaire, cardiaque et digestif négatif.

Soignée, en 1935, pour blennorragie. Actuellement pas de maladies vénériennes en cours. B. W. : négatif.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Julienne V... ne présente aucun signe de débilité mentale. D'après les tests de Binet et Simon, elle atteint quinze ans, ce qui correspond à son âge réel. Au surplus, elle fait preuve d'une certaine imagination. Les gravures qu'on lui présente sont interprétées avec un esprit de recherche assez juste et bien nuancé. La mémoire est très normale. Le jugement, sans justifier d'un développement particulier, correspond très largement à son âge réel. L'instruction reçue l'a été d'une manière très décousue, tant du fait des déplacements de l'enfant, que du fait de son caractère.

Eléments affectifs-actifs

La note dominante des éléments affectifs-actifs, celle qui ressort tant du comportement que de l'examen lui-même, repose sur la vanité et la perversité sexuelle. Julianne V... veut être une prostituée. Elle le dit depuis longtemps, elle nous le répète avec une conviction et une satisfaction dont il semble impossible de nier la sincérité. Elle veut l'être pour le plaisir sexuel lui-même. Elle n'espère qu'aventures sexuelles, avec des hommes divers. Elle insiste sur le besoin de diversité, sur le caractère et les pratiques vicieuses qu'elle demande à ses amants de rencontre. « On m'a dit toujours et partout que j'étais une vicieuse. C'est vrai et pour moi, que ce soit une injure ou pas, ça m'est égal, j'en ai besoin ».

Mais elle aime à corser de descriptions manifestement empoulées, excessives les traits de son caractère. Ici apparaît le deuxième élément essentiel, la vanité. Elle parade, elle joue à la gamine vicieuse, qui n'est pas, qui ne veut pas être comme les autres, ni comme personne. « Ce que je veux, ce que je chercherai dès que je serai libre, c'est un souteneur. — Vous ne craignez pas les coups ? — Non, tant pis, c'est dans la règle, ça m'est égal ».

En réalité, malgré ses instincts précoces et ses exploits déjà nombreux, elle n'a pas eu le temps ni les moyens de connaître le « milieu » autrement que par aperçu — et encore — mais elle en parle d'après des livres où elle a puisé quelques notions disparates d'ailleurs, d'après les films cinématographiques aussi.

La traite des blanches, elle s'attarde sur ce sujet avec l'intention d'étonner l'interlocuteur, elle exprime des conceptions et des jugements enfantins, mais affecte des airs entendus de personne qui n'a plus rien à découvrir.

En somme, perverse de l'instinct sexuel, dont les manifestations extérieures, le comportement paraissent se rehausser de mise en scène, d'attitudes et de paroles traduisant une constitution vaniteuse.

D'autre part, son avidité s'accuse par les relations que nous ont fait les personnes auxquelles elle a été confiée :

goût du lucre, besoins multiples et variés, il lui manque toujours ce dont elle a le plus envie.

C'est une nonchalante, une paresseuse. D'humeur égale, nullement déprimée.

La bonté se traduit chez cette fille de manière discordante, par des attendrissements inattendus que suscitent les circonstances les plus banales. Par contre, son ingratitude, son indifférence à l'égard de personnes dont elle accepte les bienfaits, laissent un doute sur la sincérité de telles manifestations affectives. Il semble bien, ici encore, ne s'agir que de la volonté de forcer l'attention du public.

On ne peut pas nier l'existence d'une certaine émotivité. Certes, ce n'est pas là facteur suffisamment important pour donner à cette personnalité une note d'anxiété durable. Mais pourtant, une menace précise et assez bien conduite pour que l'exécution en paraisse réelle, imminente, entraîne pour un court instant une crainte certaine. En effet, l'attitude théâtrale, le masque de fanfaronnade tombe brusquement, le ton de la voix change et une tachycardie notable persiste quelques instants.

En définitive, nous trouvons dans cette observation une fille d'une intelligence normale, plutôt vive, présentant, dès l'âge de dix ans, une perversité vaniteuse de l'instinct sexuel avec volonté de persévérer, culte affirmé pour ses perversions. Elle s'est prostituée par impulsion sexuelle.

OBSERVATION IX

F... MARIE,

née à Madrid, le 15 décembre 1922.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père d'origine espagnole, 38 ans, ouvrier métallurgiste. A été soigné pour tuberculose pulmonaire. Santé fragile. Ethylisme probable.

Mère âgée de 39 ans, ouvrière. Bonne santé apparente.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Quatre frères et sœurs. L'inculpée est la seconde, l'aînée a 21 ans, les deux plus jeunes, huit et cinq ans.

Un enfant serait décédé à deux mois d'affection indéterminée.

MILIEU FAMILIAL

Elevée chez ses parents, Marie F... ne paraît pas être pour eux un objet de préoccupation, elle et ses frères grandissent un peu au petit bonheur. Du point de vue matériel, le milieu est de situation médiocre.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Pas de maladie grave jusqu'à l'année dernière. A cette époque, Marie F... a été soignée pour une péritonite tuberculeuse, suivie de pleurésie.

Elle a été réglée à treize ans et régulièrement depuis.

Jusqu'à treize ans on l'a envoyée à l'école. Elle n'a pas son certificat d'études primaires et ne possède que de minces connaissances scolaires, sachant lire, compter et écrire au prix de bien nombreuses fautes et hésitations.

De treize à quinze ans, elle a travaillé comme ouvrière et a dû interrompre son travail au moment de sa maladie.

En juin 1938, on la retrouve à Lyon, comme bonne à tout faire, aux gages de 200 francs par mois. Elle ne fait

à peu près qu'entrer et sortir pour se placer de nouveau à D... Là elle prétend que son patron voulait abuser d'elle et qu'elle ne pouvait, pour cette raison, rester plus longtemps chez lui. Elle avait fait dans l'intervalle la connaissance d'une camarade qui l'avait entraînée à la prostitution. Arrêtée pour vagabondage, elle est amenée au Centre de triage, en septembre 1938, puis après un séjour à la prison Saint-Joseph, où, de concert avec trois autres prévenues, elle se livre à toutes les excentricités possibles, elle est confiée au Bon Pasteur d'Ecully.

Au préalable, envoyée dans le service de Dermatologie du docteur Gaté, à l'Antiquaille, pour blennorragie, elle a refusé de s'y laisser traiter et a provoqué par ses cris, ses colères, ses injures d'intolérables scandales.

Au Bon Pasteur, elle est une cause permanente d'indiscipline, elle se bat pendant la journée avec ses camarades, passe une partie de ses nuits à chanter des chansons obscènes.

Au cours de l'examen médical, que nous avons pratiqué dans cet établissement, elle se montra d'abord réticente, puis fut saisie d'une de ces colères dont elle est coutumière. La raison apparente résidait dans le refus de laisser continuer l'examen. La face congestionnée, vomissant des flots d'injures, elle se fit vite menaçante, renversant les meubles, criant que si on ne la laissait pas absolument libre « elle allait cogner » et qu'on verrait bien... Finalement, elle s'enfuit à travers le couvent en claquant les portes et en criant. Pendant la nuit qui suivit, cet état d'agitation ne fit qu'empirer. On dut la ramener à la prison le surlendemain.

Quelques jours plus tard, elle se plaignait d'un point de côté thoracique, à droite. Elle avait de la température. On lui découvrit un épanchement pleurétique.

Transférée à l'Hôpital Edouard-Herriot, placée dans une salle commune, elle se montra avec le personnel et les malades tantôt calme et docile, tantôt violente, malhonnête, grossière. Malgré une conscience indiscutable de son état, sa faiblesse physique et une notable dyspnée, elle se sauvait, pieds nus, en chemise, dans les corridors dès qu'on insistait sur la nécessité, pour elle, de rester alitée.

EXAMEN SOMATIQUE

Grande, brune, de type longiligne, ne présentant aucun signe de dégénérescence ni d'hérédo-spécificité.

Sa pleurésie séro-fibrineuse droite, remontant aux 2/3 inférieurs de l'omoplate, est actuellement en voie de résorption. Les examens cliniques et radiographiques ne révèlent pas de lésions parenchymateuses sous-jacentes. L'état général s'améliore. Cuti-réaction très positive. B. W. négatif.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Imagination, mémoire, jugement ne se laissent pas analyser facilement chez cette instable irascible. Ce qui apparaît clairement, c'est le rôle effacé de l'intelligence dans cette personnalité toute d'impulsions, de mouvements contraires et excessifs.

Le retard scolaire, l'indigence des connaissances à cet égard ressortent de toute évidence, mais on ne peut conclure de là à une arriération mentale. Les troubles affectifs-actifs se révèlent plus que suffisants à interdire tout effort scolaire un peu soutenu. Quant à l'épreuve par les tests, Marie F... refuse de s'y soumettre. Non pas par mauvaise volonté. C'est au contraire le seul examen qu'elle accepterait parce que, dit-elle, « c'est cocasse ».

Mais à peine a-t-elle jeté les yeux sur la phrase qu'on lui fait lire, à peine a-t-elle écouté la question posée et réfléchi quelques secondes, que d'un mouvement impatienté elle déclare qu'elle n'en sait rien, ou bien répond à côté pour se donner une raison d'éclater de rire.

Eléments affectifs-actifs

C'est une hypomaniaque, instable, ne tolérant aucune contrainte qu'elle vienne du dehors ou d'elle-même.

Cette constitution est ici essentiellement prévalente et n'a laissé de place à aucune autre : la bonté, elle en a, par éclairs, aussitôt contrariée et oubliée ; la sociabilité, le souci de paraître, de se rendre intéressante supposé une

suite, une continuité dans le comportement dont elle est incapable ; l'avidité, elle n'a aucun moyen de la réaliser de façon utile, désirant en même temps des choses diverses et passant sans arrêt de l'une à l'autre.

L'émotivité, elle n'en donne pas les signes : rien ne paraît agir sur elle, ni profondément, ni longtemps.

Le sens social, en admettant qu'on puisse lui en inculquer très artificiellement la notion, n'atteindrait aucun résultat utile, pour la double raison qu'elle ne se plie à aucune contrainte et qu'elle ne maintient aucune attitude. Des moyens de force, si on les emploie, déclanchent aussitôt des colères et des violences absolument incontrôlées, véritablement épileptiformes.

Il faudrait pouvoir faire la part de l'appoint majorateur apporté par une incubation bacillaire, peut-être ancienne. L'évolution et l'observation pendant de longs mois peuvent seules permettre d'élucider cette question. Actuellement, et c'est ce qui nous importe surtout, il apparaît que des influences pathologiques diverses, constitutionnelles et acquises expliquent le comportement de cette fille et, entre autres choses, la prostitution. Elle se montre, en effet, pour le moment, conduite par des impulsions aussi irraisonnées qu'anti-sociales, que ne saurait contenir une autorité privée ou familiale, mais seulement les quatre murs d'un établissement approprié.

OBSERVATION X

F... JEANNE,
née à Lyon, le 23 février 1922.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Le père, inconnu jusqu'à ces temps derniers, a été, d'après les indications de la mère et une enquête conduite par le couvent de la Compassion, retrouvé à Lyon. Il n'a pas de profession définie, c'est un homme de 60 ans environ, qui ne s'est jamais occupé de l'enfant bien que celle-ci le connaisse et l'appelle « grand-père ». Il est venu prendre des nouvelles de sa fille, mais, au parloir du couvent on a remarqué, et l'enquête a confirmé qu'il était de mauvaises mœurs, laissant déceler par son attitude avec sa propre enfant la réalité de ses désirs vicieux. On l'a donc congédié.

La mère, âgée de 33 ans, mariée avec un nommé F..., qui a reconnu légalement Jeanne. Le ménage vit en bonne entente, mais on apprend que la sœur de Mme F..., âgée environ de 29 ans, se livre à la prostitution sous l'égide d'un souteneur de profession.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Une sœur, fille de F..., âgée de huit ans, en bonne santé.

MILIEU FAMILIAL

Situation sociale et logement normaux, correspondant à une existence d'ouvriers dont la vie n'a pas été particulièrement éprouvée jusqu'à maintenant.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Pas de maladies d'enfance graves. Pas de convulsions. Pas d'énurésis. L'enfant a parlé et marché à un âge normal. Placée à quatorze ans dans une pension de famille comme domestique, Jeanne F..., en l'absence de sa patronne, entretenait avec le mari de celle-ci des relations sexuelles. Ce

furent d'ailleurs les premières. Elle avait, nous apprend-elle, facilement cédé aux instances de son partenaire, bien qu'il fût âgé de 60 ans et fort laid de sa personne. Pourquoi ? Par curiosité sexuelle.

A partir de ce moment, elle noue avec différents jeunes gens des liaisons successives, brèves et tapageuses. Etant, de surcroît, d'un fort mauvais caractère, agressive, coléreuse, violente, ne pouvant s'entendre avec son beau-père, elle suscite chez elle de continuelles discussions. Elle venait d'avoir quinze ans et demi lorsque ses parents décidèrent de la marier à un jeune homme de leur connaissance, un horticulteur qui gagnait bien sa vie et qui manifestait, à l'égard de Jeanne, des sentiments demeurés d'ailleurs sans réciprocité jusque-là. « Mes parents m'ont réellement obligée à ce mariage, je détestais cet homme. Ils ont voulu se débarrasser de moi ». Cette accusation paraît bien n'être pas dénuée de vraisemblance, en effet, Jeanne F... venait de quitter en quelque temps tous les emplois que trouvaient pour elle ses parents : trois mois dans une entreprise d'alimentation, deux semaines dans la pension de famille signalée précédemment, huit mois chez un dentiste comme domestique, etc. Elle ne restait nulle part, provoquant son renvoi par son impertinence, sa conduite et sa paresse.

Mariée, dix mois plus tard elle ne veut plus de la vie commune et elle abandonne le domicile conjugal. Elle se place alors chez un teinturier-dégraisseur. Un jour, Mme F... eut la surprise de voir entrer sa fille très élégamment vêtue d'un tailleur dont le prix élevé ne pouvait nullement correspondre aux possibilités financières de Jeanne. — « Où donc as-tu acheté tout cela ? » — « Je ne l'ai pas acheté. C'est un tailleur que je devais porter à une cliente, mais il me va bien, alors j'ai décidé de ne plus retourner chez ma patronne et de le garder. J'ai pris 50 francs en plus en attendant d'avoir du travail ».

Mme F... entra dans une grande colère et ramena elle-même sa fille chez le teinturier, non sans peine, après une journée de discussions. Une plainte avait été déposée. Elle fut retirée contre la restitution des objets volés.

Très calme, Jeanne F... se rendit alors chez sa tante. Celle-

ci, nous l'avons dit, est une prostituée. Jeanne voulait, elle aussi, rentrer dans la carrière. La tante craignant les complications possibles, hésita paraît-il, mais le souteneur leva ses scrupules ou, plutôt, ses craintes. Et, sous cette direction, Jeanne F..., femme G..., se mit au travail. Elle réussissait assez bien. Elle eut au bout de peu de temps son souteneur, un nommé B...

Cette existence durait depuis plus d'un mois lorsque, surprise par des inspecteurs, elle fut arrêtée pour vagabondage et pour prostitution clandestine. (On ne la savait pas mariée et elle ne paraît avoir guère plus de seize ans.)

EXAMEN SOMATIQUE

Taille 1 m. 60, poids 60 kilos, brune, de type ovoïde, visage aplati, mains plutôt courtes. Mouvements d'expression décidés.

Blennorragie soignée à l'Hôpital de l'Antiquaille. B. W. négatif. Aucuns troubles endocriniens. Réglée à quinze ans et normalement depuis. Constitution physique et développement sexuel normaux.

Pas de stigmates apparents de dégénérescence, ni d'hérédospecificité. Examen négatif sur tous les autres points.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Agée exactement de dix-sept ans, du point de vue mental, d'après les tests de Binet et de Simon, elle ne dépasse pas treize ans. Cette opinion se confirme d'ailleurs, si l'on observe le comportement du sujet, au couvent de la Compassion, auquel l'a confiée le Tribunal.

L'imagination et la mémoire en particulier apparaissent pauvres. A l'examen des gravures, Jeanne F... répond par l'énumération des personnages et des objets.

Le jugement un peu plus assuré, ne s'en révèle pas moins d'une insuffisance certaine, pour une enfant de dix-sept ans.

Eléments affectifs-actifs

Jeanne F... est une personne à l'air jovial et dès le premier examen on acquiert cette impression qu'il s'agit d'un

caractère défini, surtout par une activité importante, de l'anémotivité, de l'indifférence affective. Une cynique, dirait-on couramment. S'il est un sentiment qui ne l'effleure pas, c'est le remords. Elle rit de son vol, de son métier, de son arrestation, de sa situation actuelle. Il lui paraît drôle de jouer maintenant à la piété. Elle tente un moment de nous égarer dans ce sens, en parlant de sa conscience, des résolutions prises, de l'aide de Dieu dans cette affaire. Malheureusement, ces démonstrations verbales manquent de cohérence. On le lui fait remarquer sur un point précis. Elle éclate alors de rire : « Tiens, ça ne prend pas, tant pis... ».

Elle ne possède aucun sens social et ne se reconnaît aucun devoir en dehors de ses désirs. Le défaut d'émotivité et d'affectivité nous paraissent jouer ici un rôle assez évident.

Elle se montre insouciant et audacieuse, ce qui ne saurait trop surprendre d'une personne active que rien n'émeut.

Nous nous trouvons en somme en présence d'une débile, perverse, anémotive, instable et avide.

OBSERVATION XI

B... PAULETTE,
née en 1920.

Cette malade, âgée de dix-huit ans, est envoyée du service du Professeur Voron où elle avait été hospitalisée pour suites de F. C. provoquée.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Son père, gazé pendant la guerre, est mort phthisique alors que l'enfant était toute jeune (sept ans).

Sa mère, personne inaffective, de caractère violent, agitée, s'est assez peu occupée de ses enfants. Elle s'est remariée avec un individu alcoolique, très brutal, qui frappait facilement mère et enfants lorsqu'il rentrait chez lui en état d'ivresse. Elle est d'une excellente santé, travaillant comme repasseuse et faisant en somme vivre le ménage.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Elle avait eu trois enfants : l'aînée a actuellement 27 ans, est mariée, mère de quatre enfants. La seconde est la malade dont nous nous occupons. Le troisième est mort à trois mois d'une affection indéterminée.

MILIEU FAMILIAL

La vie n'est pas facile dans ce ménage, les querelles sont fréquentes, les enfants en sont les témoins et les victimes souvent.

La sœur aînée, de caractère placide, même indifférent, s'est mariée tôt et mal. Elle n'est pas heureuse mais subit les événements avec nonchalance et calme.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Paulette B... fut, dès la maladie de son père, mise en préventorium sur conseils médicaux qui furent suivis appa-

remment parce que la mère trouvait là un moyen de se débarrasser de l'enfant. Elle y resta deux ans, de sept à neuf ans, ne témoigna d'aucune atteinte tuberculeuse. Sortie du préventorium, sa mère la met en pension jusqu'à quatorze ans.

Elle se montrait une élève assez intelligente, mais se fait remarquer par son indiscipline, son caractère entêté, sa violence souvent.

Elle était gaie et vive, pas du tout rêveuse, d'un esprit positif au contraire et peu sentimental.

Elle ne donnait aucune marque de méchanceté ou de cruauté, elle n'était pas vicieuse, on l'aimait bien à l'école et, elle, sans s'attacher à telle ou telle de ses maîtresses, montrait une affectivité bien moyenne.

Elle passa son certificat d'études avec la « mention bien ».

Réglée à douze ans et régulièrement depuis, elle n'a eu aucune maladie d'enfance grave.

Sortie de l'école, revenue chez elle, elle vécut avec sa mère et se plaça dans un atelier de couture.

Elle fut initiée par ses camarades d'atelier aux questions sexuelles, mais d'une manière purement verbale. Elle n'avait pas d'amie.

A l'âge de seize ans, se trouvant sans travail, l'existence étant impossible chez elle, elle va se promener dans la rue avec l'arrière-pensée, non avouée, mais non niée, de trouver un ami.

Elle rencontre ainsi un homme de trente ans, de situation relativement aisée, commerçant, qui, voyant cette fillette d'allure aimable, s'arrête et l'emmène en auto. Elle accepte parce qu'il paraît riche, qu'il a une voiture, qu'elle aime se promener en auto et que cette petite aventure lui paraît amusante.

Le commerçant en fait sa maîtresse et l'entretient.

Lorsque, quelques jours après leur première rencontre, il vient la chercher, pourquoi cède-t-elle, Il ne lui plaît pas, elle le trouve laid, a gardé un mauvais souvenir de sa première expérience. Elle cède, dit-elle, autant par curiosité sexuelle que par perspective d'intérêt.

Un mois plus tard, l'apparition d'un chancre anal inquiète la fille qui se rend à une consultation à l'Antiquaille, revient dans une grande colère, injurie l'auteur de ce souvenir et, suivant son expression, « le plaque » bruyamment.

Elle est traitée.

Quelques semaines avant sa rencontre avec le commerçant en question, elle avait fait la connaissance d'un ouvrier de dix-neuf ans, électricien, avec qui elle avait gardé des relations de courtisanerie restées jusque-là discrètes.

Elle les reprend. Rapidement les choses se précisent et son ami lui promet mariage. Puis fort de cette garantie future, il demande des gages immédiats.

Craignant des conséquences fâcheuses qui auraient pu, dit-elle, amener des représailles, l'ami étant, paraît-il assez vif, elle lui avoue ce qui s'est passé. Scène et rupture momentanée. Mais il dit qu'après tout « on verra bien » et « qu'il se fera soigner ». Il se prétend très amoureux.

La fille cède ; en peu de temps l'ami est si bien conquis qu'il entretient Paulette B... chez lui. Il part au service militaire, au cours d'une permission, il apprend de Paulette qu'elle se croit enceinte.

Elle lui dit qu'elle ne veut pas d'enfant parce qu'elle est malade et qu'elle ne pourra, par ailleurs l'élever actuellement.

Ces scrupules de santé servent surtout de prétexte pour convaincre l'ami. En réalité elle ne veut pas avoir d'enfant et, d'ailleurs, mariée, elle n'en voudrait pas non plus ou un à la rigueur, et ceci parce que « c'est embêtant » et que « ça vous esquinte ».

Elle lui fait part de son intention de se faire avorter et il accepte. Pour 200 francs elle trouve une complaisante personne qui, dit-elle, ne veut pas provoquer elle-même l'avortement, mais lui fournit les indications : quinine, safran et canule. Munie de ces instructions et non sans quelques vagues appréhensions, elle parvient, après six tentatives, à provoquer la fausse-couche.

Elle a 40 degrés de fièvre, perd abondamment et est hospitalisée.

Elle proteste de ses intentions de se marier, ne veut pas

se prostituer. Pourquoi ? Mais parce qu'elle n'en a pas envie et qu' « elle a déjà assez d'embêtements comme ça ». Pourtant elle aimerait mieux, si son ami l'abandonnait, se prostituer que de travailler. Elle a horreur du travail. Evidemment, il n'y manque que l'occasion prochaine et aucun élément de sens moral ne saurait faire le moindre contrepoids en cas de besoins matériels.

EXAMEN MENTAL

Les éléments intellectuels paraissent être normaux.

Éléments affectifs-actifs

Avidité assez marquée, goût du luxe, de la vie aisée, esprit curieux ;

Activité très moyenne ;

Emotivité très inférieure à la moyenne.

Bonté ou éthisme nettement inférieur à la moyenne ;

Sociabilité manifeste, sait être aimable, recherche les effets et l'attention des autres.

Dominant dans l'ensemble l'insouciance, l'égoïsme, une notoire paresse, malencontreusement associée à une avidité certaine.

Le sens moral est inexistant.

Néanmoins il ne semble pas y avoir de perversions constitutionnelles et, pour cette raison, on peut, semble-t-il, penser que dans un autre milieu, soumise par contrainte à une autorité sans relâche, Paulette B... n'envisagerait pas froidement la prostitution comme gagne-pain. Mais cette autorité familiale, quelle raison à son absence ? Ce n'est pas la misère, mais bien les tares mentales de la mère délaissant des enfants qu'elle n'aime pas, excentrique, instable, mariée à un alcoolique.

OBSERVATION XII

G... ANTOINETTE,
née le 5 avril 1919, à Lyon.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père inconnu, mère décédée en 1931 d'une affection pulmonaire sur laquelle on n'a pas de précisions.

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Une sœur, mariée avec un employé, de bonne santé apparente, vivant très honorablement. Pas d'enfants.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

On n'a pas beaucoup de renseignements sur l'enfance d'Antoinette G... Elle aurait eu une méningite.

Elle a été en classe jusqu'à treize ans.

Après la mort de sa mère, elle est placée par son oncle à la Rodiacétha. Elle y fait la connaissance d'une jeune ouvrière qui exerce sur elle la plus mauvaise influence. Cette amie avait un amant âgé de 19 ans environ. Antoinette, venant de toucher 500 francs de son oncle pour s'acheter différents vêtements, les montre à son amie et lui demande de l'accompagner pour faire ses emplettes : « Penses-tu ! il vaudrait bien mieux s'amuser avec ces 500 francs : si on allait à Paris ». Discussions. Antoinette résiste mollement et le soir-même les trois jeunes gens prennent le train. En joignant le contenu de leurs trois porte-monnaies, ils ne trouvent guère plus que le prix d'un billet d'aller. Sans se soucier des moyens de retour ils partent. A Paris, ils se promènent dans les parcs, visitent les magasins, se nourrissent maigrement, couchent à la belle étoile. Le garçon, craignant que ses parents ne le fassent poursuivre et arrêter, revient à Lyon le troisième jour avec ce qui restait d'argent dans la bourse que lui avaient confiée les deux camarades. Ainsi, les filles n'ont plus un sou... mais des idées : avisant un taxi, elles parviennent à per-

suader le chauffeur qu'à Lyon l'oncle d'Antoinette pourra le payer. Il accepte, et tout se déroule comme elles le pensaient pour 1.000 francs et une correction que l'oncle administra à sa nièce. Antoinette se sauve et loge pendant quelque temps à l'Hôtel du Phénix. Sans argent ni travail, elle est arrêtée et passe au Tribunal pour enfants. Elle est confiée à sa sœur qui la réclame sous le régime de la liberté surveillée. Le milieu ne paraît pas satisfaisant : deux pièces, la jeune fille couche dans la cuisine, mauvaises conditions matérielles et, de plus, la sœur aînée n'a aucune influence sur Antoinette. Au bout de quelque temps, entraînée à nouveau par son ancienne amie, elle s'échappe du domicile de sa sœur. Les recherches restent longtemps infructueuses. C'est qu'elle a trouvé un ami (17 ans). Elle veut l'épouser. Les parents s'y refusent. Antoinette se dit alors enceinte, pour, explique-t-elle, les obliger à céder. Un examen médical, exigé par la famille du jeune homme, établit la preuve du mensonge qui venait d'être fait. Alors, nous dit-elle, de dépit, et pour rendre vrai ce qu'on avait démontré faux, elle et son ami ne négligent plus rien. Deux mois plus tard, elle est bien enceinte, mais les parents obligent le jeune homme à s'engager. Il part dans la marine. Antoinette est de nouveau sans subsides. La Sûreté, après quelque temps, la retrouve chez une dame R... Elle est enceinte de sept mois. On la fait entrer à l'Hôtel-Dieu où elle met au monde, un mois et demi plus tard, une petite fille à laquelle elle témoigne un grand attachement. On lui procure une place dans une pouponnière où elle peut garder son bébé avec elle.

Au bout de quelques mois, à nouveau entraînée par son amie, elle quitte la pouponnière. Nouvelles recherches qui la font découvrir placée dans un café. Le patron n'est pas marié, il a deux ou trois bonnes dont Antoinette et les livre à la prostitution. Il entretient des relations sexuelles suivies avec Antoinette.

Cependant, elle paye régulièrement les mois de nourrice de son enfant et lui témoigne toujours le même attachement.

Un rapport est adressé au Parquet qui convoque la mineure arrêtée dans l'intervalle pour vol : elle nous dit que, sur l'instigation du patron, elle avait dérobé le porte-

feuille d'un client et partagé l'argent avec le patron et l'autre bonne. Elle parle à nouveau de sa petite fille, demandant instamment qu'on s'en occupe, qu'on ne lui enlève pas ses droits de mère, afin qu'elle puisse élever son enfant.

Le Tribunal l'acquitte comme ayant agi sans discernement et la confie au Bon Pasteur jusqu'à 21 ans sous le régime de la liberté surveillée, aux bons soins du Sauvetage de l'enfance.

Antoinette G... a la plus grande peine à s'améliorer, si l'on en croit les rapports de la Sœur Mère du Bon Pasteur. Elle ne donne pas satisfaction, elle a mauvaise influence sur ses compagnes. Finalement, elle s'évade et court encore.

EXAMEN SOMATIQUE

Taille 1 m. 60 environ, poids normal, brune. Dissymétrie faciale. Nez en lorgnette, la branche horizontale du maxillaire est légèrement plus saillante à gauche qu'à droite, le visage est aplati et inexpressif.

Pas de troubles d'endocriniens, pas de maladies vénériennes en cours. L'examen somatique est négatif par ailleurs.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

Etudiée au cours de la conversation, elle ne donne pas l'impression de débilité mentale, mais de médiocrité ; le niveau d'ensemble se situe certainement très au-dessous de l'âge réel, actuellement vingt ans. De façon plus précise, l'échelle des tests de Binet et de Simon conduit à lui conférer douze ans d'âge mental. L'imagination est faible : à l'examen des gravures entre autres, on obtient seulement une réponse par description ; les associations d'idées sont lentes et pauvres ; le jugement, nous venons de le dire, correspond à celui d'un enfant de douze ans, ainsi que la mémoire.

Eléments affectifs-actifs

Il n'existe pour aucun de déficience ou d'excès notables ; ainsi la bonté, les sentiments maternels d'Antoinette pour

son enfant paraissent normaux. Elle n'est pas paresseuse, nullement agitée. Ce n'est pas une déprimée, en aucune façon une anxieuse. Elle n'a pas de besoins incompatibles avec ses moyens, elle n'est pas non plus sans s'intéresser aux conditions matérielles de son existence. Seule, son émotivité ne semble pas avoir de réactions profondes ni durables. Sensible aux réprimandes, elle demeure interdite quelques instants, un peu confuse, puis reprend très vite son équilibre. On ne peut pas noter au cours de l'examen ni rougeur, ni tachycardie, ni tremblement : elle reste indifférente.

Le sens social ou moral existe chez elle ou, plus exactement, elle en a les éléments affectifs : elle reconnaît lorsqu'on lui en parle les obligations élémentaires de la vie en commun, elle accorde qu'elle en garde la notion mais elle prétend qu'il lui est impossible de s'y soumettre. Elle le regrette. La nécessité de changer son mode d'existence lui apparaît clairement, rattachée dans son esprit à l'éducation de son enfant. Mais, dit-elle, « je ne suis jamais sûre de ne pas céder à de nouvelles tentations ». Cette dernière phrase paraît définir assez justement, à notre avis, la personnalité d'Antoinette G...

Cette personnalité est éminemment suggestible. Sans prononcer le mot de débilité mentale qu'on ne peut étendre au delà des limites d'âge auxquelles il est rapporté (dix ans) on peut conclure, semble-t-il, à une médiocrité notoire des éléments intellectuels et affectifs.

Elle s'est livrée à la prostitution par occasion, par circonstances. Il paraît assuré qu'à moins d'une surveillance constante, qu'à moins d'être entourée comme un enfant, elle y retournerait.

OBSERVATION XIII

M... MARIE,

née le 13 janvier 1918, à Lyon.

*Enfant de l'Assistance publique, ne connaît ni père
ni mère.*

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

Elle est née à l'Hôpital de la Charité, marchait à dix-huit mois. Elle sait qu'elle n'a parlé qu'avec un notable retard puisque, dit-elle, « on craignait qu'elle ne fût muette ». A été propre à un âge normal. Pas d'énurésis.

Elle fut placée en nourrice chez un cultivateur de l'Ardeche, à G... Elle devait y rester jusqu'à treize ans. On lui laissait rarement fréquenter l'école, il paraissait plus profitable de l'employer aux travaux ruraux. Aussi n'a-t-elle pu préparer le certificat d'études primaires. Elle sait néanmoins lire, écrire et compter à peu près correctement. En classe, elle montrait plus de facilité pour le calcul que pour les autres matières, elle témoignait d'une bonne mémoire, retenant par cœur rapidement ce qu'elle apprenait.

Dans la famille qui l'élevait, elle révélait un caractère incommode, susceptible. Têtue, elle s'obstinait et se fâchait avec force démonstrations extérieures, réparties malveillantes et injurieuses, dès qu'on s'opposait à ses désirs. Pourtant, elle n'était ni boudeuse, ni méchante, ne cherchait pas à frapper. Un jour, après une réprimande, elle fit une fugue de deux jours, se cacha dans les environs et revint d'elle-même à la maison, estimant la démonstration suffisante et son orgueil satisfait.

Elle quitte G... à treize ans et est envoyée par l'Assistance publique dans la Drôme, à Saint-V..., chez un maquignon. Elle devait y rester jusqu'à quinze ans et partir sur sa demande.

Elle se prétendait victime des assiduités d'un domestique de ferme auquel elle voulait échapper.

Revenue à Lyon, elle est envoyée dans une maison d'éducation, la Solitude. Son mauvais caractère la fait déplacer et elle entre au Bon Pasteur, elle avait quinze ans et demi.

Là, « elle en eut, dit-elle, vite assez de réciter des chapelets toute la journée » et comme elle sortait pour son travail, un soir, au lieu de rentrer, elle arrête un passant, se fit donner pour la nuit gîte et argent.

Rattrapée le lendemain, elle est envoyée à Limoges. Elle fait connaissance d'un employé charcutier : elle devient enceinte. Elle se fait avorter au deuxième mois, seule ; se dit malade pendant une dizaine de jours et tâche de dissimuler soigneusement sa fausse-couche.

En réalité elle ne dut dissimuler qu'imparfaitement cet exploit car elle fut déplacée et n'en dit pas la raison.

On l'envoie à M... Là elle a deux aventures. Elle se lie avec un jeune mécanicien ; d'autre part, elle se dit poursuivie des assiduités du patron qui réclame par lettre son départ. Le directeur de l'Assistance publique vient, une explication a lieu avec le patron et aussi avec Marie M... : « Que diable, quel plaisir as-tu, dit-il, avec les hommes ». — « Et vous, avec votre femme ? » Ce qui lui vaut une paire de gifles. De M... on l'envoie à B..., puis à L... Le jeune mécanicien venait la voir. Elle est enceinte pour la seconde fois. Elle cherche à se faire avorter. Sans succès.

Après son accouchement, se trouvant remise et momentanément à la nourricerie du Vinatier, Marie M... s'ennuie. — « Comme j'ai rencontré là-bas un gardien qui me plaisait, j'avais des rendez-vous avec lui, mais on nous a surpris. Voilà toute mon histoire ».

L'Hôpital du Vinatier l'envoie au Pavillon P, chez le Professeur Lépine.

EXAMEN SOMATIQUE

Marie M... est de taille moyenne, elle paraît au premier abord d'expression quelque peu abêtie, du moins peu dégourdie. Elle parle en achoppant, irrégulièrement, tantôt au début, tantôt au milieu des mots. Ce vice date de l'enfance et ne s'est pas aggravé. On note l'existence de tics sous forme d'occlusion brusque et involontaire des pau-

pières et de contractions de l'hémiface droite. Quand on l'interroge, elle est extrêmement réticente, méfiante. « J'ai pas confiance, vous allez tout raconter au Directeur ». Il faut tirer les phrases et les souvenirs les uns après les autres. Elle rit niaisement, n'est pas du tout intimidée et ne donne pas l'impression, par son comportement général, d'être une émotive : ni rougeur, ni tachycardie, ni instabilité, ni tremblement des doigts. Elle n'a pas de stigmates morphologiques de dégénérescence. On ne peut obtenir les réflexes achilléens et rotuliens. Alors que ceux des membres supérieurs le sont aisément. On ne trouve pas de signes de débilité motrice, pas de syncinésies. La démarche ne s'accompagne pas d'une exagération de mouvements dans le balancement des bras et, d'autre part, l'épreuve du bras mort se réalise assez facilement. La malade est revue quelques jours plus tard. Les réflexes des membres inférieurs demeurent impossibles à obtenir. La ponction lombaire ne donne à l'examen du L. C. R. aucun résultat plus précis. L'examen somatique est négatif d'autre part au point de vue cardiaque, digestif, pulmonaire. A noter seulement une scoliose datant de l'enfance.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

L'intelligence est sensiblement inférieure à l'âge réel : quatorze ans aux tests de Binet et de Simon.

Eléments affectifs-actifs

A l'interrogatoire, la première attitude est celle de la méfiance, de la réticence. D'autre part, une conviction très accusée de posséder une intelligence et des moyens intellectuels bien au-dessus du vulgaire. Une évidente satisfaction à signaler la vivacité de ses réparties lorsqu'elle est en colère, leur violence même, sa volonté de ne pas se laisser « embêter », son caractère « qui n'est pas commode ». Tout cet ensemble met en évidence un orgueil prépondérant.

Sa bonté, ses sentiments maternels en particulier paraissent normaux.

C'est une paresseuse. Tout effort lui répugne.

Elle ne fabule pas, ce n'est pas une mythomane, étant d'ailleurs d'une imagination très modeste.

Son émotivité, nous l'avons déjà dit, est très peu développée.

Le sens moral fait défaut, elle ne semble pas présenter de perversions instinctives : ses différentes aventures ne résultent pas de besoins, d'impulsions, mais de circonstances qu'elle ne recherchait pas plus qu'elle ne les regrettait. L'absence de sens moral paraît être ici en liaison avec la débilité de la personnalité plus qu'avec un déficit de l'affectivité et la disposition bonté.

En somme, personnalité suggestible ne possédant, par ailleurs, aucun élément qui lui permette de mieux faire que se laisser aller au gré des circonstances.

OBSERVATION XIV

G... GEORGETTE,

née le 18 mars 1921.

Mineure inculpée de vagabondage et d'outrage public à la pudeur.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Père âgé de 58 ans, mécanicien, de bonne santé, sait lire et écrire.

Mère, Frida B... (d'origine allemande), décédée à vingt-huit ans, en 1934, d'une attaque (hémiplegie droite).

ANTÉCÉDENTS COLLATÉRAUX

Deux frères et une sœur en bonne santé.

MILIEU FAMILIAL

Georgette avait treize ans lorsque sa mère mourut, le père a quitté le foyer familial il y-a dix ans. Il voit sa fille tous les mois. Il vit avec une autre femme.

ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSONNELS

On ne relève pas de maladies d'enfance graves. Il faut noter pourtant qu'elle a été réglée tard, à seize ans, régulièrement depuis.

Elle a suivi les classes enfantines pendant deux ans et sait à peine lire et écrire.

Elle vivait à la charge de ses deux frères (l'un de 26 ans, l'autre de 23 ans), ne travaillait pas. La sœur aînée est mariée.

Georgette G... prétend que son père l'a violée alors qu'elle avait sept ans. Il n'en demeure pas moins que, désirant acheter des bonbons, un jour (elle avait douze ans), elle traînait son envie dans le quartier Perrache. Un homme d'une quarantaine d'années l'invita à venir avec lui. Elle accepta volontiers en posant comme condition l'achat des

bonbons. L'inconnu en fit sa maîtresse, lui donna 5 francs et les bonbons. Quelque temps après elle dut se faire traiter pour une blennorrhagie.

Placée à la campagne, elle se sauve. Conduite à un orphelinat, elle en est renvoyée. Admise au Bon Pasteur, elle se sauve à nouveau. « Pourquoi ? » — « Je ne sais pas. Pour ne pas être enfermée ».

Revenue chez ses frères, délibérément elle fait le « trottoir ».

Après plusieurs semaines de cette profession, ayant rencontré un jour deux soldats du Fort Saint-Jean, et s'étant livrée publiquement à eux dans un jardin que dissimulait mal un buisson peu épais, deux gardes de passage l'arrêtaient.

Elle a connu, dit-elle, pour ami, vers ses treize ans, un autre soldat. C'est lui qui l'a engagée à se prostituer. Elle a vécu avec lui quelque temps.

EXAMEN SOMATIQUE

Taille 1 m. 62, poids 50 kilos. Cheveux châtain roux. Le front bas et étroit, un nez aplati, un regard fuyant, une attitude animale, dont l'impression d'arriération physique se dégage sans discussion possible.

La denture est dans un état déplorable.

Il n'y a pas de maladies vénériennes en cours, le B. W. est négatif.

Les réflexes tendineux sont difficiles à obtenir, faute de résolution musculaire volontaire. Pas de signe de Babinski. Il existe des syncinésies dans les mouvements des membres supérieurs : la préhension d'un objet d'une seule main entraîne un mouvement de flexion très net de l'autre côté. L'occlusion palpébrale volontaire unilatérale est impossible. Il n'y a pas d'énurésis.

EXAMEN MENTAL

Eléments intellectuels

L'ensemble de l'interrogatoire aussi bien que l'application des tests de Binet et Simon conduisent à constater une forte

arriération. A peine huit ans d'âge mental. On peut objecter que le défaut presque absolu d'instruction rend illusoire l'application des tests. Mais l'enquête faite au Bon Pasteur, où se trouve actuellement cette fille, confirme nos conclusions : on ne peut à peu près rien confier à Georgette G... Inapte aux travaux manuels, elle se révèle, en outre, instable, sauvage. inadaptable.

Eléments affectifs-actifs

Elle rit niaisement et paraît à la fois hostile et stupide. Il serait complètement illusoire de parler à son propos de sens moral, de sens social ; ce sont là questions dont elle n'entend même pas la signification. Elle reste complètement indifférente à l'examen physique auquel elle assiste en étrangère, lorsqu'elle ne sort pas de son attitude niaise pour marquer d'un geste de fuite l'approche du marteau à réflexes ou du phonendoscope.

Cette fille est à la limite de l'imbécillité.

Elle ne voit pas malice à se prostituer. On peut la considérer comme essentiellement animale et complètement inadaptable à une vie sociale normale.

On doit, en terminant, retenir qu'elle a une sœur mariée et dont le comportement social n'a rien d'anormal. Le milieu familial et l'éducation ont pourtant été identiques pour ces deux enfants. ,

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
15	A. JEANNE	Grand' mère aliénée. Père alcoolique.	Elevée par son père, qui a divorcé une première fois et se trouve actuellement en instance de divorce avec sa deuxième femme.
16	A. LUCIENNE	Père alcoolique.	Milieu mauvais, père brutal, la mère ne s'occupe pas de ses enfants. Ont divorcé depuis 3 ans.
17	B. ANDRÉE	Père alcoolique, décédé de tuberculose pulmonaire il y a 1 an.	
18	B. GINETTE	Père alcoolique. Un frère névropathe.	Les parents vivaient en concubinage, ne s'entendaient pas, se battaient. Viennent de se séparer.
19	B. FERNANDE	Père et mère alcooliques.	Milieu mauvais : les parents en sont à leur troisième séparation.
20	B. MARGUERITE	Père décédé.	Mère remariée. Mésentente conjugale : coups et discussions fréquentes.
21	B. HENRIETTE	Père alcoolique. Mère alcoolique et psychopathe.	Aucun milieu familial : quatre enfants qui se sont élevés dans la rue.
22	B. MARIE-LOUISE	Père alcoolique.	Milieu très mauvais. Père brutal. Vivent quatre dans une petite pièce d'une malpropreté et d'un désordre indescritibles.
23	C. JEANNE	Père décédé.	Mère vit en concubinage.
24	D. MARCELLE	Père névropathe.	Vit avec son père. La mère, séparée du père, est tenancière d'un hôtel louche.
25	D. EULALIE		Milieu familial inexistant.
26	G. MARIE	Parents bonne santé.	Famille dissociée. Vit avec sa mère et l'amant de celle-ci.
27	G. GERMAINE	Père décédé. Mère alcoolique.	Milieu mauvais.
28	G. ANTOINETTE	Père alcoolique.	

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
	16 ans	15 ans	Perverse, instable, impulsive et amorale. Intelligence moyenne. C.E.P.
Marche tardive. Paralyse congénitale du bras gauche. Syphilis acquise.	17 ans ½	16 ans	Instable et suggestible. Légère dé- bilité mentale.
	16 ans	14 ans	Perverse et instable. Tendances aux fugues.
	16 ans	14 ans ½	Récidiviste de vols et de prostitu- tion. Entôlage. Perverse, mytho- mane, instable. Absence totale de sens social.
Blennorragie.	16 ans ½	16 ans	Perverse. Absence totale de sens moral.
Blennorragie. Syphilis acquise probable.	16 ans ½	14 ans ½	Perverse et cynique. Fugues. Débi- lité mentale légère.
Blennorragie. B.W. po- sitif.	17 ans	16 ans	Perverse, cynique, instable, mytho- mane. Aucun sens moral. Mémoire bonne, intelligence moyenne.
Blennorragie.	15 ans ½	15 ans ½	Instable et mythomane. Très sugges- tible. Sens moral nul. Jugement déficient, mémoire et attention médiocres. A sa sortie de prison : se prostitue à nouveau.
Blennorragie.	17 ans	15 ans	Perverse, instable, mythomane, in- disciplinée. Entôlage. Amorale.
Maladie de Basedow. B.W. positif.	14 ans	13 ans ½	Aucun sens moral. Perverse, cynique, instable. Intelligence faible.
Blennorragie.	17 ans	16 ans	Débilité mentale. Amorale.
Enurésis jusqu'à 14 ans. Blennorragie.	17 ans	17 ans	Instable et paresseuse. Perverse. Sensibilité et sens moral très dé- ficients. Mémoire faible. Débilité mentale légère.
Syphilis acquise pro- bable.	15 ans	15 ans	Perverse, instable. Aucun sens mor- al. A peu près illettrée.
Enurésis. Rachitisme léger. Blennorragie. Hypertrophie thyroï- dienne légère.	17 ans	17 ans	Voleuse, instable, insociable, per- verse, amoralité complète, mytho- mane. Intelligence moyenne.

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
29	G. LOUISE	Mère décédée il y a 3 ans.	Fille naturelle, élevée par grand-mère, à peu près impotente. Logement sordide.
30	G. MARIE	Parents décédés.	Pas de milieu familial.
31	G. CHARLOTTE	Père tuberculeux. Mère décédée.	Milieu déplorable : père irascible et brutal. Enfant élevée par pseudo belle-mère. Logis minuscule, sale et désordre indescriptibles.
32	G. JEANNE		Fille naturelle. Pas de milieu familial.
33	H. JEANNE		Parents inconnus. A vécu avec des nomades. Porte de nombreuses cicatrices et marques de coups.
34	J. JEANNE	Père alcoolique. Mère tuberculeuse décédée, l'enfant avait 2 ans.	Père remarié puis séparé depuis trois ans. Vit actuellement en concubinage.
35	L. GERMAINE	Père alcoolique. Mère décédée d'une cirrhose du foie, il y a 1 an.	Promiscuité familiale : deux pièces pour huit personnes. Un frère Aniane. Un autre en prison.
36	L. ELISE	Père décédé. Grand-père alcoolique.	Fille naturelle. Mère divorcée, vit en concubinage. Taudis d'une pièce avec deux lits pour six personnes.
37	M. MARIA		Fille naturelle. Mère mariée. Mauvais milieu.
38	M. MARGUERITE	Père alcoolique.	Parents séparés. Mère vit en concubinage et fait occasionnellement de la prostitution.
39	N. ALICE	Père aliéné, tuberculeux, alcoolique, décédé il y a 10 ans. Mère alcoolique décédée il y a 2 ans.	La mère vivait en concubinage. Taudis misérable et malpropre.
40	P. MARIE	Père alcoolique.	Père brutal, mécontent familial.

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
Syphilis acquise.	14 ans $\frac{1}{4}$	13 ans	Perverse, cynique, instable, paresseuse. Aucun sens moral. Intelligence moyenne.
Blennorragie.	17 ans $\frac{1}{4}$	17 ans $\frac{1}{2}$	Instable, indifférente, apathique. Aucun sens moral. Débilité mentale légère.
	17 ans $\frac{1}{2}$	17 ans $\frac{1}{2}$	Voleuse. Instable, suggestible, non dépourvue de bonté.
Syphilis acquise. Métrite blennorragique.	16 ans	16 ans	Fille intelligente, sans perversions instinctives, mais très instable et impulsive.
Enurésis. Crises convulsives de 10 à 13 ans.	16 ans	?	Débilité intellectuelle (illettrée absolue, comprend à peine le français). Puérilité. Paresse. Amoralité totale.
Enurésis jusqu'à 8 ans.	14 ans $\frac{1}{4}$	14 ans $\frac{1}{4}$	Voleuse, perverse, instable. Absence de sens moral. Intelligence médiocre.
Chorée de Sydenham à 9 ans. Blennorragie.	15 ans	14 ans $\frac{1}{4}$	Perverse et instable. Tendance aux fugues. Amorale. Légère débilité mentale. Arrêtée une première fois pour prostitution, elle se sauve pour s'y livrer à nouveau.
Enurésis qui persiste. Blennorragie.	15 ans	15 ans	Voleuse. Très instable, paresseuse, suggestible. Sensibilité nulle. Aucun sens moral. Mémoire faible. Jugement très déficient.
Pleurésie à 12 ans. Implantation dentaire vicieuse.	17 ans	17 ans	Vol. Semble plus débile que perverse. Instable, paraît susceptible de rééducation.
	17 ans	16 ans	Instruction minime. Instable, paresseuse, amorale.
Ankylose de l'épaule d'origine tuberculeuse probable.	16 ans	15 ans	Instable. Intelligence moyenne. Amoralité complète.
Salpingite blennorragique.	17 ans	17 ans	Instable, impulsive, amorale.

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
41	P. GENEVIÈVE	Père alcoolique.	Mère prostituée. Père brutal. Elevé dans pensionnat religieux jusqu'à 13 ans. De 13 à 15 ans, vit chez ses parents qui la placent dans une maison de prostitution. Un frère de 27 ans qui l'obligeait à se livrer à lui. Trois sœurs mariées.
42	R. JEANNE		Fille naturelle. Mère mariée, ne s'est jamais occupée de sa fille.
43	R. MARIE	Père alcoolique. Mère décédée il y a 3 ans.	Père très brutal. Les parents vivaient en concubinage.
44	R. GEORGETTE	Père alcoolique.	Père très brutal.
45	R. GEORGETTE	Mère alcoolique.	Parents séparés depuis 16 ans. Mère vit en concubinage, ne s'occupe de rien de sa fille. Logis : cabane en tôle dans terrain vague, désordre et malpropreté invraisemblables.
46	W. MARIE-LOUISE		Mésentente familiale. Une seule chambre pour six personnes.
47	D'A. IRÈNE	Mère décédée l'enfant avait 6 ans.	Père travailleur, sérieux, très bonne réputation. Intérieur très bien tenu.
48	B. ANDRÉE	Mère décédée.	Milieu bon, mais père remarié, mécontente avec belle-mère.
49	B. JOSÉPHINE	Mère décédée, 3 sœurs décédées de tuberculose pulmonaire.	Père remarié, mécontente avec belle-mère.
50	D. SUZANNE	Père décédé.	Mère de bonne famille, — son père est un officier d'artillerie retraité, — vit en concubinage. Aisance.
51	D. YVETTE	Père décédé l'enfant avait 3 ans.	Mère vit en concubinage. Aisance.
52	D. JULIE	Parents en bonne santé.	Fille unique.
53	D. SIMONE	Père aliéné.	Mère vit en concubinage. Aisance.
54	G. CHARLOTTE	Père tuberculeux pulmonaire, alcoolique, psychopathe, s'est suicidé.	Mère, honnête femme. Logement très propre. Trois sœurs mariées, sérieuses. Une sœur fille-mère.

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
Salpingite blennorragique.	16 ans	15 ans	Instabilité et apathie. Amoralité.
Enurésis jusqu'à 10 ans. Syphilis acquise. Métrite blennorragique.	16 ans	16 ans	Voleuse. Caractère impulsif et instable. Suggestible. Cependant relativement bonne. Sens moral diminué. Assez intelligente.
Blennorragie grave.	17 ans $\frac{1}{2}$	17 ans $\frac{1}{2}$	Suggestible un peu instable, amoral. Affectivité relativement conservée.
Blennorragie.	16 ans	16 ans	Perverse, très instable. Amoralité complète. Intelligente. C.E.P.
Syphilis acquise. Blennorragie.	16 ans $\frac{1}{2}$	16 ans	Paresseuse. Affectivité nulle. Instable, petite mythomane. Complètement amoral. Légère débilité intellectuelle.
Blennorragie.	15 ans $\frac{1}{2}$	15 ans	Affectivité réduite. Amoralité complète. Intelligence ouverte.
Arthrite tuberculeuse du poignet gauche à 12 ans. Bonne santé actuelle.	15 ans	14 ans $\frac{1}{2}$	Voleuse, instable. Volonté et sens moral très diminués. Mémoire bonne. Jugement déficient.
Blennorragie. Syphilis acquise.	18 ans	17 ans	Instable. Puérile et insouciante. Légère débilité mentale.
Blennorragie. B.W. positif. Pâleur.	16 ans $\frac{1}{2}$	16 ans $\frac{1}{2}$	Instable et suggestible. Intelligence médiocre.
Premiers pas tardifs. Déformations rachitiques.	17 ans	16 ans	Mémoire bonne, jugement peu développé. Volonté et sens moral faibles.
Métrite blennorragique.	17 ans	15 ans	Perverse, cynique, instable. C.E.P., intelligence moyenne.
	18 ans	17 ans $\frac{1}{2}$	Instable. Volonté déficiente. Légère débilité mentale.
Nanisme : t = 1 m. 39.	16 ans $\frac{1}{2}$	16 ans $\frac{1}{2}$	Instable. Hypoesthésie du sens moral. Débilité mentale.
	16 ans	16 ans	Perverse et instable. Paresseuse. Instruction nulle.

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
55	G. GEORGETTE	Parents en bonne santé.	Milieu aisé. Une sœur apprentie- couturière, de bonne conduite.
56	G. RENÉE		Cinq autres enfants plus âgés menant une vie régulière.
57	L. PAULETTE	Mère décédée, l'enfant avait 1 an.	Père remarié.
58	M. HÉLÈNE	Parents en bonne santé.	Famille normale.
59	M. MARCELLE		Fille naturelle, élevée par la mère et la grand'mère.
60	M. CONCETTA	Parents en bonne santé.	Famille normale.
61	N. GISÈLE	Père décédé.	Elevée par sa mère.
62	P. MARGUERITE	Mère décédée, l'enfant avait 8 ans.	Père remarié, mésentente avec belle-mère.
63	P. SUZANNE	Parents en bonne santé.	Très bon milieu : parents honnêtes, travailleurs, estimés. Trois autres enfants.
64	P. DENISE	Parents en bonne santé.	Famille normale. Huit enfants.
65	T. OLGA	Mère décédée, l'enfant avait 10 ans.	Milieu favorable. Une sœur mariée. A toujours vécu à la campagne.
66	W. FRANÇOISE	Père décédé, il y a 1 an.	Bon milieu. Huit enfants.
67	B. ELIZABETH		Fille naturelle. Elevée de 4 à 14 ans dans un pensionnat religieux.
68	C. JEANNE	Père alcoolique.	Parents divorcés. Elevée jusqu'à 12 ans par les Sœurs Franciscaines de Condrieu.

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
Blennorragie.	15 ans ½	15 ans ½	Perversités sexuelles. Mythomane. Sens moral relativement conservé. C.E.P. Mémoire très bonne. Jugement bon.
Maladies vénériennes.	17 ans	16 ans ½	Amoralité.
	18 ans	17 ans	Voleuse. Volonté et sens moral peu développés. Mémoire et jugement déficients.
Blennorragie.	17 ans	17 ans	Instable, paresseuse. Complètement amoral. Débilité mentale (ne sait pas compter; scolarité irrégulière jusqu'à 13 ans).
Blennorragie.	16 ans ½	16 ans ½	Instable. Affectivité et sens moral faible. C.E.P. Intelligente.
Blennorragie probable.	16 ans	15 ans	Perverse, mythomane, instable. Attention et volonté nulles. Insensibilité morale complète. Mémoire faible. Aucun jugement.
	17 ans ½	17 ans ½	Intelligence moyenne. Amoralité.
	17 ans	16 ans ½	Bonne instruction. Instable, impulsive. Arrêtée une première fois et rendue à son père. Retourne aussitôt à la prostitution.
	17 ans	16 ans	Ivrognerie, fugues. Instable, mythomane, perverse, amoral.
Enurésis jusqu'à 12 ans. Crises épileptiformes de 10 à 13 ans.	18 ans	18 ans	Instable et amoral.
Blennorragie.	15 ans	15 ans	Intelligente. Affectivité normale. « Veut vivre sa vie ». ,
Obésité hypothyroïdienne (t = 1 m. 49).	16 ans	16 ans	Instable. Volonté et moralité déficientes. Retard du développement intellectuel.
Adiposité importante. Blennorragie.	17 ans	17 ans	Très instable. Débilité mentale légère.
Enurésis qui persiste encore.	18 ans	17 ans ½	Perverse, instable, mythomane.

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
69	C. RENÉE	Père alcoolique.	Elevée de 6 à 14 ans par des religieuses. Mère a quitté son mari est de mauvaise conduite.
70	H. MARIE-LOUISE	Père décédé, l'enfant avait 2 ans.	Elevée par un grand-père. Mère remariée.
71	E. LUCIENNE	Parents en bonne santé.	Parents divorcés. Tous deux remariés. Elevée au couvent jusqu'à 16 ans. Depuis un an, vit avec mère, dure et violente.
72	L. ELISE	Parents en bonne santé.	Parents divorcés. Mère remariée. Elevée par une tante.
73	P. MADELEINE	Mère décédée, l'enfant avait 10 ans.	Pensionnaire chez les Sœurs Maristes jusqu'à 12 ans, puis élevée par son père actuellement âgé de 71 ans, impotent.
74	V. SUZANNE	Père décédé, l'enfant avait 3 ans.	Mère remariée. Elevée en pension jusqu'à 12 ans.
75	V. HÉLÈNE		Fille naturelle. Elevée par grands-parents à la campagne.
76	V. SUZANNE	Parents en bonne santé.	Placée jusqu'à 11 ans à Saint-Ignace-de-Vers. Parents divorcés. Mère de mauvaises mœurs.
77	TH. G.	Père décédé, 1 frère et 1 sœur morts de méningite. Mère et 9 frères et sœurs en bonne santé.	
78	W. X.	Parents en bonne santé.	Excellente famille, riche et honorable. Trois sœurs et un frère normaux. Très bonne éducation.
79	W. V.		Un frère très bonne réputation. Un frère pervers, joueur, instable et mythomane.

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
Adiposité d'origine endocrinienne. Regard brillant sans signe de dysthyroïdie.	16 ans	16 ans	Perverse et mythomane. Intelligente: C.E.P., sténo-dactylographe.
Blennorragie.	15 ans	15 ans	Voleuse et mythomane. Moralité très faible. Intelligence moyenne.
	17 ans	17 ans	Vols. Mythomanie perverse et vaniteuse. Amoralité marquée. Intelligente (dactylographe), C.E.P.
Contamination vénérienne probable.	16 ans	?	Instable, paresseuse, amoral. Intelligence moyenne.
Spina bifida occulta opéré à 12 ans. Blennorragie.	17 ans	16 ans	Perverse, cynique, insouciant, paresseuse, instable. Aucun sens moral. Débilité mentale légère. Arrêtée une première fois pour prostitution, s'y livre à nouveau, deux mois après sa libération.
	16 ans $\frac{1}{2}$	16 ans	Instable. Débilité mentale légère.
Blennorragie probable.	17 ans	?	Très instable, mythomane. Sens moral peu développé. Intelligence médiocre.
Enurésis jusqu'à 9 ans. Métrite blennorragique.	14 ans	14 ans	Perverse, mythomane et paresseuse. Légère débilité mentale.
Salpingite.	22 ans	16 ans	Erotique.
Basedow léger.	19 ans $\frac{1}{2}$	15 ans	Perverse constitutionnelle, impulsive, mythomane, anémotiv, très instable. (A commis également de petits vols.) Intelligence moyenne.
Blennorragie.	23 ans	18 ans	Perverse constitutionnelle, très mythomane, très instable. Manque de jugement. A décidé elle-même de se livrer à la prostitution. Aucun entraînement.

Prostituées adultes ayant pendant leur minorité

Nos	NOMS	ANTECEDENTS héréditaires et collatéraux	MILIEU FAMILIAL ou milieu dans lequel l'enfant a été élevé
1	X. VIVIANE	Père de nationalité allemande exerçant la profession de fourreur. Mère couturière, de nationalité tchèque, décédée de tuberculose pulmonaire alors que sa fille avait 14 ans. Avait présenté des signes de psychopathie : hypomaniaque, crises nerveuses fréquentes. Viviane a 2 frères en bonne santé qui ne présentent aucun trouble du caractère.	Bon milieu, aisé, qui s'est occupé de l'enfant. Le père en particulier depuis la mort de sa femme, tenait sa fille avec lui, dans sa profession.
2	C. X.	Enfant illégitime, père de nationalité hongroise. Mère, comptable, mariée avec un officier qui mourut à 38 ans d'une affection cardiaque. Elle était elle-même d'une bonne santé physique, mais présentait des accès cyclothymiques caractérisés.	Aisance matérielle suffisante, mais l'enfant a été élevée en pension jusqu'à 14 ans, puis par sa grand'mère. Le niveau social du père et de la mère était celui d'employés et fonctionnaires d'éducation correcte.
3	M. X.	Père, boulanger, mort à 63 ans d'une hémorragie cérébrale. C'était un alcoolique. Mère décédée à 44 ans à la suite d'un ictus (Σ ?). Avait eu à 16 ans une pleurésie.	Bonne entente familiale, mais disparition précoce de la mère. Aucune misère matérielle.

séjourné dans des établissements de redressement

MALADIES ORGANIQUES héritées ou acquises	AGE ACTUEL	AGE au début de la prostitution	CONCLUSIONS DE L'EXAMEN PSYCHIATRIQUE
Blennorragie et Σ φ traitées.	28 ans	16 ans	Manifestations précoces d'un état psychopathique cyclothymique. Instable, anémotive et perverse sexuelle. Prostitution par goût. Est actuellement placée dans une maison de tolérance. Intelligence moyenne et C.E.P.
Rachitisme dans l'enfance. Blennorragie et Σ φ traitées.	25 ans	15 ans	Arrêtée à 15 ans pour prostitution, relâchée et de nouveau arrêtée à trois ou quatre reprises, a été envoyée jusqu'à 21 ans à Clermont-d'Oise. Retourne à la prostitution dans les 15 jours qui suivent sa libération. Est une instable, avide et anémotive, perverse sexuelle (homosexualité). Tatouée à la lèvre supérieure, au front, au menton. Prostitution par goût. Actuellement dans une maison de tolérance. Intelligence moyenne. N'a pas le C.E.P.
Blennorragie et Σ φ traitées.	37 ans	13 ans	Précoce instabilité et grande avidité, goût du luxe, de la vie facile, exigences multiples, coléreuse. Arrêtée dès l'âge de 13 ans pour prostitution, confiée à diverses maisons de redressement, retourne à la prostitution dès qu'elle recouvre sa liberté. Se déclare satisfaite de son existence actuelle. Mythomane, ne paraît pas avoir fait de la prostitution par perversités sexuelles. A obtenu son certificat d'études primaires avec la mention bien et se montre de surcroît d'une intelligence éveillée. Actuellement placée en maison de tolérance.

CHAPITRE II

Les antécédents héréditaires et collatéraux

Les antécédents personnels

Les antécédents héréditaires et collatéraux

Il convient avant tout de ne pas considérer ces antécédents d'un coup d'œil trop superficiel et de ne pas écrire comme on le fait souvent « Alcoolisme, parents désunis, antécédents chargés, voici les causes principales de la prostitution chez l'enfant ».

Cette étude doit comprendre trois paragraphes :

- a) Les tares organiques ou mentales constatées dans la famille et susceptibles d'agir sur la personnalité innée de l'enfant à titre d'hérédité mentale similaire ou d'hérédité pathologique générale.
- b) Le retentissement de ces tares sur le comportement des parents, les mésententes familiales, le désordre matériel et la misère qui en peuvent découler : L'influence morale de cette situation sur la personnalité acquise de l'enfant.

- c) L'absence de cadre familial dès la naissance ou presque, l'éducation dans un établissement spécialisé ou par un quelconque parent, leur répercussion sur la personnalité acquise de l'enfant.

Or la juste appréciation de ces trois groupes de faits dresse devant l'analyse psychologique et psychiatrique de la mineure une série d'obstacles particulièrement rudes. La raison en apparaît de suite si on veut bien considérer qu'il s'agit de recueillir des renseignements rétrospectifs provenant pour une large part des intéressés eux-mêmes et par conséquent entachés de dissimulation et de mensonge.

Tout le monde sait évidemment qu'il suffit d'un aliéné dans une famille pour que les parents cachent jusqu'à son existence s'il se peut. Le grand-père buvait-il à en perdre haleine, on vous dira qu'il n'était pas plus alcoolique qu'un autre et qu'on ne l'a jamais vu ivre.

L'interrogatoire reste presque toujours entouré d'hypothèses ou de déductions bien susceptibles d'engendrer l'erreur.

Quant à l'influence du cadre familial sur l'enfant, il faut la reconstruire par raisonnement. On a parfois pu omettre un petit fait dont le retentissement se traduira à distance sur plusieurs années. Qui ne se remémore avec étonnement tel ou tel incident de sa vie d'enfant, parfaitement insignifiant en lui-même et conservé avec une étonnante lucidité comme un événement ?

Il ne faut pas d'illusion à ce sujet : L'influence du milieu familial est la chose du monde qu'on a le plus de difficulté à analyser, c'est aussi celle que chacun trouve la plus évidente, la plus simple et la plus impor-

tante. Il y a deux raisons à cela. Une première de paresse : on se contente des notions les plus vagues. Une seconde de principe : on répugne à considérer l'enfant débauché comme un pervers, on obéit plus à un sentiment qu'à la critique, on s'émeut : Pauvre petit, c'est sûrement la faute de ses parents !

Aussi, avons-nous limité essentiellement notre étude à la personnalité de la mineure, telle que nous l'avons observée. Nous croyons au surplus que l'influence familiale existe surtout en fonction des dispositions fondamentales de l'individu ; excellente à renforcer une nature généreuse, elle ne l'anéantira pas du seul fait de son opposition éventuelle. D'ailleurs, les discussions accoutumées sur ce point reposent sur une vue de l'esprit. Les mauvais milieux familiaux proviennent le plus souvent de tares mentales ou organiques chez les progéniteurs, la naissance d'une riche nature dans cette famille constitue un paradoxe sans doute bien rare.

Nous ne nous engagerons donc nullement dans le dédale d'une enquête sociale. Nous nous contenterons de retenir dans les anamnétiques les faits vraiment notables et que l'enquête a révélés facilement. Ce qui veut dire que nous n'épiloguerons pas sur les complexes de refoulement, ou d'infériorité, en fonction du milieu familial. Nous nous en sentons complètement incapable. (Voir P. Maignant, « Hygiène mentale », juin 1932.)

Nous appellerons bon milieu, famille normale, celle où les deux parents vivent ensemble dans des conditions matérielles suffisantes, et correspondant à une profession honorable, où les enfants vont à peu près régulièrement à l'école, où il n'y a pas eu de démêlés avec la justice.

Nous dirons mauvais milieu pour les familles désunies, où l'un des parents élève seul l'enfant, ou bien lorsque l'ivrognerie, la paresse, le chômage persistent dans le ménage depuis plusieurs années, lorsque les enfants ne sont soumis à aucune surveillance.

Ces quelques points essentiels étant précisés, nous allons envisager notre premier paragraphe, à savoir :

a) LES TARES ORGANIQUES OU MENTALES CONSTATÉES DANS LA FAMILLE.

Les tares organiques importantes peuvent être plus faciles en apparence qu'en réalité à découvrir, même si l'on dispose du temps nécessaire à une enquête sérieuse.

La syphilis n'est pas avouée sur une simple question par le père ou la mère qui ne demandent rien au médecin, alors que déjà lorsqu'ils viennent en malades on sait ne pas avoir à compter sur leur sincérité. Et puis dans nombre de circonstances, l'affection peut être encore ignorée des intéressés. On se trouve donc obligé à la seule estimation des cas grossiers et évidents. Donner un chiffre sur ce point serait aussi illusoire qu'erroné. Les conséquences de la maladie et sa fréquence sont suffisamment connues pour qu'il soit préférable d'admettre sa responsabilité comme importante sans chercher à se donner la satisfaction naturelle mais un peu simple d'un pourcentage. On peut à cet égard consulter le récent ouvrage de MM. Nobecourt et Babonneix : « Les enfants et les jeunes gens anormaux ».

La tuberculose relève de la même critique. Cependant, nous avons pu la mettre en évidence de façon certaine dans 10 % des cas et c'est pourquoi nous le signalons,

fixant ainsi un minimum sans du tout présumer des cas douteux que nous n'avons pas voulu retenir.

L'alcoolisme est, à cause de ses manifestations tant sociales et publiques que cliniques, beaucoup plus sûrement décelé.

Nous l'avons rencontré dans 35 % des cas, soit chez la mère, soit chez le père, extrêmement souvent chez les deux progéniteurs, et nous ne citons ici encore que des observations où le doute n'a pas de place.

Et nous arrivons aux antécédents pathologiques, psychiatriques : Nous avons éliminé tous les cas de psychopathies plus ou moins frustes, soucieux d'éviter le reproche de nous laisser entraîner à des interprétations insuffisamment fondées. Si nous parlons d'antécédents psychiatriques, il s'agit d'aliénés qu'on a dû interner ou de déséquilibrés de notoriété publique ne laissant pas de doute à l'examen. Nous atteignons ainsi le chiffre assez intéressant de 17 %.

Si nous relevons maintenant le nombre de parents frappés à la fois d'alcoolisme, de tuberculose, de maladie mentale, ces affections étant groupées par deux et souvent par trois, nous en trouvons aussi 17 %.

b) LE RETENTISSEMENT DE CES TARES SUR LE MILIEU FAMILIAL.

Nous parvenons avec ces données à notre second paragraphe :

Les répercussions de ces tares organiques sur le comportement des parents, sur la dissociation du foyer familial, qu'il s'agisse des troubles évidents qu'entraînent en

la matière l'alcoolisme ou l'aliénation mentale ou simplement le fait social de la maladie avec les interruptions de la vie normale, les frais de traitement, les compensations cherchées ailleurs par le conjoint.

A 4 ou 5 % près, il existe autant de fois de tares psychiques et organiques qu'il y a de mauvais milieux familiaux, de foyers désunis conformément à la définition que nous en avons donnée plus haut. Et nous répétons que seuls furent retenus ici les cas sans équivoque. Nul doute que la réalité ne dépasse nos conclusions. Ainsi, chaque fois qu'on incrimine le désordre familial, le manque d'éducation, etc..., chaque fois aussi, il faut penser à une hérédité psychopathique possible sinon certaine. Deux réflexions viennent aussitôt à l'esprit :

1° Le déséquilibre dont témoigne l'enfant n'est pas uniquement tributaire d'un fait social, l'absence de foyer, il l'est aussi d'un lourd passé d'antécédents pathologiques.

2° L'absence de foyer, les troubles domestiques graves apparaissent eux-mêmes comme le produit presque inévitable de l'alcoolisme et des troubles mentaux des parents. C'est là le point de départ, la cause fondamentale dont la misère, le défaut d'hygiène, l'amoralité découlent d'eux-mêmes, pour agir à leur tour, certes, sur l'enfant, mais ultérieurement, en seconde main pourrait-on dire.

Et le problème revient à sa source ; les facteurs individuels que favorisent, qu'aggravent les facteurs sociaux, mais qu'ils ne créent pas.

c) L'ÉDUCATION EN DEHORS DU MILIEU FAMILIAL.
SES CONSÉQUENCES.

Une autre preuve de la vraisemblance de notre point de vue ressort, semble-t-il, de l'étude de notre troisième paragraphe : « Les enfants élevés dès leur bas âge en dehors de leur famille, le plus souvent dans des institutions charitables privées ou d'utilité publique ».

Lorsqu'ayant isolé à sa naissance l'enfant de parents tuberculeux on constate que le plus souvent il échappe à la tuberculose on se trouve bien défendu pour parler de la nocivité considérable du milieu.

Nous ne pouvons pas raisonner ici de cette façon heureuse. Dix pour cent de nos prostituées sont recrutées parmi les pupilles des maisons ci-dessus mentionnées. Réclamées vers 14 ou 15 ans par un parent éloigné, sans doute assuré des bons résultats d'une éducation officiellement correcte, dès le premier mois les voilà sur le trottoir — le fatidique trottoir !

On nous dira : Mauvaise organisation, elles ont été élevées dans des institutions respectables sans doute mais avec des filles perdues recueillies dans la rue.

Nous ne partageons pas entièrement cet avis. Mais il ne faut pas s'engager dans une inutile polémique. Attendons que d'excellentes organisations soient en mesure d'élever ces filles après un triage sévère et suivant les méthodes préconisées, pour juger des résultats.

Nous pensons, en attendant, être dans l'obligation de fournir sur ce chapitre des antécédents familiaux une dernière remarque.

Vingt pour cent de nos prostituées étaient nées, avaient grandi et avaient été instruites dans un bon milieu familial. Nous répétons pour éviter tout malentendu que nous désignons sous ce terme une famille vivant régulièrement, d'un métier honorable, une famille dans laquelle le père et la mère ne sont ni divorcés, ni séparés, s'occupent de leurs enfants, les envoient à l'école et possèdent le minimum habituel de sens social et de bonne réputation.

Nous serions incomplet dans notre exposé si nous n'attirions pas l'attention sur un autre petit fait : Il n'est pas rare, dans un *mauvais* milieu familial, de trouver une prostituée parmi les enfants, et aussi deux ou trois frères et sœurs, élevés de façon identique, ne donnant pas de signe de déséquilibre, gardant un comportement normal et s'étant bien adaptés à une profession honorable.

Nous trouvons à ce paragraphe des antécédents héréditaires et collatéraux une conclusion toute naturelle dans les quelques lignes suivantes empruntées à l'ouvrage de MM. Etienne-Martin et Mouret : « Les enfants en justice » :

« L'étude de l'hérédité du jeune délinquant doit être poursuivie avec soin. Une des données les plus positives de l'anthropologie criminelle est l'hérédité des penchants criminels. Parmi les jeunes délinquants on observe très fréquemment des descendants de criminels, de prostituées ou d'aliénés ».

Les antécédents personnels

Nous envisageons sous cette désignation générale :

- a) Le milieu scolaire. L'instruction, son influence.
- b) L'apprentissage d'une profession. Le choix que fait l'enfant à cet égard, la valeur de l'éducation professionnelle dans les rares cas où elle peut s'exercer.
- c) Les fréquentations, le rôle du souteneur.
- d) Les tares organiques et individuelles, maladies de l'enfance, retard ou troubles de la croissance, maladies acquises.

Cette étude terminera le chapitre II et permettra, nous l'espérons, d'aborder avec un bagage sinon volumineux du moins assez précis le troisième chapitre consacré au fond même de cet ouvrage : L'examen médico-psychologique et psychiatrique des prostituées mineures.

a) LE MILIEU SCOLAIRE. L'INSTRUCTION, SON INFLUENCE.

Contrairement aux opinions anglaise, italienne, française et à l'opinion de la plupart des auteurs, une tendance particulière a généralement cours en Amérique : La cause principale de la prostitution et de la délinquance juvénile résiderait dans la débilité mentale et trouverait son traitement dans des méthodes appropriées d'instruction scolaire.

En ce qui intéresse la prostitution nous ne partageons pas du tout cette manière de voir.

Sans nier un instant que si l'on veut absolument instruire ces jeunes délinquantes il faut recourir à des

méthodes spéciales qui diffèrent de celles qu'on applique aux enfants normaux, nous pensons que le degré d'instruction scolaire ou professionnel reste pratiquement sans action sur le comportement de ces futures prostituées. Ce n'est pas ici l'endroit voulu pour développer les raisons qui nous conduisent à penser ainsi. Nous le ferons plus utilement au chapitre suivant où nous mettrons en évidence :

- 1° Que ces jeunes prostituées ne sont pas pour la plupart de grandes débiles et qu'elles possèdent dans l'ensemble des facultés intellectuelles sensiblement égales à la moyenne, leur permettant en tous cas une parfaite conscience de leurs actes.
 - 2° Que les mauvais résultats scolaires habituellement constatés résultent d'un profond déséquilibre des éléments du caractère, non du défaut d'intelligence.
 - 3° Qu'une intelligence élevée légèrement au-dessus de la moyenne constitue un facteur de mauvais pronostic quant à l'amélioration possible des troubles du caractère.
- Que ce paradoxe n'est qu'apparent.

Ces quelques idées générales maintenant indiquées éclaireront sans doute mieux les détails que nous allons considérer :

Il n'est pas vraiment rare de trouver nos jeunes délinquantes en possession de leur certificat d'études primaires et quelquefois même avec une mention.

Dans les observations qu'on vient de lire on a pu en remarquer 12 cas.

Nous ne voulons pas dire que ce soit la règle habituelle. Nous allons même dans quelques instants établir tout le contraire. Mais au passage il faut tout de même retenir ce chiffre. On nous accordera qu'il suffit à éloigner l'idée qu'une formation scolaire est incompatible avec des perversions de la personnalité affective-active. Nous n'en parlerions pas si cette notion n'inspirait, nous le disions plus haut, quelques travaux outre Atlantique.

En toute bonne foi il reste bien des degrés à franchir entre l'acquisition d'un certificat d'études primaires avec mention et l'état d'un enfant dont l'instruction est nulle.

Nous admettrons la classification suivante qui n'a rien de pédagogique, mais qui permet une opinion :

- 1° Enfants qui ont suivi l'école primaire jusqu'à 13 ans,
 - n'ont pas leur certificat d'études,
 - ont pu atteindre à des résultats suffisants légèrement inférieurs au niveau exigé .

33 cas.

- 2° Enfants qui suivant exactement le même enseignement et jusqu'au même âge n'ont acquis que de mauvais résultats, c'est-à-dire sachant lire, écrire et compter, mais de manière insuffisante, se situant nettement au-dessous du niveau du certificat d'études primaires :

11 cas.

- 3° Enfants n'ayant suivi l'école que jusqu'à 11 ans :
 - Résultats moyens : 14 cas.
 - Résultats mauvais : 6 cas.

- 4° Enfants dont l'instruction scolaire est pratiquement nulle :

3 cas.

Nous ne forcerons pas les faits en prétendant que ces chiffres n'éclairent pas d'un jour éblouissant la prétendue infériorité scolaire de ces jeunes prostituées. Il convient en la circonstance de placer justement le niveau moyen où il se trouve et de ne pas s'épouvanter de ce que l'enfant interrogé reste coi alors qu'on lui demande ce que fut la bataille de Tolbiac ! N'oublions pas qu'il a généralement quitté l'école depuis quatre ans.

D'ailleurs, notons en passant que le niveau scolaire des filles paraît plus élevé que celui des garçons délinquants.

Mais admettons un instant qu'une surveillance suffisante empêche ces jeunes filles de faire, suivant leur plus ardent désir, l'école buissonnière. Pour ce, cherchons celles qui ont suivi l'école primaire jusqu'à 13 ans.

Comment se comportent-elles en classe ? Souffrent-elles particulièrement de la méthode d'enseignement ? Trahisent-elles une insuffisance *intellectuelle* à comprendre et à s'assimiler les matières du programme ?

Pas du tout ! Que disent le plus souvent leurs éducateurs ? « Enfant instable, inattentif, indiscipliné, qui pourrait mieux faire s'il le voulait ». Traduisons ; désordre du caractère, non pas de l'intelligence. Le résultat sera le même : le défaut d'instruction, mais la cause est bien plus grave. Un instituteur parviendra au prix de louables efforts à vaincre la résistance d'une mauvaise mémoire, d'une imagination pauvre ; il terminera vaincu quand il faudra faire d'une instable un esprit assidu, d'une agitée hypomaniaque et perverse une petite fille pondérée et docile.

On mettra donc un médecin à côté de l'instituteur ?

Oui, quand la thérapeutique sera réellement efficace, dans ce domaine. Ce ne sera pas demain apparemment. Et qu'advient-il quand l'enfant aura échappé à cette bienfaisante action depuis deux ou trois ans ?

En réalité si une méthode d'instruction peut garder une chance d'aboutir il lui faut s'adresser seulement à ces débiles suggestibles dont nous parlerons plus loin. Il faudra les suivre sans relâche jusqu'à 20 ans au moins. Quant aux perverses, instables, anémotives, avides, intelligentes ou non, dont nous fixerons tout à l'heure à peu près le nombre et les caractères, on doit chercher pour elles des garde-fous d'une autre espèce.

b) L'APPRENTISSAGE D'UNE PROFESSION

AVANT LA PROSTITUTION.

— L'enfant ne va pas à l'école parce que les parents n'ont cure de ce genre de préoccupation,

— ou bien, au contraire, il a passé son certificat d'études primaires.

Que devient-il ?

L'apprentissage d'une profession ne constitue en aucune façon la règle avant d'arriver à la prostitution. Beaucoup ne s'embarrassent pas si longtemps et souvent même, l'irrégularité dans la fréquentation scolaire ne connaît pas d'autre cause qu'une très précoce initiation à la débauche.

Pourtant, fréquemment se rencontrent des situations intermédiaires qu'il peut être intéressant d'étudier.

En l'état actuel de la société, les mineures prostituées se recrutent plus spécialement parmi les domestiques et les ouvrières d'usine.

(Tout le monde tombe d'accord sur ce point. Nous renvoyons le lecteur en particulier au livre de M. Cogniart, mais aussi à tous les ouvrages cités au cours de notre chapitre suivant.)

En effet, en quittant l'école on n'aboutit pas toujours dès la première semaine à la prostitution. Il est bien des variantes pour y parvenir. Elles ont le curieux privilège de se succéder presque régulièrement dans le même ordre. Nous suivrons si on le veut bien une hiérarchie rapportée à la valeur du premier métier choisi :

Ce premier stade, le plus élevé par les connaissances exigées, et d'ailleurs en partie incompatible avec le caractère habituel de la prostituée : c'est le métier de dactylographe. Disons de suite qu'il s'exerce très rarement, exceptionnellement chez les mineures. Mais enfin il existe. Son moindre succès tient certainement à ce qu'il suppose une stabilité, une continuité de travail et d'attention que ne tolère pas, on le verra plus loin, la personnalité de nos délinquantes. Aussi bien est-ce une profession vite abandonnée.

Après le métier de dactylographe viennent indifféremment celui de modiste, ou de coiffeuse ou d'employée dans un magasin d'alimentation. Très vite on se retrouve vendeuse dans une maison plus importante, ou beaucoup mieux encore, on fait « des courses ». Ce stade correspond chez les garçons délinquants au métier de groom ou de chasseur dans les hôtels et les restaurants.

Ce n'est là qu'une transition.

Vendeuse, on quitte le magasin pour l'usine et l'usine pour la rue...

Ou bien, une étape de plus : domestique chez des particuliers, puis domestique d'hôtel, puis de café, puis... le trottoir.

Bien entendu, cette cascade de professions n'a rien de systématique. Les raccourcis ne manquent pas, seul le point de chute demeure identique. Pourtant le « curriculum » le plus fréquemment observé est bien celui que nous venons d'indiquer.

Si l'on veut bien y songer, le choix de cette voie ne tient pas au hasard. Il observe une loi, il se soumet à une raison.

Ce que recherche la future prostituée c'est d'abord un métier défini, qu'elle choisit au-dessus de ses moyens parce qu'elle le veut entouré d'un certain prestige (dactylographie, modiste) et lucratif autant que possible.

Mais l'instabilité de son caractère ne trouve pas son compte à cette affaire. Et, de métier en métier, le choix est guidé par la nécessité de trouver à cette instabilité de plus en plus d'espace, de plus en plus de détente. De préférence tout d'abord ne pas rester assise, puis le plus possible de va-et-vient, puis simplement le changement de situation à une fréquence accélérée (parfois 3, 4, 5 places en un mois). Enfin la rencontre de l'amie, de l'ami, de l'initiateur, et l'aventure se termine, elle vient d'atteindre à sa meilleure solution, la plus adaptée, celle qui, on l'espère, satisfait tout à la fois le goût du lucre, l'indépendance, le besoin de parures, l'instabilité.

Il serait complètement erroné de croire que le métier de domestique, d'ouvrière engage à la prostitution, la facilite, ou encore, avec certains auteurs, que la débilité mentale paraissant sévir plus spécialement chez les

domestiques, les prostituées appartenant à la même famille intellectuelle iraient, poussées par une sorte d'attrait spontané, vers leurs sœurs en intelligence et en augmenteraient ainsi le nombre ; ou d'un autre point de vue aussi faux que le métier de domestique leur convient parce que plus simple, à l'image de leur esprit. La débilité mentale, la difficulté du métier n'ont point d'action dans ce choix. D'abord parce que, nous le répétons, cette notion de débilité fréquente est une erreur et surtout parce que l'un des traits distinctifs de nos prostituées se tient dans la faiblesse du jugement et une remarquable surestimation du « moi ». Le tout inamenable et inébranlable. Si elles devaient choisir un métier après avoir médité sur leurs aptitudes, ce qu'elles ne font jamais, elles n'hésiteraient pas un instant à désigner celui qui réclame le plus d'adresse, le plus d'esprit d'à propos, voire de réflexion.

L'interrogatoire et une observation attentive apprennent que le mobile du choix pour une profession déterminée s'appuie toujours chez nos délinquantes sur la double préoccupation suivante : Le moins de surveillance possible, le plus d'agitation. Autrement dit, paresse et indépendance, instabilité.

Ce qui provoque le renvoi de chaque place, ce n'est ni la maladresse ni la bêtise, mais le refus de travailler et l'odieux caractère.

c) LES FRÉQUENTATIONS. LE SOUTENEUR.*

Les débiles suggestibles le rencontrent, le subissent et le conservent. Les perverses intelligentes l'évitent d'abord, se le voient imposer ensuite et le tolèrent enfin.

Nous ne pouvons pas entreprendre ici l'analyse de ce curieux et répugnant parasite que représente le souteneur. Travail bien complexe d'ailleurs, il y faudrait envisager le proxénétisme sous toutes ses formes, masculine, féminine, familiale, et en définitive nous changerions de sujet.

Nous voudrions seulement faire apparaître quelques-unes des réactions de la prostituée vis-à-vis de ce personnage :

Longtemps après avoir fermé le dossier de Var... Charlotte qu'on a pu lire dans nos observations, nous avons un jour vu revenir à l'hôpital une personne portant maintes *eccchymoses*, se disant malade et réclamant l'hospitalisation. Dans le service, elle nous déclara qu'elle avait été battue par des congénères femmes, qu'elle devenait de plus en plus agitée, en perdait sa clientèle, que tout allait au plus mal et que si son ami ne l'en empêchait, elle quitterait la ville et chercherait à changer de métier. Comme elle dressait ce réquisitoire à chaque séjour dans le service, personne ne s'arrêta à la vraisemblance de sa narration, mais on lui fit remarquer qu'elle avait tout loisir d'engager son ami à prendre lui aussi un autre métier. Ainsi elle le suivrait dans cette amélioration et ses vœux seraient réalisés. Var... Charlotte en crut perdre le peu qui lui restait de raison : « Comment ! mon ami travailler ! Dites : me nourrir pendant que vous y êtes ! ce serait ridicule ! Il en aurait honte, tous le lâcheraient. Et puis comment ferait-il ? »

Ce qu'il y a chez ces individus de veulerie, d'impuissance à une fonction sociale, d'étrange et de profondément déséquilibré, donnant par plus d'un côté une im-

pression de faiblesse, d'infériorité, c'est justement ce qu'elles aiment, ce qu'elles recherchent. Elles leur pardonnent beaucoup pour cela, c'est leur justification, et pas une seconde elles ne songeraient à leur en faire le reproche. On dirait d'une intime satisfaction de revanche à goûter une réelle supériorité sur ces hommes et peut-être sur... les hommes. Nous n'estimons pas qu'on puisse facilement débarrasser la société de ces individus. La prostituée fait surgir le souteneur autant et plus encore peut-être que le souteneur n'engage de prostituées. Leurs déséquilibres complémentaires se recherchent et se suscitent mutuellement.

La plupart des sujets de nos observations avaient leur « ami ». Quand elles ne l'ont pas d'abord elles l'appellent rapidement. On sait d'ailleurs qu'une fille qui joue l'indépendante et du même coup n'a point de charge n'attend pas longtemps avant qu'une correction significative ne lui soit administrée par les compagnes de son sexe. Les bénéfices matériels du célibat ne sont point tolérés dans le « milieu ».

En somme, ici encore, ce n'est pas le proxénétisme qui crée les prostituées, il les entretient bien plutôt et dans ce couple plus ou moins dégénéré de la prostituée et de son souteneur nous nous sentons impuissants à désigner le plus anormal.

Ces quelques pages consacrées au milieu familial, scolaire et professionnel seraient incomplètes si nous ne parlions pas des fréquentations de façon plus générale.

Nous l'avons dit déjà, on a facilement à la bouche les mots de « mauvaises fréquentations » quand il s'agit d'enfants délinquants. Pour être équitable dans cette

appréciation il faudrait aussi penser aux « bonnes fréquentations » car enfin, avant d'arpenter le trottoir de nos villes, les mineures prostituées n'étaient pas entourées uniquement de vauriens. A l'école, par exemple, il faut bien admettre qu'un choix heureux dans leurs camarades aurait pu être bien des fois effectué. Au cours de l'apprentissage d'une profession elles n'ont pas côtoyé seulement des proxénètes. Cette fatalité des « mauvaises rencontres » a quelque apparence de ridicule et d'invraisemblance. En réalité ce qu'on rencontre le mieux c'est justement ce qu'on recherchait.

Aussi, parlant des prostituées mineures, qui n'ont pas encore subi le joug de leur milieu, nous pensons qu'il est inutile et faux d'insister longuement sur ces fréquentations scolaires ou professionnelles. Elles nous apparaissent plus choisies qu'imposées. Dans ces conditions on ne voit pas comment on pourrait les empêcher. Mais, tandis qu'on s'attarde vainement à cette considération, on oublie l'un des rares services que des dispositions sociales, légales, pourraient peut-être rendre à la prophylaxie de l'enfance coupable. Nous voulons parler d'une réglementation du cinéma, de la presse, des brochures à 90 centimes.

On ne peut que difficilement empêcher un enfant de 13 à 18 ans de choisir pour camarades les coquins du quartier ou de l'atelier. Ce choix, c'est lui, qui le décide. Au moins n'aurait-on pas l'idée de le lui suggérer, de lui désigner officiellement, publiquement les « étoiles », les « spécimens fameux », les « spécialistes » du vol, de l'assassinat, de la prostitution, etc... C'est pourtant ainsi que sous l'œil distrait des réformateurs

se vendent pour quelques francs les exploits des individus qui ont porté à la société quelque sérieux préjudice. On les fait lire, on conte avec complaisance l'habileté de ce garnement qui a détroussé son patron, le sang-froid de cet assassin qui a coupé en deux le crâne d'un sexagénaire tranquillement occupé dans sa grange ; mais ce n'est pas assez de les faire lire, il faut aussi imaginer des aventures de police et d'escroquerie, d'audace et de friponnerie, puis les faire voir et entendre sur l'écran.

L'influence des journaux et du cinéma ne laisse point de doute. Et rien n'est négligé pour en accroître sans cesse l'activité.

Les pervers ne réclament rien de mieux ; on leur dit : Venez et instruisez-vous. Ils n'arrivent pas les derniers. Les suggestibles... ceux-là, on a pensé pour eux aux moindres détails, on n'a rien négligé pour leur donner l'illusion de la réalité ; assis sur leurs chaises, dans l'obscurité de la salle, ils se croient déjà les héros de cette épopée qui se joue là-bas sur le mur. Et pourtant... ils n'ont rien demandé !

Les voix les plus autorisées se sont élevées contre ces absurdités indécentes. Le succès n'a pas été grand.

Le relèvement moral des délinquants est un problème à l'ordre du jour. De toutes parts on s'évertue à la recherche de savantes méthodes pédagogiques, on parle d'installations et de créations d'édifices sans doute assez onéreuses. Il semble bien que si l'on désire « toujours raison garder » il s'offre à de moindres frais une opportunité singulière de corriger un vice évident de la vie urbaine : l'accès des mineurs non accompagnés dans les cinémas,

la projection de films aussi pauvres par l'esprit qu'ils sont suggestifs par l'action, réalisent un enseignement de premier ordre pour les jeunes débiles et les pervers, délinquants de demain.

La trop grande simplicité de cette constatation explique vraisemblablement le peu d'attention qu'on lui accorde.

Nous voulons rappeler en terminant ce chapitre les quelques lignes suivantes empruntées à une publication de M. Schachter, de Bucarest, dans « L'Hygiène Mentale » de juin 1932 : « De la lecture au crime et à la perversion sexuelle ».

L'auteur rappelle l'étude faite sur ce sujet par F. Piétrusky, intitulée : « De l'instigation au crime à la suite des lectures ». Concluant dans le même sens que lui, M. Schachter écrit :

« Certains déséquilibrés, des sadiques par exemple, peuvent être poussés par une force irrésistible à imiter ce qu'ils ont vu ou lu. Ces individus ont un manque total ou partiel de discrimination et d'inhibition corticale, la grande suggestibilité de cet âge peut expliquer pourquoi, dans certaines circonstances, par exemple à la suite de lectures sensationnelles, ces sujets peuvent être poussés aux actes dont nous parlions plus haut. »

On trouvera également dans le Larrousse mensuel de 1917 un intéressant article de M. Louis André.

d) LES ANTÉCÉDENTS PERSONNELS PATHOLOGIQUES.

Nous venons d'énumérer successivement les antécédents héréditaires et collatéraux, le cadre familial, la formation scolaire et professionnelle, le rôle des fréquen-

tations et du souteneur. Ce ne sont là que les points essentiels sur lesquels informe l'interrogatoire avant qu'on entreprenne l'analyse de la personnalité. L'examen somatique termine habituellement l'étude complète du sujet et vient parfois indiquer ou révéler une étiologie, déceler l'existence d'une affection organique susceptible de retentir plus ou moins profondément sur le domaine mental. L'enquête médicale trouve là son achèvement naturel. En ce qui concerne notre travail, les faits nous obligent à adopter, dans l'exposé au moins, une autre disposition : Le peu de renseignements que fournit l'examen somatique au regard de l'examen mental conduit plus logiquement à terminer par celui-ci.

1° Un premier groupe de faits doit attirer l'attention : Nous avons vainement cherché des stigmates de dégénérescence. Pour plus des trois quarts des cas, et en particulier avec certaines perverses notoires, nous n'avons rien rencontré de vraiment caractéristique.

2° La recherche des types morphologiques tels qu'ils ont été décrits dans maints ouvrages et, entre autres, par Vigne dans sa thèse, nous a fourni de plus appréciables résultats.

La grande majorité des prostituées mineures que nous avons examinées appartient au type corpulent, taille moyenne plutôt petite, visage rond ou carré, mains trapues et carrées, mouvements d'expression lents et rares.

Ce type morphologique est considéré habituellement comme propre aux caractères anémotifs. Nous ne trouverons aucune difficulté à lui confirmer une telle signification.

Mais voyons maintenant ce que nous avons relevé quant aux affections organiques. Il est d'abord une double remarque qui ne peut échapper à l'observation.

3° L'âge tardif des premiers pas, 18 mois, 2 ans et quelquefois au delà. — Le retard simultané du langage : Fréquemment à 2 ans l'enfant ne parvenait pas à se faire comprendre.

On retrouve sans grande difficulté ces précisions dans les anamnestiques car elles accusent des troubles qui généralement ont éveillé l'inquiétude des parents.

4° Beaucoup plus nette encore est l'énurésis. Dans 10 cas l'enfant persistait à se souiller au delà de 7 ans et dans presque toutes les observations jusqu'à 3 et 4 ans. Le fait paraît d'autant plus digne d'attention qu'il ne frappe pas les frères et sœurs mais électivement ces enfants, plus tard anormaux aussi, par leur psychisme. Nous n'avons décelé qu'un seul cas de spina-bifida occulta.

5° Les troubles endocriniens se montrent fréquents :

- règles tardives, 15, 16, 17 ans, irrégulières ;
- adiposité excessive ;
- dysthyroïdies, 6 cas (3 maladies de Basedow) ;
- nanisme, 1 cas, 1 m. 39 à 16 ans 1/2.

En l'absence de séquelles neurologiques actuelles, nous interprétons ces diverses manifestations de l'enfance : retard du langage et de la marche, énurésie, comme des symptômes d'arriération et de débilité motrice. En ce qui concerne l'énurésie rappelons que cette interprétation est celle qu'exposent Dupré et Merklen :

« Prosper Merklen a rattaché au syndrome de la débilité motrice une variété d'énurésie infantile. Reprenant

la remarque de Freud sur la fréquence de l'hypertonie des membres inférieurs chez les petits incontinents, il a établi les relations qui existent entre certaines énurésies et le syndrome de la débilité motrice. Il a trouvé chez 28 énurésiques 18 débiles moteurs. »

6° La tuberculose pulmonaire sous forme d'atteintes plus ou moins légères et non encore évolutives, parenchymateuses ou pleurales, 4 cas :

7° la syphilis héréditaire, 1 observation ; la syphilis acquise, 12 cas ;

8° la blennorrhagie, 37 manifestations diverses dont une ayant nécessité par ses complications annexielles une hystérectomie ;

9° rachitisme, 2 cas ;

10° chorée de Sydenham, 1 cas ;

11° épilepsie probable, 2 cas ;

12° encéphalite épidémique, 1 cas, dont nous avons d'ailleurs pour cette raison cité dans ses détails l'observation (Var... Charlotte) bien que l'intéressée se soit livrée relativement tard à la prostitution (peu avant 18 ans).

Mais cette question nous semble mériter qu'on y insiste. Encore qu'elle se pose plus rarement à mesure que s'éloigne la grande épidémie de 1918 et qu'on éprouve beaucoup de difficulté à identifier des faits rétrospectifs de cet ordre.

« Cette enfant, raconte sa mère, est née en 1918. Elle a eu à 5 mois « la grippe espagnole ». Nous avons cru la perdre. Elle n'a marché que tard (2 ans) ». Et sur ces troubles de la marche, les parents ont fixé leur sou-

venir, sans qu'il soit possible de leur faire préciser clairement d'autres symptômes de début. De multiples contradictions jettent en effet le doute sur les quelques détails qu'on a pu isoler dans leur récit confus. Par la suite vers 6 ans apparurent les perturbations du caractère et il faut noter qu'elles rappellent étrangement les descriptions que donnent les auteurs des séquelles mentales de l'encéphalite épidémique : Notamment, Gilbert-Robin, dans sa thèse, le Docteur Gabrielle Lévy, Menger dans sa thèse, les communications de Brilland, de Guillaïn et Mollaret. En effet les troubles dont il s'agit chez Var... Charlotte apparurent, nous l'avons dit, vers 6 ans et se définirent dès cette époque (une minutieuse enquête leur a été consacrée) tels qu'ils se présentent actuellement mais avec une moindre intensité :

- agitation hypomaniaque psychomotrice avec instabilité, à *prédominance vespérale très nette*.
- Insomnie avec agitation progressivement croissante jusqu'au milieu de la nuit environ. Sommeil tardif, matutinal, entrecoupé de cauchemars très fréquents.
- Précoces impulsions à des actes pervers, accès de colères subites et injurieuses, bris d'objets, impulsivité et enfin excitation sexuelle aboutissant à la prostitution.

Rappelons qu'il a fallu interner cette malade dans le service de M. le Professeur Lépine à l'Hôpital psychiatrique du Vinatier et qu'elle a dû faire de fréquents séjours antérieurs et ultérieurs dans le service ouvert de M. Lépine à l'Hôpital Edouard-Herriot. Chaque hos-

pitalisation se justifiait par le même syndrome. Pourtant deux faits précis furent mis en évidence qui concordent mal avec l'hypothèse où nous nous plaçons : Contrairement à la description admise par les auteurs, nous devons signaler ici une inaffectivité et une malignité marquées dans le comportement. Plus encore, la grand'mère de Var... Charlotte était une cyclothymique qui présenta plusieurs accès de psychose maniaque-dépressive.

Enfin il n'existe pas chez notre malade de séquelles neurologiques.

Il s'agit donc d'un cas pour lequel le diagnostic doit être entouré d'une certaine réserve quant à l'étiologie des troubles. C'est le seul où sur 79 observations puisse être évoquée la possibilité de séquelles d'encéphalite épidémique.

Dans sa thèse qu'il consacre aux délinquants mineurs des deux sexes, et où il apporte une statistique de 1.150 cas classés au centre de triage de la Faculté de Lyon, notre camarade René Vanhems en présente trois cas. Nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage.

S'il fallait comparer les résultats des examens somatiques que nous avons pratiqués il semble qu'il les faudrait grouper en deux parts inégales, aussi bien par l'importance numérique que qualitative :

- 1° Les affections acquises : Blennorrhagie, syphilis, tuberculose. Nul doute que leur évolution ne puisse modifier le comportement et le caractère. Mais, encore ne pourrait-il guère s'agir que de modifications tardives liées à une affection syphilitique ou tuber-

culeuse. La personnalité antérieure que nous voulons surtout étudier ici ne s'en trouverait pas définie pour autant.

- 2° Les anomalies du développement sous ses différentes formes : Enurésis, marche et langage tardifs, troubles endocriniens (ovariens, dysthyroïdiens).

L'énurésis, le retard des premiers pas et de l'acquisition du langage, pour leur fréquence et sans autrement préjuger de leur valeur ou de leur signification, doivent être tout particulièrement soulignés.

Nous ne voudrions pas en terminant ce chapitre qu'on puisse nous accuser de négliger ou de minimiser exagérément l'influence du cadre familial et social sur la formation de la personnalité. Nous ne pouvons méconnaître ou ignorer tout ce qu'ont apporté de notions instructives à ce sujet de nombreux travaux et, pour citer les plus classiques, ceux de Lacassagne. Nous pensons seulement qu'il ne faut pas tomber dans l'erreur de « la cause unique ». C'est un penchant naturel à tout esprit : Il facilite les recherches et il procure de grands espoirs. Il a le tort évident de passer à côté de la complexité des faits. Avant l'habit, il y a le moine. Même s'il naissait dans une famille de sportifs, un boiteux ne triompherait dans aucune compétition. Ce qui ne veut pas dire qu'on améliorerait son état en l'obligeant à vivre dans les conditions les plus insalubres. On l'aggraverait sans doute.

Il faut agir sur le milieu, notamment sur ces deux causes incontestables de délinquance : L'alcoolisme des

parents, les suggestions extrêmement actives du cinéma et de la presse. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'existence de l'enfant doit être, en outre, entourée le plus possible des notions de salubrité et d'hygiène nécessaires au développement physique et moral de tout être humain. De multiples efforts se consacrent tous les jours à cette tâche difficile de l'amélioration de la vie sociale. Nous avons pensé qu'il ne fallait pourtant pas négliger l'étude de l'individu et l'écarter du rang qu'elle doit occuper, nous voulons dire le premier. C'est à elle que nous allons maintenant consacrer notre attention.

CHAPITRE III

Etude Médico-Psychologique et Psychiatrique

Avant d'aborder l'analyse des troubles psychiques que nous avons rencontrés et marqués en chacune de nos jeunes prostituées, il importe de situer cette étude dans son cadre exact.

Ce n'est, on le verra, qu'un petit nombre de nos sujets qui se peuvent intégrer à tel ou tel syndrome psychiatrique défini.

Pour aucun on ne peut parler de psychose. Tous se placent à la limite du normal et du pathologique par un incontestable déséquilibre mental que soulignent leur inadaptabilité sociale et souvent leurs réactions hostiles et violentes.

Nous ne tirons de ces faits aucune conclusion exclusive. La littérature médicale consacrée à l'étude des mineurs délinquants a suffisamment montré l'existence chez eux de psychoses ou affections neurologiques caractérisées pour nous permettre d'attribuer au seul hasard leur absence des dossiers réunis ici.

Notamment M. Heuyer et Mlle Badonnel signalent sur 669 délinquants étudiés 49 idiots et imbéciles, 40 épileptiques, 5 cas de démence précoce.

Les mêmes auteurs indiquent dans une autre enquête : 5,50 % d'aliénés, 4 % d'épileptiques.

La période prodromique médico-légale de la démence précoce constitue l'objet de nombreux travaux :

MM. Antheaume et Mignot, Sartorius, Mlle Pascal, M. Halberstadt, M. Guy Néron, dans une statistique de 250 cas, rapporte :

- D. P. 1,24 %,
- Epilepsie 2,8 %,
- Cyclothymie 1,24 %.

Mlle Serin cite elle aussi sur 88 sujets examinés :

- 2 cas d'épilepsie,
- 1 cas de dépression mélancolique avec tentative de suicide,
- 1 cas suspect de démence précoce.

Pourtant un fait demeure qui ne peut manquer de retenir l'attention : Toutes ces recherches effectuées sur de nombreux sujets ne rapportent que de faibles pourcentages d'affections psychiatriques ou neuro-psychiatriques caractérisées. Tous les auteurs, par contre, insistent sur la fréquence des troubles graves du caractère et du comportement.

La statistique suivante empruntée au Docteur Paul Boncour reste particulièrement éloquente :

- 3 % bien douées,
- 22 % intelligence suffisante,
- 52 % intelligence très médiocre,
- 10 % débiles,
- 3 % débiles accentuées,
- 70 % tares caractérielles isolées ou unies à faiblesse mentale,
- 18 % perversités constitutionnelles.

De même Mlle Serin, déjà citée, nous apprend que 44 sur 88 enfants examinées présentaient « des troubles graves du caractère, instabilité, indocilité, impulsivité, tendances aux coups de tête, aux fugues de l'indifférence morale, presque toutes livrées à la débauche avant d'être nubiles et avant d'être des prostituées ».

Huit cas comportaient des perversions graves : « Folie morale, goût de violence et de cruauté, vols répétés, inaffectivité, inintimidabilité absolue. Elles sont, nous dit l'auteur, malgré une intelligence souvent normale, parfois développée, inamendables, inadaptables, dangereuses ».

Nous ne voulons pas énumérer ici les résultats des différents travaux consultés et que nous considérerons dans leur détail à la fin de cet ouvrage afin d'en comparer les conclusions à notre point de vue personnel. Nous avons voulu seulement appuyer de quelques exemples empruntés à d'autres auteurs la catégorie de troubles mentaux où se situe la prostitution chez les mineures.

Ainsi, s'il ne s'agit pas, sauf de rares exceptions, de syndromes psychiatriques plus ou moins définis, cyclothymie, schizophrénie, délires quelconques, ou bien de grandes psychopathies-infirmités, idiotie, ou imbécillité, cette étude appartient-elle à la psychiatrie, peut-elle prétendre à quelque chose de plus qu'à de simples descriptions psychologiques ?

Il nous semble, en effet, que bien qu'on ne puisse relever qu'accidentellement des cas de psychose ou de délire chez les prostituées mineures, comme d'ailleurs chez l'enfant en général, toutes possèdent des viciations suffisamment profondes et précises de leur sphère affec-

tive, des troubles suffisants de leur comportement général pour s'intégrer au groupe des constitutions psychopathiques. Nous avons été conduit après des examens attentifs à les considérer de ce point de vue et à rechercher dans le domaine médical et particulièrement psychiatrique la description la plus exacte possible des causes de la prostitution chez les filles mineures.

Nous avons dit pourquoi, après avoir éliminé toute méthode psychanalytique, nous avons cherché plus simplement à dégager les différentes facultés intellectuelles et les tendances affectives-actives de chacune de nos jeunes prostituées.

Nous avons pris pour guides les travaux de Dupré (Pathologie de l'imagination et de l'émotivité), l'ouvrage de MM. Achille Delmas et Boll (La Personnalité humaine), le rapport de M. Achille Delmas au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, Limoges 1932 : Le rôle et l'importance des constitutions en psycho-pathologie ; l'ouvrage de M. Fay (L'intelligence et le caractère, leurs anomalies chez l'enfant) ; l'ouvrage de MM. Binet et Simon (Les enfants anormaux) ; les tests d'intelligence par les mêmes auteurs ; l'ouvrage de M. Genil Perrin sur « Les paranoïaques » ; le précis de neuro-psychiatrie infantile de M. Gilbert Robin ; enfin « Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent » de M. Edouard Pichon.

L'analyse de la Personnalité humaine par MM. Delmas et Boll, le rapport de M. Delmas au Congrès de Limoges nous ont en particulier fourni une méthode d'investigation fructueuse.

Il ne paraît pas inutile à la clarté de notre exposé

de rappeler ici, notamment en ce qui concerne les tendances affectives-actives et les éléments de l'intelligence, les définitions et les conceptions de ces auteurs.

Depuis longtemps, les aliénistes français (Morel et Magnan en particulier), avaient remarqué que les psychoses constitutionnelles apparaissent chez des sujets « prédisposés », « dégénérés », « déséquilibrés » qui dès l'enfance ont présenté des caractères originels spéciaux. La notion de « constitution psychopathique » s'imposa peu à peu. On entend par là « l'existence chez un sujet, d'un ensemble spécial et défini de tendances qui faisant partie intégrante de l'individu permettent de préciser sa personnalité et de prévoir vers quelle psychose progressive ou régressive, intermittente ou continue, il est susceptible d'évoluer ». « Ces constitutions ont pour caractères communs d'être transmises par hérédité, de se manifester de façon précoce et de persister pendant tout le cours de la vie ».

MM. Delmas et Boll ont eu le mérite de leur donner un cadre précis et ils en viennent à conclure qu'elles se peuvent réduire à 5 constitutions psychopathiques fondamentales : paranoïaque, perverse, mythomaniaque, cyclothymique, hyperémotive. Il leur correspond 5 dispositions affectives-actives, comme elles primitives et qui persistent tout au long de l'existence « de telle sorte que la personnalité affective-active innée d'un individu est formée par la synthèse fixée une fois pour toutes de ses 5 dispositions ». Ce sont : l'avidité, la bonté, la sociabilité, l'activité, l'émotivité.

— L'avidité « est la disposition à réclamer son dû et à accroître sa part, en tous sens, à rechercher pour soi

le plus possible ce qui paraît avantageux ou favorable ». Fixe chez un même sujet, elle varie d'intensité d'un individu à l'autre. Peu développée chez les désintéressés et les humbles, elle est au contraire exagérée chez les cupides, les orgueilleux et les prétentieux. La constitution paranoïaque n'est autre que l'avidité portée à une intensité morbide.

— C'est l'atrophie de la deuxième tendance, de la bonté, qui crée la constitution perverse, laquelle « ne consiste pas tant à vouloir nuire à autrui qu'à ne pouvoir renoncer aux avantages personnels, même s'ils ont pour effet de porter préjudice aux autres ». La bonté elle-même « comprend l'ensemble des tendances qui nous poussent à aimer nos proches et nos semblables, à éprouver des sentiments philanthropiques ».

— La constitution mythomaniacale « peut être considérée comme une hypertrophie morbide de la tendance que nous avons tous à vouloir plaire aux autres et à chercher à les intéresser à nous ; elle se caractérise par un emploi abusif de tous les moyens plus ou moins artificiels et faux, que nous estimons propres à nous faire paraître sous le jour le plus favorable et parmi lesquels le mensonge, sous toutes ses formes, tient la première place ». Elle est l'exagération de la sociabilité, « disposition à intéresser les autres à soi, à conquérir leur sympathie ou leur bienveillance ».

— L'activité est « la disposition à actualiser cette énergie complexe qu'est la vie, à la traduire en actes ». Elle comprend, outre la motilité, les attitudes, la mimique, le langage et tous les modes d'expression, d'extériorisation et de réalisation. Il existe des relations étroites

entre activité et cénesthésie ; l'humeur, optimisme ou pessimisme est en quelque sorte proportionnée à l'hyper-activité ou à la dépression.

— L'émotivité enfin exprime « toutes les modalités par lesquelles l'individu réagit à l'égard des sollicitations du milieu extérieur... souffrance, danger, obstacle ou au contraire satisfaction ». C'est « une disposition de discrimination défensive tendant à la sécurité du moi, à la conservation de son intégrité ». Atténuée chez les individus impassibles et froids, elle est exagérée chez les sujets nerveux et impressionnables et peut atteindre une intensité anormale chez les « hyperémotifs ».

En ce qui concerne les éléments intellectuels, mémoire, imagination, jugement, nous nous sommes efforcé pour chacun de nos sujets de les apprécier au cours d'examens répétés autant par l'interrogatoire et la conversation dirigée à cet effet qu'en nous aidant des tests de MM. Binet et Simon.

Après avoir ainsi tenté de nous faire une opinion sur chacun des éléments intellectuels et affectifs-actifs nous avons voulu les grouper à nouveau et envisager leurs effets sur le tempérament et le caractère, sur les goûts et les inclinations de nos jeunes prostituées. Ceci nous amenait à étudier chez elles, entre autres, les problèmes de l'attention, de la paresse, de la volonté, du sens social, qui nous semblaient liés évidemment à l'orientation professionnelle adoptée par nos délinquantes et susceptibles d'en fournir une explication.

Toutefois, il nous apparaissait de très mauvaise méthode de discuter, comme on le fait souvent, de ces

« expressions » d'une personnalité avant d'en avoir analysé les éléments constitutants. C'est pourquoi nous commencerons par insister longuement sur ces derniers.

La personnalité innée

LES ÉLÉMENTS INTELLECTUELS.

Si l'on veut bien reprendre une à une les observations rapportées, on en pourra tout d'abord retirer l'impression d'ensemble suivante : Les facultés intellectuelles paraissent sensiblement normales et moyennes dans la majorité des cas, avec un léger déficit du jugement.

L'imagination se montre parfois très nettement développée : Nous en trouvons 6 observations. Elle paraît correspondre à l'âge réel du sujet dans 4 cas. Quatre observations seulement mettent en évidence l'indigence de cette faculté. (Afin de permettre au lecteur une vérification plus facile de cette simple illustration, nous ne nous rapportons ici qu'aux 14 observations détaillées.)

La mémoire reste de loin l'élément le mieux assuré : 5 observations au-dessus de la moyenne, 6 normales, 3 inférieures. Un seul cas frappait à ce point de vue par un déficit très accentué : Br... Yvonne. Mais il s'agit d'une hérédo-syphilitique dont l'état d'excitation cérébrale et l'examen clinique firent discuter, jusqu'à la P. L. de la possibilité d'une paralysie générale juvénile. Le rôle de l'affection organique ne paraît pas pouvoir être mis en doute.

En ce qui concerne le jugement, deux seulement se sont révélées comme capables de franchir assez aisément

des difficultés dépassant les possibilités habituelles et moyennes de leur âge, de leur milieu social. Cinq étaient en défaut, sept possédaient très suffisamment ce qui leur aurait permis une vie normale.

Dans toute cette étude et dans cette estimation, il va sans dire qu'il a été tenu compte du niveau scolaire et qu'on n'a pas confondu l'enfant instruite mais parfois déficitaire pour telle ou telle faculté avec celle illettrée, en apparence seulement, dépourvue de moyens.

Qu'en résulte-t-il ? Que dans la plupart des cas l'intelligence correspond à l'âge et au milieu social, que l'enfant ne frappe nullement l'attention par sa pénurie intellectuelle et que selon toute vraisemblance ce n'est pas à la débilité mentale qu'il faut attribuer la responsabilité prépondérante de l'orientation professionnelle.

Ce ne peut être, disons-nous, la cause principale, mais ce peut être souvent par hypertrophie ou atrophie relative d'une faculté intellectuelle une cause adjuvante. Pour trois raisons :

- 1° Dans quelques rares cas, par l'appui d'une imagination excessive à des troubles affectifs-actifs ;
- 2° Généralement par l'absence d'un élément frénateur dont personne ne conteste l'utilité : le jugement ;
- 3° Très souvent par le déséquilibre des deux éléments bien entendu dans le sens d'une imagination excessive pour un jugement débile ; 7 cas répondent à ce dernier groupe.

Quoiqu'il en soit, si pour comparer nos résultats à ceux de la littérature nous considérons l'ensemble de la sphère intellectuelle et parlons de débilité mentale, nous voyons

que les conclusions concordent à peu près avec celles de plusieurs auteurs. Le Docteur Paul Boncour déjà cité au début de ce chapitre.

Mlle Serin. Sur 88 cas :

- Arriération profonde incompatible avec tout travail régulier suffisamment rémunérateur, 10 cas.
- Débilité intellectuelle permettant d'exécuter un travail facile, mais laissant la fille mal défendue contre l'isolement, les entraînements, les mauvaises fréquentations, 15 cas.
- Dans 6 cas, la mineure était très intelligente.
- Les autres (c'est-à-dire 57) d'intelligence médiocre mais suffisante pour se diriger avec discernement et peser les conséquences de leurs actes.

Enfin, nous empruntons à l'étude approfondie consacrée par M. Heuyer dans sa thèse (Paris, 1914) aux enfants anormaux et délinquants juvéniles le passage suivant dont nous pourrions nous suffire :

« C'est à la sphère affective qu'il faut rattacher les sentiments moraux et nous plaçons bien plus dans les imperfections affectives et émotives que dans les troubles de l'intelligence les éléments de la psychologie éthique du criminel. Tout crime ou délit naturel est une conséquence d'un trouble du caractère ou d'une perversion de l'instinct social qui constitue la moralité ».

Et ailleurs encore : « le caractère plus que l'intelligence conditionne le succès ou l'échec dans une profes-

sion déterminée. L'étude de l'intelligence ne donne pas une représentation suffisante de la personnalité de l'individu ».

Rappelons les paroles de Dupré au Congrès de Tunis (1912) : « La morale est en quelque sorte le code écrit ou non qui régit les rapports sociaux des individus. Elle n'est pas une production de l'intelligence ; elle n'est pas non plus détachée de celle-ci..... ».

Parmi les facteurs qui ont déterminé le développement de la morale individuelle et sociale, les sentiments et les instincts, c'est-à-dire l'inconscient, l'emporte de beaucoup sur le fond conscient de l'intelligence ».

La même opinion ou bien voisine se retrouve chez l'éminent philosophe H. Bergson dans « Les deux sources de la morale et de la religion ».

On ne doit pas, à notre avis, considérer cette attitude comme entachée d'un matérialisme trop étroit qui conduirait simplement à n'envisager dans la morale que des fins utilitaires. Ce n'est pas soustraire à la conscience morale de sa valeur ni de sa force que de reconnaître les profondes attaches qui la retiennent aux sentiments, aux instincts, au caractère. Il apparaît artificiel de créer entre les éléments affectifs et les éléments intellectuels un antagonisme ou une hiérarchie de valeur au bénéfice de ces derniers.

Nous pourrions multiplier les citations, rappeler entre autres ce chiffre fourni par M. Heuyer et Mlle Badonnel dans « L'Hygiène Mentale » (juin 1928) sur l'hérédité des pervers instinctifs, où les auteurs écrivent que parmi

les causes psychiatriques les troubles du caractère comptent pour 50 %, la débililité intellectuelle pour 19,24 %.

Presque toutes les études consacrées à la délinquance juvénile en général ou à la prostitution des mineures en particulier tombent à bien peu près d'accord sur l'importance relativement bien moindre de l'intelligence vis-à-vis du caractère.

Mais, pour en finir avec ce chapitre, il nous paraît infiniment plus suggestif de revenir à l'opinion autorisée de M. Paul Boncour alors que dans l'ouvrage cité plusieurs fois il envisage maintenant les meilleures conditions d'amendement et de redressement. Il s'exprime en substance ainsi « S'il s'agit d'intelligence débile et de débilité mentale, la récupération est possible par les moyens adéquats.

— S'il s'agit de tares du caractère (impulsivité, rébellion, turbulence, instabilité, apathie), la récupération est douteuse.

— S'il s'agit d'intelligences normales coexistant avec un caractère pervers, il les faut considérer comme inamendables ».

Cette opinion qu'on peut retrouver chez nombre d'autres auteurs (Earl, Healy, Vervaeck, Vermeylen), nous n'y insisterons pas car elle sort de notre sujet en traitant des méthodes de récupération et de traitement. Mais il nous a paru utile de rappeler que si on ne pouvait considérer le défaut d'intelligence comme cause majeure de la délinquance, il fallait, mieux encore, s'attendre à ce qu'une intelligence vive entrave souvent de généreux efforts de redressement.

LES ÉLÉMENTS AFFECTIFS-ACTIFS.

Il nous paraît ici encore avantageux, pour la clarté de l'exposé, de prendre une vue d'ensemble de leurs aspects avant de les envisager isolément. Nous nous trouvons aussitôt conduit à remarquer deux groupes de faits :

- 1° Avidité, activité et sociabilité marquent un notable excès. Emotivité et bonté un notable défaut.
- 2° Deux fois seulement (Br... Yvonne et Vil... Julianne) l'élément bonté revêt une importance par son développement. L'émotivité, jamais. Il est à remarquer qu'en aucun cas on ne peut parler d'hyperémotivité même légère.

Voyons maintenant ce que met en évidence l'analyse de chaque élément.

Avidité. — Elle est toujours au moins normale, très souvent excessive, jamais en défaut.

Au premier abord il n'y a pas là de quoi nous éclairer beaucoup. L'avidité représente après tout un facteur non seulement habituel à la grande majorité des caractères, mais encore nécessaire. N'est-ce pas sur elle que repose en partie toute activité utile ? On conçoit mal ce que serait le « vouloir vivre », l'effort indispensable à tous sans avidité, ou plutôt on voit très bien que généralement absente ou diminuée chez les déprimés, elle entraîne, par cette même insuffisance, de réels désordres dans le comportement de l'individu.

Au demeurant il n'y aurait lieu de s'attarder sur ce point que dans les cas d'un excès anormal, incompatible évidemment avec un bon équilibre, mais au même titre que tout excès. Ce serait affaire de quantité, non de qualité.

Si nous y insistons, c'est précisément pour cette dernière considération : L'avidité dont témoignent les délinquants en général, les prostituées mineures en particulier, trahit en outre des « qualités » qui paraissent leur être personnelles.

Étonnamment impérieuse, leur avidité est faite bien plutôt d'exigences que de désirs. Plus encore, l'objet qu'elle se fixe n'est pas du tout perçu comme exigence mais comme chose due et sans délais.

Tout effort dont le but reste éloigné, même un peu, aussitôt est abandonné. La satisfaction qui peut naître du désir réalisé s'envole aussi vite. Pour ces filles plus que pour quiconque le dicton un peu trivial affirme son exactitude : « Ce qui est avalé n'a plus de goût ». Bref, tout se passe comme si leur conscience assaillie de convoitises à la fois incessantes et immédiates en ignorait la véritable substance, rejetant la dernière acquisition pour une convoitise nouvelle. Avidité sans doute, mais quasi malade, avidité pour elle-même, qui ne parvient pas à s'organiser, ne peut au contraire que se disperser, tyranniser la personnalité sans jamais s'harmoniser avec ses propres possibilités et celles du milieu. Ce qu'une avidité normale suggère d'accessible à une poursuite habile et continue c'est justement ce que l'avidité de nos délinquantes ne leur suggère pas.

Mais, d'autre part, elle possède une violence impérieuse qui momentanément étouffe toute autre considération et envahit comme une bouffée la conscience entière. Nul souci des moyens, ou des actes alors, pas l'ombre d'une inhibition, d'un raisonnement. On pourrait répondre que tout ceci correspond assez bien aux manifestations habituelles de l'avidité chez l'enfant, comme elle, aveugle et impulsive, incapable de prévision et facilement oublieuse. En effet, mais ce que les exigences quotidiennes de la vie familiale, scolaire et sociale refoulent chez l'enfant normal de 10 à 15 ans, nous le trouvons ici après 18 ans et non pas du tout refoulé mais en plein épanouissement. Cette inadaptabilité, cette lutte victorieuse contre la résistance sociale c'est justement le propre de la psychologie des délinquants. Nous trouvons la même conclusion sous la plume du Docteur Partridge G. E. dans « Psychopathic personalities among boys in a training school for delinquents » :

« The psychopath fails to « advance considerations of the future » in the attempts to satisfy these demands; fails to develop the controls, considerations and loyalties to persons and principles which in the average person check the free application, upon environment, of demands » (1).

(1) Le psychopathe, lorsqu'il s'efforce d'obtenir satisfaction, n'envisage jamais les conséquences à venir de ses actes. Les possibilités d'inhibition, les considérations, le respect envers les personnes et les principes par lesquelles l'homme normal réprime la libre recherche de la satisfaction de ses désirs, lui font défaut.

Activité. — Incohérence et tyrannie de l'avidité, incohérence et tyrannie de l'activité hypertrophiée, les deux tendances, nous le verrons plus loin, s'appuient, se complètent l'une l'autre, accusant l'une par l'autre, leur excès et leur désordre.

Dans la majorité des cas, l'hyperactivité se rencontre chez nos jeunes prostituées. Comment se traduit-elle ? D'abord par de l'agitation motrice, par de continuels déplacements, l'horreur de l'immobilité, en particulier des travaux où il leur faut demeurer assises et témoigner d'application dans les gestes. La plupart de nos jeunes sujets ont été domestiques. Toutes sont unanimes à préférer le ménage à la couture, les hôtels et les cafés où l'on doit aller et venir aux maisons ou appartements dans lesquels une ou deux pièces doivent enfermer leur agitation. Rappelons en passant la prédilection des jeunes garçons délinquants pour le métier de groom, de chasseur, de commissionnaire.

Il faut donc remuer. C'est là dira-t-on louable tendance, préférable à l'inertie, contraire à la paresse. Justement pas. Ici encore leur activité comme leur avidité se définit par des qualités très particulières.

Sans doute il leur faut remuer mais d'un instant à l'autre le mobile de cette activité doit lui aussi changer. Beaucoup de gestes, mais jamais vers un même but. Ce sont des instables. On a beaucoup écrit sur les causes de l'instabilité, nous avons déjà indiqué la part qu'on pouvait éventuellement accorder à des causes organiques lorsqu'elles se trahissaient heureusement par quelques

signes objectifs. Pour l'instant nous avons surtout voulu la décrire.

Son retentissement sur la personnalité, la manière dont elle la colore, sont des plus nets. Parce qu'elle se traduit en instabilité, loin de s'opposer à un mode paresseux du comportement, leur activité la favorise. Aucun travail ne peut être continué au delà de quelques instants, il demeure toujours inachevé et suscite un inévitable désintérêt. Cette activité se borne à de l'agitation. Vouloir la plier, l'obliger à une tâche continue, à un travail au vrai sens du mot, au sens social, au sens utile, c'est en réalité engendrer une véritable souffrance, car c'est du même coup contrarier son essence même : la discontinuité. De là cette crainte du travail, cette hostilité à tout gagne-pain pour lequel il faut certes déployer de l'activité mais toujours dans le même sens, en se conformant à une discipline professionnelle. Instabilité et discipline, les deux mots s'opposent assez pour qu'il ne soit pas besoin d'insister. Qu'advient-il des cas où l'activité fait défaut ? Ils sont rares et nous verrons combien ce défaut ajoute au déséquilibre de l'ensemble. Quant aux cas comprenant une activité normale, disciplinée ou pouvant l'être, disons tout simplement que la question ne s'est pas posée. Nous n'en avons pu rencontrer un seul.

Ajoutons enfin que tous les travaux dont nous avons pris connaissance signalent l'instabilité comme un caractère commun aux jeunes délinquants : Notamment M. Healy W. et Brouner Augusta cités par Partridge, Partridge, M. Macé de Lépinay, Guy Néron, Heuyer et Mlle Badonnel, Simon et Vermeylen, Lahy J.-M. et

Heuyer, Vignes, Mlle Serin, Morinson et Baille, Miss Mary Hall.

La bonté. — L'atrophie de la disposition « bonté » crée la constitution perverse. La moitié des jeunes prostituées que nous avons étudiées entrent dans cette catégorie. Rappelons la définition que donnent MM. Delmas et Boll : « Constitution psychopathique propre aux individus qui en raison de l'insuffisance de leur disposition « bonté » récidivent dans les actes délictueux et antisociaux ».

Récidive, actes délictueux, antisociaux, les trois qualificatifs s'appliquent exactement aux sujets que nous avons observés.

Il faut dissiper toute équivoque : Il ne s'agit pas chez elles d'une indifférence apathique, d'une anesthésie affective, mais bien de perversités actives à l'égard de leur famille ; leur attitude s'inspire essentiellement d'hostilité, de malveillance, dans les propos et dans les actes.

Au point de vue sexuel, elles ne montrent pas comme on l'a dit (Lombroso, Havelock Ellis) une anormale frigidité. S'il est rare de rencontrer des dispositions érotiques, la précocité sexuelle et les préoccupations de cet ordre occupent chez les mineures, dans leur personnalité et leur comportement, un rôle toujours important. Les manifestations de cruauté, de sadisme, ne sont pas exceptionnelles mais fréquentes.

Le sens maternel est absent et nous pensons qu'on a conclu avec trop de hâte à la possibilité pour elles d'être

incitées à la prostitution afin d'élever un enfant illégitime. Hormis des cas particuliers où sans doute il s'agissait de prostitution tout à fait occasionnelle et non d'habitude, cette opinion a dû être mal fondée. Les filles que nous avons observées, lorsque existaient chez elles l'atrophie et la perversité de l'élément bonté, dont nous traitons actuellement, ne voulaient entendre parler ni d'enfants, ni de mariage, ni de famille. Les débiles suggestibles auxquelles nous réservons une étude spéciale ne sont pas en question ici.

À l'égard du souteneur même, ces perverses ne témoignent d'aucun sentiment durable, leur liaison reste de courte durée.

Mais ce qu'il convient de noter c'est le soin qu'elles prennent à déguiser, au moins à dissimuler, cette étonnante inaffectivité.

Leur sociabilité dont nous parlerons tout à l'heure, cette tendance à présenter toujours leurs dires et leurs actes de manière à la fois avantageuse, coquette et maquillée les poussent irrésistiblement à feindre, celle-ci un mysticisme déplacé, celle-là un faux attendrissement, cette autre un attachement mensonger aux traditions, à la famille. Et pour conserver le beau rôle en même temps que pour expliquer la discordance éclatante entre leurs paroles et leur vie active, elles fabulent et se livrent à une hétéro-accusation outrageante envers leur entourage.

— Perversions de l'instinct de conservation : glotonnerie, ivrognerie, toxicomanie, prodigalité.

— Perversions de l'instinct sexuel, sur lesquelles il serait oiseux d'insister maintenant.

— Perversions de l'instinct d'association, malignité, hétéro-accusations calomnieuses, instinct d'opposition, inadaptabilité, inéducabilité.

La moitié, disions-nous, se soumet exactement à ce triple point de vue. Toutes les autres présentent des perversions mais plus ou moins imputables à d'autres éléments affectifs-actifs, assez fréquemment acquises, liées aux exigences du milieu, à l'exemple, parfois à la nécessité, souvent à la vanité. C'est pourquoi nous n'insisterons dans ce paragraphe que sur le premier groupe, celui qui correspond à la description de Dupré et que nous estimons à 50 % des cas, avec bien entendu tous les degrés de gravité de l'une à l'autre. Et puisque nous avons cité Dupré il ne paraît pas inutile de rappeler les lignes qu'il consacre à la prostitution :

« Les femmes perverses alimentent en grande partie les cadres de la prostitution à laquelle elles sont prédestinées par leur paresse, leur amoralité, leur sensualité, leur impudicité, leurs tendances à la boisson, au vagabondage, à la vie irrégulière et à la fréquentation de sujets pervers, vicieux et cyniques comme elles. Les prostituées par tempérament diffèrent de ce point de vue des prostituées d'occasion, que les circonstances ont réduites à ce genre de vie, et représentent une variété très spéciale de perversité féminine, que Lombroso avait assimilée à la criminalité native chez l'homme..... »

La caractéristique de telles existences est l'irréductibilité des tendances perverses qui se traduit par le récidivisme incessant de la faute, l'impossibilité de l'amendement du coupable. En résumé, l'incorrigibilité du pervers ».

Le retentissement de cette atrophie de l'élément « bonté » apparaît donc comme acquérant une valeur pronostique, soulignant la nécessité où l'on est de songer à l'analyse psychologique de ces délinquantes avant de parler de leur relèvement.

En effet, deux observations seulement nous ont révélé chez leurs sujets un développement notable de bonté : nous voulons parler de Br... Yvonne et de Vil... Julianne. Toutes deux, malgré leurs perversions nombreuses imputables très nettement à d'autres causes de déséquilibre de leur personnalité, toutes deux constituent des cas permettant quelque espoir : L'une hérédosyphilitique présente un processus lésionnel organique justiciable du traitement approprié, l'autre, vaniteuse, mais déprimée constitutionnelle et surtout érotique, est de surcroît émotive en une certaine mesure, fournissant sur ce point à la rééducation une ressource aussi rare qu'efficace comme nous allons maintenant le montrer.

L'émotivité. — Cette disposition est sans doute la plus intéressante à étudier.

En effet, l'expérience nous a montré qu'elle détenait le rôle essentiel dans la personnalité innée et acquise des prostituées.

Et, d'autre part, inappréciable ressource en médecine mentale, elle se traduit, elle s'indique au moins, par des signes objectifs.

« La constitution émotive, mode de déséquilibration du système nerveux, écrit Dupré, est caractérisée à la fois par l'éréthisme diffus de la sensibilité et l'insuffi-

sance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire, en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements qui sollicitent sa sensibilité des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée ».

La séméiologie objective en fut établie par le même célèbre aliéniste et chacun en connaît la description :

- L'exagération des réflexes tendineux, cutanés, pupillaires.
- L'hyperesthésie sensitive et sensorielle.
- Le déséquilibre des réactions vaso-motrices et sécrétoires.
- La tendance aux spasmes des muscles lisses, pharyngisme, dysphagie.
- Le tremblement des muscles striés.
- La tachycardie.
- Les troubles de la réflexivité interviscérale.

Envisagé du point de vue mental, l'émotif dit le Docteur Fay « c'est l'impressionnable qui se trouble à propos d'un regard..., d'un reproche..., qui est malade à la pensée d'un examen, qu'un récit émotionnant bouleverse, qui se trouve mal à la vue d'un accident. La moindre émotion lui fait jaillir les larmes, il tremble à tout propos ».

A l'hyperémotivité se rattache l'anxiété et avant elle les consciences scrupuleuses, timides, hésitantes, inquiètes, inhibées.

Etre émotif dans la vie psychologique normale, c'est être prévoyant, penser aux conséquences fâcheuses d'un acte trop audacieux, le plus souvent s'en abstenir. L'émotif avide se montrera économe ; doué de bonté, il inclinera à se montrer complaisant, consciencieux. Il n'aura

peut-être pas l'âme d'un chef, mais écrit Dupré : « Il est intéressant de constater le rôle joué par l'émotivité dans ces combinaisons psychologiques complexes où elle semble... représenter le terrain le plus favorable à la culture et à l'épanouissement des qualités supérieures de la sensibilité morale et de l'imagination ».

Notons en particulier que par son action inhibitrice lorsqu'elle demeure dans les limites de la psychologie normale elle engage à la prévoyance, elle affermit le souci de la conservation et de la protection. Nous y insistons, parce que là nous paraît être l'explication de l'avidité particulière, malade et dangereuse de nos délinquantes.

A l'avidité d'un être normal, même si elle est très accusée, l'émotivité impose un frein, une crainte de l'excès, une crainte de l'avenir. Par le souci de la conservation, elle engage du même coup à la continuité, évite la dispersion, augmente le retentissement intérieur né de la difficulté vaincue, du désir réalisé. Elle joue certainement un rôle important dans le sentiment naturel de la pudeur.

Qu'on se reporte à la description que nous avons donnée de l'avidité de nos jeunes délinquantes, on verra qu'elle se situe à l'opposé de cette avidité-émotivité normale.

Un fait nous a tout spécialement frappé : Dans 5 cas seulement l'émotivité de ces filles atteignait à peine à la normale. Dans un seul cas, celui de Vil... Julianne, elle s'accusait comme bien développée, dans tous les autres l'anémotivité était flagrante. Insensibles bien entendu aux violences de paroles, insensibles aux exa-

mens médicaux, aux interrogatoires en public, aux interrogatoires judiciaires, insensibles aux menaces, aux punitions, insensibles au dépaysement, à la prison, à quelque risque et difficulté que ce soit. Imprévoyantes, cyniques, impudiques et jamais troublées, ce sont là leurs caractéristiques de loin les plus communes.

Pour aucune on ne peut songer à discuter un seul instant d'hyperémotivité même légère.

Nous n'avons plus comme précédemment pour la « bonté » à parler de perversité, c'est bien par atrophie, par défaut que se définit chez elles l'émotivité. Leur précoce impudicité qu'on ne peut guère pourtant attribuer à une habitude nécessaire alors qu'elles débutent à peine dans leur métier, leur inintimidabilité, leur insouciance et leur audace dans les actes et les paroles, l'absence de toute préoccupation morale, de toute anxiété, leur récidivisme impénitent constituent autant d'arguments corroborant l'inexistence des signes physiques d'émotivité.

Il faut ici expliquer une apparente contradiction : Ces jeunes délinquantes, nous en reparlerons plus complètement en analysant leur volonté, se montrent coléreuses et impulsives. La colère est considérée quelquefois, à tort selon nous, comme le propre des émotifs. Elle découle en partie d'un défaut d'inhibition et l'émotif est en général défini comme incapable de se maîtriser. Pour se convaincre de ce que cette opinion contient d'erroné, il suffit de penser à cette catégorie d'individus très souvent rencontrés : Nous voulons parler de ceux qui par éducation ou par effort personnel de longue haleine parviennent à garder un masque impassible tandis que le plus grand désarroi intérieur les envahit.

En réalité, si la première réaction de l'émotif est caractérisée par l'excès désordonné et irréfléchi, la seconde le conduit à se comporter désormais en inhibé, car rien ne lui est plus désagréable et plus nuisible que les manifestations mêmes de son émotivité. Il n'est rien moins que récidiviste par volonté.

La colère, c'est l'expression d'une avidité contrariée, chez un individu qui n'a point coutume de réfréner ses passions. Les plus grandes colères surviennent chez ces avides qu'aucune anxiété, aucune hésitation, aucune crainte ne retient, c'est-à-dire chez des anémotifs.

Et d'ailleurs la colère émotive, si elle existait, ne manquerait pas comme toute manifestation de cette nature de trahir son incoordination, son désordre, son inaptitude à atteindre un but. Or c'est tout le contraire qui se produit chez nos délinquantes. Leurs colères n'ont que l'apparence de l'irréflexion. Elles surviennent à propos, s'entourent de mise en scène tapageuse, de simulacre de suicide, de fausses crises de nerfs, elles n'ont rien du bouleversement émotif et tout de la haine dirigée qu'on cherche à rendre plus impressionnante par l'effroi du spectateur.

Une autre preuve du bien fondé de notre point de vue tient à ce que cette colère s'apaise en un instant et fait place aussitôt à une sérénité satisfaite et entière dès que l'obstacle dressé se trouve abattu ou mieux encore dès que les spectateurs qu'il fallait vaincre ou convaincre ont tourné le dos.

L'émotif ne se comporterait pas ainsi. Les mouvements et les troubles intérieurs mettent longtemps chez lui à

se dissiper et longtemps encore il en subit les assauts alors que la cause a disparu.

Il nous paraît donc plus juste d'interpréter comme résultant de l'avidité contrariée les colères et l'irritabilité dont nous avons comme beaucoup d'observateurs constaté la fréquence chez les prostituées.

La sociabilité. — La sociabilité qu'il ne faut avant tout pas confondre avec le sens moral est cette tendance que nous avons tous à vouloir plaire aux autres et à chercher à les intéresser à nous. Elle est essentiellement et uniquement égocentrique dans ses fins et par là complètement différente du sens moral ou sens social. Le mot de sociabilité prête à un malentendu sur ce point et il importait de le préciser.

La disposition sociabilité n'a rien de pathologique en elle-même. Elle renferme les qualités de courtoisie, de coquetterie affable, de vanité légère plus ou moins également partagée par tout le monde. La description de cette disposition normale n'est plus à faire : Philinte en restera la meilleure illustration.

Mais elle connaît deux modes de perversion : L'un, la misanthropie sur laquelle nous n'insisterons pas, car elle n'a pas été rencontrée chez les prostituées et qu'au surplus en toutes circonstances elle comporte des effets autrement moins fâcheux que la seconde, « la mythomanie ».

La mythomanie se caractérise par un emploi abusif de tous les moyens plus ou moins artificiels et faux que

nous estimons propres à nous faire paraître sous le jour le plus favorable et parmi lesquels le mensonge sous toutes ses formes tient la première place. Un degré de plus et c'est la création plus ou moins volontaire et consciente et bien organisée de la fabulation et de la simulation.

Rappelons pour mieux définir cette constitution pathologique ces quelques lignes de Dupré : « Je propose ce néologisme (la mythomanie) pour désigner dans un vocable général, de construction légitime et de sens clair la tendance pathologique plus ou moins volontaire et consciente au mensonge et à la création de fables imaginaires... Ces créations imaginaires s'extériorisent sous forme soit de récits oraux ou écrits, soit de simulations d'états organiques anormaux qu'on peut considérer comme des mensonges objectifs, des fables en action ».

Les prostituées mineures nous ont fourni de multiples cas de mythomanie. Chez les unes il s'agit seulement d'une irrésistible tendance à déformer plus ou moins volontairement leur récit, chez d'autres il s'agit de fables s'étendant depuis le faux état civil jusqu'à la mythomanie vaniteuse, perverse, hétéro-accusatrice, parfaitement organisée, prévue et polie jusque dans ses moindres détails.

La vanité hypertrophiée trouve ici les modes d'expression les plus variés. C'est une incessante comédie que ces filles jouent avec naturel pour les autres et pour elles-mêmes. Les thèmes divers reposent sur le désir soit de plaider leur cause, soit d'inspirer la pitié ou l'étonnement, soit d'extérioriser leurs préoccupations sexuelles,

soit d'alimenter une méchanceté insigne. On assistera ainsi à des fugues, à des simulations de suicide, à de fausses crises comitiales où domine toujours l'attitude théâtrale et spectaculaire.

Nous n'avons pas eu à discuter de manifestations pithiatiques. Ce n'est pas dans ce sens que ces délinquantes tentent d'exciter l'intérêt d'autrui. Une paraplégie, une hémip légie, une cécité supposent sans doute trop de caractères déplaisants, dénotent par trop une déficience, une diminution, une maladie au vrai sens du mot. Ces jeunes mythomanes ont une répugnance intime à plaider la faiblesse et la défaite. L'histoire de l'enfant martyr, des aventures d'ordre psychologique, beaucoup plus que des défaillances physiques correspondent à leur personnalité. Seules les pseudo-crisés comitiales auraient pu prêter à confusion lorsqu'on n'y assistait pas et qu'elles figuraient dans l'anamnèse. Mais une vanité trop grossière dévoilait vite la supercherie, car l'intéressée ne pouvait quelques semaines plus tard s'empêcher d'annoncer victorieusement qu'elle emporterait la prochaine fois la conviction du médecin ou plus simplement qu'elle avait cherché à s'amuser.

Un autre aspect de leur sociabilité se tient dans leur comportement tout d'extériorisation. Si l'on voulait discuter de constitution schizoïde ce ne serait certes pas ici qu'on trouverait les matériaux nécessaires, au moins parmi nos 79 observations. L'activité de ces sujets est remarquablement syntone, voisine des états hypomaniaques. En aucun cas on ne les voit repliées sur elles-mêmes fuir la société. Elles la recherchent au contraire et ne peuvent en être que plus dangereuses. Le prosé-

lytisme auquel elles se livrent si facilement le démontre assez.

Dans l'ensemble on peut dire que la sociabilité par sa richesse représente un trait commun quasi distinctif.

Nous ne trouvons que deux observations trahissant une atrophie de la sociabilité. Pour l'une d'elles, Gr... Georgette, il s'agit d'une grande débile, à la limite de l'imbécillité, niveau d'infériorité générale, qui nous paraît exceptionnel même dans ce milieu social particulier. L'autre, Lay... Germaine, présente une affection organique, une maladie de Basedow, sans doute pour une large part dans son comportement. Dans toutes les autres observations la sociabilité atteint un développement au moins normal ; pour cinq d'entre elles, elle s'inscrit comme élément presque prévalent. Nous pouvons rappeler comme un assez bel exemple l'histoire de K... Louise.

Il faut ici répondre à une objection qui se pose d'elle-même : La plupart de nos observations sont à dessein consacrées à des enfants ou du moins à des adolescentes. Or tous les auteurs s'accordent à considérer le mensonge et même la mythomanie comme naturels à l'enfant.

Considérée isolément, la sociabilité par son hypertrophie dans 5 de nos observations répond à la définition qui lui confère chez l'enfant, d'après Dupré, un caractère pathologique : « La mythomanie pathologique est constituée, chez l'enfant anormal comme chez l'adulte, par l'excès de durée et d'intensité, enfin par le caractère anormal des manifestations mythopathiques ». Et, plus loin : « Ce qui caractérise essentiellement la mythomanie pathologique, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte, c'est non seulement l'exagération de l'activité

mythique, mais encore et surtout l'association de cette activité malade à des tares intellectuelles, affectives et morales, qui commandent l'évolution du syndrome mythopathique, inspirent les actes et dirigent la conduite des sujets, et confèrent ainsi à la mythomanie une gravité sociale, un intérêt médico-légal de premier ordre ».

De ce deuxième point de vue, toutes nos observations, sauf deux précédemment signalées, renferment un exemple de mythomanie pathologique. Il s'agit donc bien d'une manifestation psychologique habituellement rencontrée chez ces filles et nous la retiendrons comme telle lorsque nous en viendrons tout à l'heure à envisager l'ensemble de la personnalité.

La personnalité acquise

Nous venons d'étudier une à une les dispositions innées de la personnalité de nos sujets. Rappelons que l'on considère comme personnalité innée un ensemble d'éléments tributaires de l'hérédité d'une part, mais aussi d'une mutuelle adaptation des uns aux autres, de leur interrelation réciproque. La personnalité innée ne se constitue pas d'une série d'additions ou de soustractions de ces aptitudes, elle en est une synthèse originale et spéciale à chaque individu.

S'il est vrai, comme on l'admet généralement, que ce noyau fondamental de tendances, cette organisation primitive demeurent profondément influents tout au long de la vie du sujet, il n'en est pas moins vrai qu'il ne

persiste pas immuable et imperméable. Cette attitude figée d'un organisme vivant n'aurait aucune signification et personne ne saurait la considérer de ce point de vue.

Il existe sans doute une personnalité innée. Il en est une autre, acquise et changeante.

« La formation de la personnalité dans son ensemble vivant » apparaît ainsi comme une modification de la valeur déterminante de certaines dispositions, sous la poussée du dynamisme, qui, quotidiennement répété, tend à créer une interaction et une collaboration de plus en plus étroites entre toutes les dispositions. Cette formation de la personnalité acquise est d'ailleurs parallèle à l'utilisation progressive de la personnalité innée... Toutes deux se poursuivent, dans l'immense majorité des cas, dans le sens d'une plus complète adaptation de l'individu au milieu...

En même temps nous pouvons signaler, sans y insister, quelle est la condition indispensable de cette adaptation progressive : Il est nécessaire qu'aucune disposition ne soit trop hypertrophiée ; sinon, quoiqu'il arrive, les autres dispositions ne pourront jamais jouer qu'un rôle tout à fait négligeable ; un individu sera d'autant moins éduicable qu'il côtoiera de plus près les constitutions psychopathiques. (M. Delmas.)

Dans cette incessante évolution de la personnalité acquise, la pathologie organique joue son rôle. Le milieu social n'est pas moins important.

Pour les sujets qui nous intéressent ces deux facteurs travaillent pourrait-on dire en synergie. En effet, le milieu social où vivent nos jeunes prostituées entraîne

presque inéluctablement l'intervention de deux agents pathologiques : la syphilis ; l'alcool et les toxiques en général. Mais l'étude des lésions organiques chroniques nous conduirait trop loin et au surplus puisqu'il s'agit d'enfants ou d'adolescents, leurs méfaits en sont encore à leurs débuts.

Par contre le milieu social trouve d'emblée toute son efficacité.

Nous avons décrit précédemment ce qu'était ce milieu, nous avons énuméré l'absence d'autorité familiale et paternelle, l'absence d'éducation morale, l'exemple influent de luttes, voire de batailles, et aussi de paresse, d'ivrognerie ou de prostitution dans ce même milieu familial.

Nous avons décrit l'enfant dont la fréquentation scolaire est généralement courte, irrégulière, vivant plus ou moins abandonné et indépendant, choisissant ses camarades et ses fréquentations en vertu du vieux proverbe « qui se ressemble s'assemble ». Nous n'avons pas à y revenir.

Mais il faut maintenant nous demander comment ces conditions d'existence peuvent organiser et orienter la personnalité acquise.

— Au point de vue intellectuel, elle est formée par nos souvenirs.

Ils s'attachent ici à une vie décousue et dissolue familiale et personnelle, à moins que ce ne soit à l'Assistance publique.

— Dans l'ordre moteur la personnalité acquise se compose d'habitudes proprement dites. Elles s'appelleront ici : désœuvrement, vagabondage, paresse, envie.

- Dans le domaine de l'affectivité la personnalité acquise consiste en goûts et en inclinations. « Les goûts se rapportent aux dispositions autres que la bonté ». D'une manière un peu schématique mais suffisante à l'idée générale que nous en voulons tirer, à l'activité se rapporte le goût des jeux, des sports, de la marche, de la danse, des voyages ; à la sociabilité se rattache le goût de la toilette ; enfin à l'avidité le goût des plaisirs et des jouissances, en particulier, certains goûts assez physiologiques comme la gourmandise.

L'émotivité dispose aux goûts esthétiques en général, nous n'avons pas à la retenir du fait de son absence chez nos délinquantes.

Où trouver dans le milieu familial et social des jeunes prostituées d'efficaces barrières à l'amour des jeux, des voyages, de la toilette, des plaisirs et des jouissances ? S'il en est d'imposées ce sera par la pénurie matérielle, et il en résultera de toute évidence une irritation de l'individu favorable seulement à l'exaspération de ses tendances, à la haine de la société et de ses inégalités.

Car nous devons rappeler que l'activité, l'avidité et la sociabilité représentent justement la triade responsable par son hypertrophie du déséquilibre de la personnalité innée de nos sujets.

Conclusion : Si chacune apportait en naissant un léger déséquilibre de ces tendances, la personnalité acquise en aurait vite fait un déséquilibre permanent et accentué.

- Les inclinations dérivent de la disposition bonté :
Inclination à l'amitié, à l'affection, à l'attachement,
à l'amour, à l'admiration, au respect, à l'estime, à
la reconnaissance, au patriotisme.

Or la bonté fait défaut, nous l'avons dit, dans 50 % des cas et pour les 50 % restant, l'hypertrophie des autres tendances ne saurait se trouver équilibrée d'une bonté moyenne tout juste normale. Il y faudrait un excès au moins égal. A ce point de vue nous ne rencontrons qu'une infime minorité de sujets aptes aux inclinations précitées.

A l'aspect affectif de la personnalité acquise se rattachent les passions qu'on doit définir comme des degrés très marqués, ou même exagérés des goûts et des inclinations.

L'excès et le déséquilibre, nous n'y reviendrons pas, caractérisent nos délinquantes. On y peut ajouter le défaut de jugement pour la plupart d'entre elles.

Par contre, les inclinations naissant de l'atrophie de l'élément bonté s'appellent antipathie, rancunes, animosité, etc... Il serait ridicule de s'attarder à citer tous les aliments que fournit le milieu à semblables orientations naturelles.

En fait, ce sont bien des manifestations de rancune, d'animosité, d'antipathie sociale qu'évalent nos prostituées dans leurs observations et leurs passions sont limitées ou plutôt dans tous les domaines, versatiles et changeantes.

L'explication n'en paraît pas très difficile. Les passionnés se comportent en avides émotifs. Ce que nous

avons écrit de ces tendances chez nos délinquantes fournit l'éclaircissement utile.

Et voici qu'après avoir envisagé les dispositions innées puis la personnalité acquise nous pouvons nous représenter de manière plus vivante le portrait psychologique habituel de nos jeunes prostituées, leur caractère qui n'est autre que les dispositions innées modifiées par les habitudes, les goûts et les inclinations. Nous n'avons pas à hésiter pour choisir telle ou telle de nos observations. Le détail est maintenant présent à l'esprit du lecteur, l'ensemble, le schéma moyen correspondant aux traits communs caractéristiques, il est, lui, toujours le même.

A la consultation du centre de triage elle arrive l'allure déagée, maniérée, ou bien indifférente et distraite, bref avec un peu plus ou un peu moins de sociabilité-activité.

Elle est rarement habillée de manière onéreuse, elle n'a que 14 ou 15 ans, mais elle est toujours soucieuse d'une coquetterie aussi avantageusement parée qu'il est possible.

Elle a été amenée de la prison par les inspecteurs, elle se trouve brusquement introduite dans une salle de consultation devant de nombreux médecins ou étudiants. A l'hôpital, le malade adulte, entrant lui aussi dans une salle analogue trahit son intimidation, il est gêné, tourne son chapeau ou son sac dans ses mains, cherche sa chaise et se trompe parfois, répond à côté de la question, entrecoupant son récit de « Oui, monsieur le docteur » ou « non, monsieur le professeur » indifféremment et avec une hâte un peu puérile à montrer son respect. Il est farci de contradictions ce récit, les souvenirs arrivent pêle-mêle. On retire celui-ci déjà cité, on rattrape cet

autre qu'on n'avait pas assez souligné, on écoute docilement, on regarde l'assistance avec un peu d'inquiétude, le médecin avec respect et on s'en va en serrant avec soin l'ordonnance dans son porte-monnaie, après avoir prodigué les remerciements.

Mlle X..., elle, arrêtée pour vagabondage avant-hier et débarquant du « panier à salade » ne ressemble en aucune façon à ce genre de clients. Elle s'assied bien en face de vous et adopte l'une des deux attitudes suivantes. Soit un récit logorrhéique, prétentieux et faux, mais jamais hésitant et toujours impertinent, soit le silence et le refus de répondre, longtemps prolongé avec un sourire ironique au coin des lèvres ou une expression d'hostilité raide et décidée sur le visage. Elle répond « oui », « non », « c'est ça ». Après plusieurs minutes de questions patientes elle consent parfois à vous raconter du ton le plus froid et le plus cynique qu'elle faisait le trottoir, qu'on l'a arrêtée. L'interrogatoire sur les antécédents familiaux est reçu comme une indiscretion et puis après tout elle n'en sait rien ! Si on croit qu'elle se rappelle ! De religion elle n'en a pas ; souvent la question suscite une véritable gaieté ! Pour qui la prendrait-on ? — Sait-elle lire, écrire et compter ? Mais naturellement — elle avait toutes les facilités en classe, seulement « ça l'embêtait ». Vous pensez bien que dans ces conditions elle préférerait s'amuser. Priée de se déshabiller pour être examinée elle ne se le fait jamais répéter et ne trahit pas le moindre signe de pudeur ou de gêne.

A la prison, on peut la revoir ; elle s'est adaptée en deux ou trois jours à ce nouveau milieu, elle a retrouvé d'anciennes amies du trottoir ou bien elle a lié connais-

sance avec elles. De quoi peuvent-elles s'entretenir ? Leurs quelques essais de poésie cités par M. Louis Faivre dans sa thèse (Paris, 1931) nous en fournissent une idée assez précise :

Quand donc reviendra la vie et le trottoir ?

Quand donc roulerons-nous enfin sur le boulevard ?

Et quand donc pourrons-nous enfin dire :

Moi, de la police

Maintenant je m'en f...

Ce sera plus par année que je resterai au clou,

Mais ce sera quinze jours, alors je m'en f...

Rendue au régime de la liberté surveillée, c'est-à-dire pour s'exprimer plus clairement à la liberté tout court, on devine sans nous obliger à plus d'informations ce qu'elle peut faire de cette liberté.

D'ailleurs, au tribunal, à l'audience, elle interpelle le magistrat, elle accuse ou bien elle se refuse à toute explication.

Confiée à une maison d'éducation religieuse, pendant quelques semaines suivant ses propres termes « elle fait du foin ». Puis la discipline et l'organisation stricte de l'emploi du temps l'habituent petit à petit à se taire, à répondre : « oui ma mère », « non ma mère », et à jouer la comédie. Libérée elle rejoint aussitôt le cher trottoir. Envoyée dans une maison de redressement elle en sort à 21 ans avec le même amour du trottoir et une hostilité accrue envers la société, hostilité maintenant enrichie de l'instruction reçue des autres pensionnaires et d'un caractère affermi devant les épreuves... de l'appareil judiciaire.

Il s'en trouve un petit nombre qui change d'existence, adopte un métier ou se marie : Elles appartiennent, au moins toutes celles que nous avons observées, au groupe des débiles suggestibles.

Et ceci nous amène à étudier les problèmes que pose la synthèse de la personnalité tout entière, intellectuelle et affective-active, nous voulons parler de l'attention, de la paresse, de la volonté, du sens moral.

L'attention. — Elle ne nous retiendra pas longtemps.

L'attention suppose d'abord des conditions physiologiques de bon état général et d'hygiène alimentaire qui de toute évidence ne sont point le fait des prostituées non plus que de leur milieu.

Elle exige ensuite de l'émotivité : L'attention est une réaction. Nous avons vu ce qu'était l'émotivité des intéressées.

Elle suppose de l'activité, mais s'oppose particulièrement à l'instabilité.

Elle est favorisée par l'intérêt. Le mode d'intérêt de nos mineures est fait d'avidité et de sociabilité, mais nous avons montré ce qui leur manquait pour toute réalisation utile : La continuité. Enfin, il lui faut de toute évidence des éléments intellectuels à peu près équilibrés. Le déséquilibre, imagination, jugement, ou l'insuffisance générale est ici la règle.

La paresse. — Un excité, écrivent MM. Delmas et Boll, qui devrait être porté vers une dépense facile d'activité, peut être paresseux par défaut d'éthisme (élément bonté) et appliquer son avidité exclusivement au jeu et aux plaisirs.

Semblable explication de la paresse nous paraît exactement s'adapter au caractère des prostituées mineures.

On entend dire couramment, et même par des gens bien informés, que la paresse constitue le défaut capital de ces délinquants mineurs, que la répugnance qu'ils ont au travail les conduit, le milieu aidant, par un chemin naturel à la prostitution et aux délits.

Pour vraie qu'elle puisse être dans l'apparence, cette opinion nous semble bien superficielle.

Tout d'abord, on se hâte un peu trop en estimant que pour un paresseux la prostitution tient lieu de sinécure. L'existence de ces filles connaît de réelles difficultés matérielles, des jours de disette, de nombreuses circonstances où leur métier exercé bon gré mal gré revêt les caractères d'une obligation, imposée pour vivre, imposée aussi par le proxénète, sanctionnée par lui de bourrades, d'altercations, de coups. Cette obligation, elles l'expriment par le mot usuel : « elles travaillent », on les fait « travailler ».

Mais évidemment, aux yeux du client qui lui « s'amuse » la prostitution sera jugée d'autre manière, d'autant qu'une apparente nonchalance et une allure d'insouciance enjouée réalisent le plus élémentaire et nécessaire appât.

Un commerce ne saurait se fonder sur la paresse. Qu'il s'agisse de vendre et même du plaisir, la notion de travail est liée à celle de bénéfice, qu'on le veuille ou non. Or la prostitution est sans doute un commerce répugnant, mais elle est un commerce.

Nous ne pensons pas qu'une paresseuse trouve beaucoup mieux son compte à ce commerce particulier qu'à celui de servante de café par exemple.

D'autre part, l'incontestable instabilité motrice propre à nos sujets s'accommoderait mal d'une nonchalance habituelle. Ces deux modes de comportement ne vont pas sans contradiction.

Littre définit la paresse : « faiblesse de tempérament qui porte à ne pas agir ». Au sens propre du mot nous ne trouvons donc aucune explication qui se puisse appliquer à la prostitution.

Aussi bien nous semble-t-il que sur ce mot comme sur beaucoup d'autres, qui ont pour eux le tort de s'employer à des désignations trop générales, une confusion s'est faite. On oppose paresse et travail, et dans l'esprit de chacun plus ou moins consciemment à l'idée du travail se joint celle d'une activité « sociale », d'une fin « socialement utile et admise ». La prostitution ayant pour fin un plaisir essentiellement égoïste et antisocial, se révélant comme une tare que la société condamne et voudrait cacher, la prostitution n'a plus rien de commun avec le « travail » comme on l'entend.

L'usage fait force de loi et si l'on veut être compris, il faut accepter la notion de travail et de paresse, comme tout le monde l'accepte. Ainsi ferons-nous et nous admettons que l'épithète « paresse » dépeint un élément du

caractère des prostituées mais il fallait spécifier que cette épithète ne s'oppose pas à la notion d'instabilité, mais bien à celle « *d'activité sociale normale* ». Ainsi compris, on le voit, le mot de « paresse » ne peut suffire à expliquer la prostitution du point de vue psychologique.

Il est, toute discussion de sens à part, une autre raison pour laquelle on ne peut le considérer comme enfermant tous les aspects de la personnalité des prostituées.

La paresse, telle qu'on la comprend, exprime un mode de comportement. Ce mot, c'est déjà une synthèse, c'est un trait de caractère, ce n'est plus un élément fondamental de la personnalité mais la résultante de plusieurs éléments.

Les prostituées sont paresseuses par défaut de sens social ou éthisme (bonté), du fait de leur avidité particulière, de leur anémotivité aussi.

En effet, si elles répugnent si profondément à l'exercice d'une profession sociale normale nous en trouvons les raisons de la manière suivante :

Leur avidité et l'orgueil qu'elle suppose exige pour se satisfaire une condition qui assouvisse dès le présent leurs goûts de lucre, leurs multiples et impérieux besoins. Elle rend insupportable l'assujettissement à une discipline aussi bien qu'à des conditions jugées inférieures comme celles d'employée, d'ouvrière. Leur défaut d'émotivité et d'éthisme les laisse insensibles à la notion de devoir social, de responsabilité.

On peut même ajouter que leur instabilité s'oppose aux conditions ordinaires des professions féminines, ouvrière, domestique, commerçante, où s'impose la con-

tinuité dans une tâche donnée. On nous dira qu'instables, elles savent pourtant persévérer dans la prostitution. Ce ne serait qu'un assez pauvre jeu de mots. La stabilité de leurs tendances à la perversion, à l'avidité est la seule qu'elles connaissent. Ces tendances trouvent leur satisfaction dans la prostitution mieux qu'ailleurs. Elles vont donc à la prostitution et n'en gardent pas moins leur instabilité particulièrement à l'aise dans l'exercice d'un métier où on ne leur demande qu'entrain et variété. Au reste, elles ne demeurent que le moins possible retenues aux lieux, et elles ne peuvent même garder leur attachement au souteneur.

Pour nous résumer, *la paresse chez les prostituées mineures, bien loin de suffire à la définition de leur personnalité, n'est qu'une expression restreinte de leurs tendances affectives-actives ; ce mot de paresse s'applique au comportement, il exprime un effet et non une cause.*

La volonté. — La question est plus délicate. La volonté n'est pas une faculté. C'est une facilité plus ou moins grande de passer aux actes réfléchis et de les poursuivre. Elle résulte d'une expression de la personnalité dans son intégralité. Beaucoup de nos sujets possèdent cette facilité de passer aux actes, mais ces actes ne sont pas réfléchis, tant du fait d'une déficience du jugement que du fait d'une complète rupture d'équilibre entre la sphère intellectuelle et la sphère affective au profit de cette dernière. Cette volonté devient un tempérament impulsif éminemment dangereux pour l'individu et pour l'entourage.

Cette question des impulsions mérite qu'on s'y attarde quelque peu : Au delà des expressions de la personnalité acquise, habitudes, goûts et inclinations, la volonté ou disposition aux actes, peut être plus ou moins affirmée suivant l'avidité et l'activité du sujet. L'avidité éveille les mobiles de l'action, elle confère à l'individu dans l'ordre affectif l'orgueil, la confiance en lui. (On peut se rappeler qu'elle fournit un des éléments de la constitution paranoïaque que complètent encore la méfiance, le défaut de jugement, la paralogie interprétante.) L'activité, elle, peut en de certains cas, non dans tous, conférer à la volonté un caractère entreprenant au moins utile sinon indispensable. Le jugement enfin applique ces dispositions à des fins accessibles et profitables.

Si l'on veut bien se remémorer maintenant ce que nous avons dit de l'avidité, de l'activité et du jugement chez les prostituées mineures, il semble que les impulsions si souvent décrites chez elles comme prédominantes et violentes, trouveront une interprétation logique : En effet, leur avidité se révèle particulièrement accentuée. On ne peut s'étonner de les voir témoigner en toutes circonstances d'une attitude orgueilleuse et surtout de cette cupidité inhérente aux personnalités avides, cupidité qui n'est dans l'ordre matériel que la réplique de l'orgueil dans l'ordre moral. Mais le gouvernail manque et le défaut de jugement, parfois une naturelle prédisposition aux interprétations erronées et faciles, oriente presque inévitablement ce besoin de posséder, cette cupidité, en des voies si mal adaptées aux possibilités qu'à tous moments le but est manqué.

L'instabilité provoque de façon plus certaine encore

l'échec et découvre à cette volonté agissante un but toujours changeant et toujours aussi mal assuré. Ainsi cette personnalité instable s'éparpille sans réflexion, sans jugement. Elle est, nous l'avons dit, beaucoup plus conforme à l'idée qu'on se fait de l'impulsion qu'à la définition de la volonté, qu'on imagine mal sans continuité et sans jugement. Mais plus encore l'absence de tout élément anxieux, de tout frein émotif lui ajoute ce caractère presque explosif vraiment propre aux impulsions psychomotrices. Sans aucun égard pour les conséquences à moins qu'elles ne soient immédiatement nuisibles et d'une nocivité considérable pour elle-même, notre délinquante brise, casse, frappe, et crie et s'emporte à loisir.

Ainsi se produisent ces accès de colère que nous avons déjà décrits et soustraits à une cause émotive, ainsi nombre de délits, de fugues, de coups, parfois de suicides.

Il n'est pas difficile de distinguer ces impulsions si fréquentes chez les prostituées des autres modes d'impulsivité. On ne peut parler d'épilepsie si on les observe de près, car outre le danger qu'il y a pour la clinique à trop étendre les équivalents comitiaux, encore faut-il leur garder au moins les grandes caractéristiques du syndrome épileptique. L'amnésie, au moins fugace, transitoire mais existante, entre parmi ces signes essentiels. Or, nous n'avons jamais retrouvé à l'interrogatoire et surtout nous n'avons jamais vu nos sujets donner le moindre signe d'« absence » au cours de leurs crises impulsives. En vain, nous avons cherché à observer cette attitude, brusquement et brièvement perdue, ce changement d'expression sur le visage qui justifie si bien le mot d'« absence ». Nous avons par contre toujours

remarqué que l'acte accompli correspondait à un but conscient tant il était bien dirigé, empreint surtout de malice, de satisfaction s'il réussissait, de dépit s'il échouait. Bref toute l'affectivité et même de la réflexion participait de façon évidente à cet acte, dans sa conception rapide, sa réalisation, sa terminaison. La mémoire en était parfaitement conservée.

Il ne saurait s'agir non plus d'impulsion chez des psychasthéniques. Nous avons assez montré combien le psychisme de ces délinquantes était éloigné de toute dépression, de toute obsession, voisin au contraire des états d'excitation cérébrale pour éliminer toute comparaison entre les impulsions de nos sujets et l'état de conflit intérieur propre aux psychasthéniques.

Ce ne sont pas non plus des impulsions d'hyperémotifs que celles d'individus qui savent si bien les accorder à un but précis, les répéter au moment propice et qui n'en gardent ni trouble ni appréhension.

Bref, on ne peut parler d'impulsion motrice pure, type habituel des états épileptiques, non plus que d'impulsions psychiques. Ces dernières supposent des caractères d'obsessions, de luttes angoissantes, d'émotivité, de conflit qui n'ont rien de commun avec la froide résolution et la réalisation immédiate dont fait preuve l'impulsivité de nos délinquantes.

Le comportement hypomaniaque, l'avidité-instabilité véritablement excessive et anarchique, l'alcoolisme personnel ou l'hérédité alcoolique, paraissent beaucoup mieux répondre aux causes de ces impulsions comme elles paraissent diriger les différents actes de la vie de ces filles, leur orientation, leurs relations.

Le sens moral. — C'est le problème capital. De lui dépend l'amendement possible. Et d'abord pour éviter une controverse stérile qui pourrait naître d'une définition imprécise, empruntons à MM. Xavier et Paul Abély dans « L'internement des arriérés sociaux » le passage suivant :

« Si la notion du sens moral paraît à juste titre par trop philosophique, la notion de sentiment social, de tendance sociale, d'adaptation sociale, est comprise de tout le monde. On admet très simplement aujourd'hui qu'il existe chez l'homme normal des sentiments, des tendances, issus d'une expérience séculaire de la vie en société, qui sont en germe à la naissance et qui sont développés par l'éducation qui nous pousse à respecter nos semblables dans leur vie et dans leurs biens et qui s'oppose à l'expansion exagérée bien que naturelle de nos tendances égoïstes. L'équilibre de ces tendances, les unes personnelles, les autres altruistes, se traduit par l'adaptation à la vie sociale ».

Ainsi défini, sur quoi repose le sens social dans la psychologie de l'individu ?

On voit sans peine qu'il ne pourrait se passer de sens altruiste, de sympathie, c'est-à-dire de l'élément bonté.

Il n'y faut pas compter chez nos délinquantes dans la grande majorité des cas.

Le sens moral ne pourra pas lutter contre leur avidité-activité débridée que ne retiennent ni le jugement, ni l'émotivité. Il lui faut de la sociabilité mais il ne peut

que se mal trouver de la mythomanie et même du mensonge trop facile.

Enfin ici comme dans tout comportement, le jugement dirige, l'imagination associe. Or nos observations font souvent ressortir la médiocrité des deux éléments, mais dans le cas contraire, c'est à un déséquilibre entre imagination et jugement, au détriment de ce dernier, que nous nous heurtons.

Et si maintenant nous considérons ces deux maîtres directeurs du sens social que sont l'habitude et l'éducation, alias, le milieu, nous pouvons conclure que tout est rassemblé dans la personnalité innée et acquise des prostituées mineures pour gêner, contrarier ou étouffer le sens social. Aussi n'en trouve-t-on habituellement pas. Mais on leur trouve un mode vicié de sens social, le respect et l'attachement à « leur » milieu. Il ne faut pas s'y tromper et jouer sur les mots. L'esprit social dont elles témoignent à l'égard des comparses on le trouve aussi chez les garçons délinquants, et de quoi est-il fait ? D'un ensemble d'éléments, habitudes, souci de protection, vanité, sociabilité, bien susceptibles de fournir une chaîne entre un groupe d'individus particuliers, de comporter des droits et des devoirs mais en définitive étranger au sens social tel qu'on l'entend généralement. Il ne saurait y avoir, en effet, « des » sens sociaux dans un même pays, à une même époque, pour de petits groupes antagonistes d'individus. Le sens social tout court ne peut être que celui qui régit les rapports et les intérêts de la majorité, qui assure la conservation et si possible le mieux-être de cette majorité. Ce n'est peut-être pas, ainsi conçu, une notion métaphysique. Aussi bien trai-

tons-nous de considérations essentiellement positives. Quant aux bases du sens moral, philosophiquement parlant, nous ne sommes pas personnellement capable d'en tirer d'utiles conclusions dans le problème pratique qui nous occupe.

CHAPITRE IV

La prostitution juvénile

Etude comparative

des documents bibliographiques

LES DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET SOCIOLOGIQUES.

« Car ces créatures changeantes et de hasard ne sont jamais qu'à l'heure présente de leur amour. Nulle mémoire de ce qui précéda, nulle crainte de ce qui peut venir. »

A. DAUDET (*Sapho.*)

Les traits essentiels de la psychologie des prostituées se retrouvent sous la plume de bien des romanciers célèbres ; quelquefois même avec une parfaite exactitude.

« Sapho est née... dans la banlieue, de ce père, ancien dragon, qui faisait le service des voitures de Paris à Chatillon, et d'une servante d'auberge, entre deux tournées de comptoir. Elle n'avait pas connu sa mère, morte en couches... Son père avait d'autre souci que d'élever l'enfant...

Sapho ne cache pas le peu de goût qu'elle a pour le travail : « Tu me récompenseras du grand effort que je

fais de travailler pour la première fois de ma vie, de cet esclavage de nuit et de jour ».

L'histoire de Thaïs n'est pas moins significative : « Ce père inerte et cette mère avide la laissaient chercher sa vie comme les bêtes de la basse-cour. Aussi était-elle devenue très habile à tirer une à une les oboles de la ceinture des matelots ivres, en les charmant par des chansons naïves et par des paroles infâmes...

Elle se donna, avant l'âge, à de jeunes garçons du port et elle suivit les vieillards qui errent le soir dans les faubourgs ; et avec ce qu'elle recevait d'eux elle achetait des gâteaux et des parures.

Elle s'étendit à plat ventre sur le tapis et passa la nuit à sangloter, formant le dessein de vivre désormais comme saint Théodore, dans la pauvreté et dans la simplicité.

Dès le lendemain elle se rejeta dans les plaisirs *auxquels elle était vouée*.

Rien ne pouvait la distraire de son inquiétude, pas même sa maison et ses jardins, qui étaient célèbres, et sur lesquels on faisait des proverbes dans la ville.

« Je n'ai pas plus choisi ma condition que ma nature. J'étais faite pour ce que je fais. Je suis née pour charmer les hommes » (Anatole France).

Ne voudrait-on feuilleter que les œuvres de maîtres, littérateurs, romanciers ou poètes, il serait infiniment trop long d'en extraire les pages inspirées du sujet qui nous occupe. Souvent d'ailleurs on devrait appliquer au

personnage de fiction la même analyse qu'à nos observations cliniques.

Le romancier crée pour nous une image fidèle de la vie, il ne nous conduit pas à la simplicité d'un schéma.

Quant à cette littérature dite « naturaliste » dont le goût paraît se perdre, elle n'a pas beaucoup ajouté à l'étude des caractères. Elle a peut-être beaucoup aidé à édifier en souveraine la notion de « milieu », et du même coup contribué à graver plus d'une erreur dans l'esprit de nos philanthropes.

Mais pourtant nous ne pouvons oublier « Nana ».

Eh bien ! Nana ne peut rien envier à nos prostituées. Elle n'apporte pas de lignes nouvelles à nos portraits. Elle pourrait le plus souvent s'approprier leur profil psychologique.

« Alors Nana devint une femme chic... Marquise des hauts trottoirs ». — Et elle avait un riche amant, et des laquais et un hôtel. « Il était de style Renaissance, avec un air de palais ». Et dans « la chambre de satin mauve, parmi les meubles de laque blanche et bleue, Nana, « qui n'avait pu se déshabituer de s'asseoir à terre pour ôter ses bas ».

« Cependant l'hôtel n'était pas entièrement meublé que Nana, un soir où elle avait prodigué à Muffat les serments de fidélité les plus énergiques, retint le Comte Xavier de Vandevures... Elle céda non par toquade, plutôt pour se prouver qu'elle était libre. L'idée d'intérêt vint ensuite ».

« Cependant, dans son luxe, au milieu de cette cour, Nana s'ennuyait à crever. Elle avait des hommes pour

toutes les minutes de la nuit et de l'argent jusque dans les tiroirs de sa toilette, mêlé aux peignes et aux brosses; mais ça ne la contentait plus, elle sentait comme un vide quelque part, un trou qui la faisait bâiller ».

Ainsi, riche, recherchée, ignorante de toute préoccupation matérielle, « elle sentait comme un vide quelque part ».

On éprouverait quelque difficulté à mieux exprimer ce que renferme ce caractère profondément inadaptable, de perpétuelle et insatiable avidité. Miséreuse il lui faut l'aisance. Aisée il lui faut la fortune. Riche il lui faut... le trottoir parce que ne pouvant acquérir davantage mais incapable de se maintenir il ne lui reste qu'à redescendre. Pente grandement facilitée par le souvenir qu'elle en a, mais aussi par le besoin :

« Une après-midi, comme elle rentrait d'un concert, Nana remarqua sur un trottoir de la rue Montmartre une femme qui trottait, les bottines éculées, les jupes sales, avec un chapeau détrempé par les pluies. Tout d'un coup elle la reconnut :

— Arrêtez, Charles ! cria-t-elle au cocher.

Et appelant : « Satin ! Satin !

Les passants tournèrent la tête, la rue entière regarda. Satin s'était approchée et se salissait encore aux roues de la voiture.

— Monte donc, ma fille, dit Nana tranquille, se moquant du monde.

Et elle la ramassa, elle l'emmena, dégoûtante, dans son landau bleu clair, à côté de sa robe de soie gris perle, garnie de Chantilly, tandis que la rue souriait de la haute dignité du cocher ».

Eh bien ! Satin ? Elle aussi, accueillie par la fortune ?
Mais oui, continuons :

« Le matin du quatrième jour Satin disparut. Personne ne l'avait vue sortir. Elle avait filé, avec sa robe neuve, prise d'un besoin d'air, ayant la nostalgie de son trottoir ».

On n'aurait pas de peine à dégager de cette rapide revue littéraire les principaux traits psychologiques que nous avons soulignés tout au long de notre étude. Avidité et instabilité, sociabilité et perversité, tout s'y trouve pour peu qu'on veuille s'y attarder. La forme et le récit évidemment viennent d'une autre plume que la nôtre. Mais nous n'avons point là-dessus de prétentions et nous sommes pleinement satisfait de rencontrer un accord entre notre sèche analyse et les pages assez saisissantes que nous venons de citer.

Malheureusement, nous ne pouvons arrêter ici notre investigation dans la littérature. Il est des feuilles et des volumes, non des moindres par le poids, mais souvent bien mal informés, semble-t-il, pour décrire et pour expliquer, pour proscrire et pour réformer, pour abolir ou pour traiter la prostitution.

C'est en particulier le cas de ceux qui écrivent sur ce sujet comme sur toutes choses qu'ils connaissent ou qu'ils ignorent, les journalistes pour tout dire.

Ainsi chacun pouvait-il, le 24 février 1939, lire dans le « Paris-Soir » de ce jour, étalé sur un quart de première page et deux colonnes au verso cet article pour le moins curieux :

« Dans toute la France il ne reste que 30 filles « incorrigibles ». C'est dans l'établissement de Clermont-d'Oise

qu'on détient les dernières récidivistes impénitentes. Elles étaient 850 il y a trente ans et 235 en 1920. Ces jours derniers, une grande partie du château historique où l'on abrite « les dures de dures » a pu être utilisé pour héberger les réfugiés espagnols ». « Si nous avons néanmoins déjà pu faire beaucoup, c'est que la France compte de moins en moins de filles mineures coupables ». Et ici l'argument définitif : « Voyons les chiffres... Ils sont en effet fort éloquentes ».

D'ailleurs « ces 30 filles terribles, parmi lesquelles trois meurtrières, dont l'une a tué deux enfants », l'auteur nous dit avec sérieux : « Ce ne sont pas les plus mauvaises ». Voici une des meilleures, une pauvre âme ramenée au bien, c'est « cette petite bonne qui lacéra de coups de ciseaux la mère d'un ministre »... « C'était une pensionnaire modèle... Elle a été libérée il y a cinq ans... Je n'ai plus jamais entendu parler d'elle et je pense qu'elle vit comme une brave et saine jeune fille quelque part ».

« Ne sutor supra crepidam » ! Les humanités se perdent et aussi peut-être cette faculté que Descartes pensait « la chose du monde la mieux partagée ».

Mais nous nous excusons de cette diversion trop futile que nous devons à la presse, grande éducatrice contemporaine. Il faut écrire quelques mots de cette famille d'honnêtes gens qu'on dit philanthropes.

Ils ont sans relâche cultivé, d'une humeur quelque peu brouillonne, mais toujours généreuse, le sujet auquel nous avons voulu, nous aussi, apporter notre contribution. On leur devra certainement d'intéressantes suggestions et même de la reconnaissance. Ils n'avaient pas

commencé comme M. l'Abbé Jérôme Coignard, mais du moins se sont-ils inspirés de sa fin :

« Tournebroche, mon fils, prenez bien garde à ce que je vais vous dire : Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles, le cœur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. La raison n'a point tant de vertu ».

Ils ont tous médité ces profondes paroles et Irma Troll Borostyani leur a clairement montré le chemin de la vérité :

« Va et demande à ces créatures infortunées si c'est volontairement et librement qu'elles se sont vouées au vice ! Et presque toutes te raconteront une histoire de besoin et de perte de place, de faim et de manque de travail, qui les y ont forcées, ou une histoire d'amour et de séduction, et comment la crainte de la découverte de leur faute les a chassées de leur famille, sans aide et sans pain, et les a précipitées dans l'abîme du vice où il n'est plus de salut ».

L'auteur paraît avoir vraiment ignoré combien il faut prendre garde à la mythomanie.

Nous devons avouer que, bien souvent, après avoir consacré des heures à l'interrogatoire d'une de ces délinquantes, l'enquête sociale ou policière, fondée, elle, sur des faits, nous apprenait que toute l'histoire était fausse du premier au dernier mot ! Qu'on relise plutôt l'aventure de K... Louise.

Aussi ne faut-il point, malgré tout, se laisser trop emporter sur les ailes du sentiment, mais se souvenir

de cette notion exposée précédemment : Elles ne sont point démunies d'intelligence ; elles ont beaucoup de sociabilité.

C'est pourquoi nous pensons qu'à moins de prétendre à la pénétrante finesse de Daudet ou de France, à la puissance de conception et de création d'un Balzac, d'un Zola, la simple promenade parmi les gens du « milieu », les conversations même attentives avec « ces créatures infortunées » ne suffisent pas à déceler les mobiles de leur comportement. Elles ne suffisent pas non plus à désigner à la société et au caractère leurs parts respectives, à séparer ce qui se peut redresser de ce qu'on doit seulement contenir.

Il y faut une méthode d'examen médicale, ne serait-ce que pour juger des causes organiques éventuelles et de leur retentissement exact. Nous la choisirions encore, parce que cette méthode est plus aiguisée aux interprétations objectives, enfin parce que l'attitude du patient devant le médecin, dans une salle d'examen ou un hôpital, n'est plus du tout celle que rencontrent le savant sociologue ou la dame de charité.

On ne s'étonnera donc pas si nous nous attardons tout à l'heure longuement aux opinions médicales.

Mais auparavant une mention spéciale doit être faite à ce remarquable ouvrage d'un membre du Barreau de Lille, M. Paul-Jean Cogniart. Nous lui avons déjà emprunté maints documents touchant la définition, l'histoire, l'analyse du milieu dans la prostitution. Nous devons envisager son avis dans le chapitre qu'il intitule « Etude criminologique et sociologique de la prostitution ». Ce livre entier d'ailleurs fait exception aux

critiques atteignant les travaux non médicaux publiés en la matière.

L'auteur rappelle d'abord deux statistiques :

1° *Celle de Wood Hutchinson.*

Causes de la prostitution :

Désir d'oisiveté, de lucre, d'amusement..	42,1 %
Mauvais milieu familial	23,8 %
Séduction	11,3 %
Chômage	9,4 %
Hérédité	7,8 %
Appétit sexuel primaire	5,6 %

2° *Celle publiée à Roubaix en 1937 par le Service de la Sûreté.*

Gain d'argent facile, paresse, désir de vivre « sa vie »	80 %
Séduction, manque de ressources, perte d'emploi	15 %
Motif divers, fugues, condamnation.....	5 %
Contrainte	<i>Pourcentage minime</i>

Ces statistiques restent évidemment imprécises, elles ont le tort de séparer arbitrairement des causes peut-être associées dans certains cas et de manquer d'analyse, mais comme le fait remarquer M. Cogniart elles montrent que plusieurs facteurs ont été omis jusqu'à Lombroso et même depuis : Les causes d'ordre biologique.

Il parle plus loin des indications mensongères des prostituées qui font de leur vie un roman à leur convenance, et ajoute que seules les études faites sur les mineu-

res sont assez proches de la vérité parce que les faits peuvent être plus facilement contrôlés et parce que ces sujets cherchent moins à « bluffer ».

Il cite alors les statistiques établies d'après les dossiers de l'Institut de Médecine légale et sociale de Lille (Professeur Leclerc) et constituées par une enquête sociale (complétant celle de la police) et par les observations de MM. les Docteurs Muller et Vullien.

Quatre-vingt-treize prostituées mineures ainsi examinées fournissent les résultats suivants :

Tares psychiques

Débiles mentales	41,93 %
Déséquilibrées du caractère.....	45,16 %

Dans les deux catégories précédentes, il y avait :

Perverses	54,83 %
Instables	16,12 %
Amorales	11,82 %
Epileptiques ou ayant un fond comitial..	9,67 %
Suggestibles	8,60 %
Névropathes	8,60 %
Mythomanes	5,37 %
Cyclothymiques	2,15 %

Certaines de ces prostituées ont plusieurs tares. Reste donc :

Filles normales au point de vue biologique	12,90 %
--	---------

Milieu

Milieu anormal	91,39 %
Milieu nettement bon.....	8,60 %

Causes diverses

Besoin de luxe et de plaisir.....	36,55 %
Insuffisance de salaire, chômage.....	23,65 %
Proxénétisme (émanant en totalité de ca- feters)	5,37 %
Incitation par les parents.....	2,15 %
Contrainte par souteneur	1,07 %
Séduction (manœuvres frauduleuses)....	1,07 %

Restent 28 dossiers où les causes sont multiples et ne peuvent être dissociées et où le besoin de « vivre sa vie » domine nettement.

Et l'auteur continue :

« Dans l'analyse de cette statistique, ce qui doit frapper l'observateur et ce que nous nous proposons de souligner, c'est que, en fait, les tares psychiques et la déficience du milieu dans lequel elles ont été élevées se rencontrent toujours concurremment chez 80 % des prostituées.

« Nous sommes donc en droit de dire que les tares psychiques et le milieu sont des causes indispensables, amenant une véritable prédisposition à la prostitution ».

Nous n'adresserons à M. Cogniart qu'une seule critique : L'appréciation de la débilité mentale garde dans sa statistique une trop grande imprécision. On aurait aimé lui voir appliquer aux éléments intellectuels la même analyse qu'il a su si nettement développer pour les troubles du caractère. Et surtout, une échelle de comparaison indiquant à peu près le degré de débilité incriminée, aurait apporté une utile précision.

Nous formulons cette objection parce que nous avons été frappé de la difficulté qui résulte en cette question d'une scolarité insuffisante autant que de l'attitude parfois volontairement « abêtie » de la mineure. A un premier examen beaucoup de nos sujets donnaient l'impression d'une réelle débilité et ce n'était que plus tard par des épreuves isolées et inattendues intéressant électivement l'imagination, la mémoire, le jugement, que nous parvenions à une appréciation plus exacte.

Mais ce n'est là qu'un détail. Retenons la concordance entre les résultats fournis par M. Cogniart et les nôtres, en particulier en ce qui regarde les groupes suivants : Perverses, instables, amoraux, suggestibles et mythomanes.

Citons encore quelques passages instructifs :

« Reconnaissons que Lombroso a le premier insisté sur l'anomalie mentale que présentent *toutes* les prostituées.

« Et si l'on s'en tient au milieu plus spécial que nous étudions, on ne peut pas ne pas être frappé de la persistance que mettent les prostituées à exercer leur métier, lors même qu'on leur en procure un autre plus honorable ».

Et à propos de l'influence du milieu sur la personnalité :

« Elles ne peuvent avoir *acquis* d'anomalies caractérielles (elles sont mineures de 18 ans) parce que leur genre de vie spécial n'a pas été suffisamment long (quelques mois, un an). Or les quatre cinquièmes sont des anormales mentales psychiques..... »

Dans le cours d'une intéressante observation nous lisons :

« Sarah s'enfuit on ne sait où, *du foyer conjugal*, pour se livrer de nouveau à la prostitution, sans qu'on puisse y voir de cause exogène. Elle est aimée d'un mari qui gagne bien sa vie, donc aucun souci d'ordre sentimental ou économique... L'examen montre que c'est une débile mentale marquée, paresseuse, amoral, instable, peu émotive et de comitialité fruste ».

LES DOCUMENTS MÉDICAUX.

Nous n'avons pas l'intention de nous attarder aux nombreuses critiques qu'on a faites de la théorie de Lombroso et de Ferrero, sur la prostituée-née. Quelles soient plus ou moins justifiées nul ne peut nier le véritable mérite de cette théorie : En désignant pour meilleur mode d'investigation l'examen médical, elle a ouvert la voie à toutes les recherches scientifiques ultérieures. Sans discuter les conclusions de Lombroso quant à la prédestination d'un individu à la prostitution, quant à la valeur des stigmates de dégénérescence, il faut certainement retenir la description clinique qu'il donne de la prostituée :

« On constate le même manque de sens moral, la même dureté de cœur, le même goût pour le mal, la même indifférence pour l'infamie sociale, la même versatilité, l'amour de la paresse, le manque de prévoyance, le même goût des plaisirs faciles, de l'orgie et de l'alcool, la même vanité ou presque ».

Parmi les études contemporaines, nous avons déjà cité

celles de M. Paul Boncour, si documentées et précises. On peut sans crainte de répétition lui emprunter encore .
« Toutes les jeunes filles malheureuses ou abandonnées ne deviennent pas des prostituées. C'est tout de même l'exception et si on dressait une statistique des femmes malheureuses au même degré que les précédentes qui sont restées honnêtes, on s'apercevrait que leur quantité est de beaucoup supérieure ».

« Malgré tout, cette influence de l'ambiance combattue précocement et n'ayant pas eu le temps de déformer définitivement la moralité, ne s'opposerait pas à l'amendabilité des mineures prostituées s'il n'existait pas en supplément une anomalie biologique, une défectuosité psycho-morale constitutionnelle... Les causes économiques, directes ou indirectes, les mauvais exemples, incitent à la prostitution, mais les filles qui succombent et ne peuvent se relever sont ainsi par suite d'une prédisposition anormale... La prostitution est l'expression d'une inadaptabilité constitutionnelle dégénérative ».

L'auteur insiste sur les efforts stériles de beaucoup de ceux qui luttent contre la prostitution et en donne comme raison le défaut d'examen objectif de la prostituée.
« Beaucoup, dit-il, considèrent la prostitution comme un phénomène purement social. On ignore par sensiblerie le rôle considérable des influences individuelles ».

M. Louis Favre écrit que l'examen de 510 mineures prostituées ne lui a permis de noter : « Aucune intimidation du fait de l'emprisonnement... Chez elles l'anomalie innée de l'instinct sexuel semblait manifeste ». Et,

dit-il, « on acquiert, d'après les récits écrits de leur vie, la conviction que rien ne changera leur lamentable sort, qui semble définitivement consolidé »... Toutefois « les chances d'amélioration sont en raison inverse de l'âge ».

Joséphine Erkens, chef de la police féminine de Hambourg, sans vouloir nier le retentissement du milieu sur les dispositions personnelles s'exprime ainsi : « La structure de la personnalité individuelle est toujours l'élément fondamental et prévalent de la conduite humaine : Les facteurs extérieurs agissent à travers elles. Il ne peut exister un produit pur de l'ambiance, indépendamment des conditions individuelles ».

Mlle Serin, dans un article sur la prostitution des mineures : « Nous notions que 50 % au moins présentaient des anomalies de l'intelligence et du caractère et de ce fait se trouvaient moins défendues contre les circonstances adverses ».

M. Guy Néron, dans « L'enfant vagabond » : « Mais quelle que soit l'importance de ces causes sociales, il ne faut pas cependant, comme l'ont fait en France trop de sociologues, croire qu'à elles seules sont imputables tous les cas de vagabondage. Même dans les cas où la situation sociale ou familiale paraît, à première vue, la seule cause efficiente, il n'est pas rare de trouver un caractère d'instabilité qui explique le vagabondage ».

M. Fribourg-Blanc, dans « Contribution à l'étude de l'enfance coupable » : « Dans bien des cas, l'éducation et l'exemple ne créent rien chez l'enfant qui n'y existe déjà ; ils ne font que faire surgir ce qui préexistait en lui. Caïn et Abel étaient fils des mêmes parents ».

M. Heuyer et Mlle Badonnel, « L'hérédité des pervers instinctifs » : A propos de 250 enfants vagabonds examinés à la Petite Roquette, on peut incriminer :

les causes sociales (comme facteur le plus évident) dans 20 % des cas,

des causes psychiatriques dans 80 % des cas.

Parmi ces dernières, les troubles du caractère comptent pour 50 %, la débilité intellectuelle pour 19,24 %.

Et ils ajoutent : « Ce n'est pas seulement dans les milieux pauvres et misérables qu'on rencontre des pervers instinctifs. C'est dans tous les milieux, même les plus riches : Psychopathies, syphilis donnent les mêmes résultats quelle que soit la fortune. Dans tous les milieux on trouve des pervers instinctifs, mais ne deviennent délinquants que ceux qui ne sont pas encadrés et qui ne sont pas surveillés ».

Mlle Badonnel à nouveau, dans un rapport sur la prophylaxie criminelle juvénile au XXI^e Congrès de Médecine légale et de Médecine sociale de langue française à Paris (1927), rappelle que les chiffres fournis par les nombreux travaux relatifs à l'enfance coupable évaluent la proportion d'anormaux à 75 % ou 80 %.

M. Vermeylen, à la séance de la Société Médico-Psychologique du 28 juillet 1937, exprime l'opinion qu'il n'y a pas plus de débilité mentale chez les délinquants que chez les enfants ordinaires. C'est l'inadaptation sociale, non la débilité mentale, qui est cause de délinquance.

M. Partridge G. E., « Psychopathic personalities among boys in a training school for delinquents », à propos de 50 enfants délinquants, chez 9 d'entre eux seulement,

n'a pu mettre en évidence des anomalies de l'intelligence ou du caractère.

« Nous savons, dit Bizard, l'histoire d'une jeune fille appartenant à une famille *très honorable, austère et riche...*, qui voulut quand même se livrer à la prostitution la plus vile, sans qu'on ait jamais pu démêler les raisons de cette inqualifiable résolution ».

M. Pierre ALLENDY : *Les conceptions modernes de la sexualité*, septembre 1937.

« Je prétends que la prostitution est une névrose et je crois qu'on fera fausse route tant qu'on s'obstinera à la regarder comme le simple produit de conditions économiques. En vérité, c'est la classe sociale, prolétarienne, qui définit la prostituée. La bourgeoise ou la mondaine peut par perversion ou intérêt se comporter d'une façon en tous points comparable. Combien de femmes du meilleur monde ne se sont-elles pas complu à s'imaginer prostituées ».

« Les facteurs sociaux tels que misère, séduction avec grossesse, traite des femmes, etc... ne peuvent agir que comme occasion favorable, non comme cause suffisante. Faute de bien comprendre ce caractère de la prostitution les économistes, moralistes, sociologues, etc... s'exposent à de profondes déceptions. *La prostitution est une résultante psychologique*. Ce caractère explique à la fois sa persistance en dépit de tous les efforts d'abolition et l'attitude ambivalente de la société à son égard ».

« Je crois que le jour où le public considérera la prostituée sous son vrai jour névrotique, un grand nombre de vocations honteuses cesseront ».

« En vérité, rien n'est aussi mal connu que la psychologie de la prostituée. Les médecins qui s'occupent de ces femmes ne les regardent pas, en général, sous un angle psychologique assez pénétrant, et d'autre part les psychologues spécialisés les prennent rarement pour objet. C'est surtout chez des observateurs littéraires qu'on pourrait trouver un écho à ce que révèle l'interprétation psychanalytique de leur comportement ».

DISCUSSION ET RÉSUMÉ.

Ainsi présentées, simplement à la suite les unes des autres, ces citations revêtent sans doute un caractère un peu fastidieux. Nous avons tenu à grouper ainsi ces opinions médicales dans toute leur diversité de formes et sans les interrompre d'aucune critique personnelle. L'impression commune qui, semble-t-il, peut ainsi mieux se dégager montre pleinement l'unanimité de ces avis médicaux : La prostitution résulte surtout de dispositions mentales propres à chaque individu et ces dispositions traduisent toujours un déséquilibre de la personnalité. La prostituée n'est pas déterminée dans le choix de sa profession par la pression de circonstances matérielles. Elle adapte ses tendances psychologiques aux possibilités du milieu social qui l'a vu naître. Avide et née dans la gêne, instable et perverse et manquant du cadre familial, de ses principes et de ses vété, parfois suggestible, toujours anémotivée, elle trouve dans la prostitution son orientation professionnelle toute désignée. C'est en ce sens que son milieu l'amène par une pente dite « fatale » à son métier. Tout aussi bien un intellectuel, un artiste, un mystique peuvent être plus ou moins favo-

risés par leur milieu social, par leurs moyens financiers ou par toute autre considération exogène. Personne ne songerait à dire pourtant que ce sont là conditions nécessaires et suffisantes. Des cas, rares il est vrai, mais démonstratifs, prouvent au contraire que ce ne sont même pas conditions nécessaires. On applaudit parfois ceux qui pour atteindre la pleine réalisation de leurs aptitudes personnelles rompent avec leur milieu, surmontent tous les obstacles matériels. De même nombre de jeunes filles nées dans la misère, dépourvues de soutien familial, exposées à de multiples sollicitations, fondent un foyer honorable. Ils sont rares ceux qui dès leur enfance grandissent dans un cadre absolument harmonisé à leur personnalité. Nous ne nions pas qu'ils y trouvent un sérieux appui. Le bon sens, l'évidence l'affirment. Mais si d'aventure, trompant tout espoir, ils n'atteignent qu'à une situation médiocre ou, pire encore, à un véritable déclassement, chacun s'accorde à rendre responsable leur « vilaine nature ». Le milieu n'a donc pu empêcher cette défaite, opposer ses barrières aux mauvais instincts ?

Il est trop facile d'affirmer que la prostituée, si elle avait connu la douceur d'un foyer familial, aurait évité son avilissante existence. Il faudrait aussi savoir pourquoi ce foyer n'a pas existé ou pourquoi il a été détruit. On s'apercevrait bien souvent que le père était un alcoolique, un paresseux ou un agité, que la mère avait donné d'évidentes preuves de déséquilibre mental et que pour l'une de ces raisons ou pour toutes les deux la vie commune leur était impossible.

En réalité, ce que l'on veut dire évidemment en incriminant

minant l'absence de foyer c'est qu'on le voudrait non seulement existant, mais encore sain et respectable.

Tout le monde se mettra sans peine d'accord sur ce vœu mais le problème se trouvera seulement déplacé et non pas résolu. Le milieu familial n'est pas une abstraction, il reste exactement soumis et avant tout à la santé ou au déséquilibre mental des deux individus qui l'ont fondé.

Ainsi la fille s'est prostituée parce que les parents s'étaient séparés. Les parents s'étaient séparés parce qu'ils se trouvaient atteints de quelque vice ou de quelque tare, ou parce qu'ils étaient eux-mêmes plus ou moins névropathes ! On finit par découvrir que le point de départ, le « primum movens », résidait dans une constitution psychopathique des progéniteurs. Il en résulte au moins une notion utile : Celle de l'hérédité similaire, aussi justiciable d'une étude médicale et individuelle que de la complexe analyse du milieu social.

Nous ne nions pas son influence. Elle existe certes, à titre de cause adjuvante. Son étude, très difficile et trop aisément obscurcie de passions, reste toujours importante. Nous préciserons même par souci de ne point en diminuer la valeur, à quel groupe de délinquantes il apporte sa plus forte contribution : Les débiles suggestibles de toute évidence pâtissent vraiment des conditions de leur milieu. Si une main généreuse pouvait les transporter dans un cadre satisfaisant elles en bénéficieraient en raison même de leur suggestibilité. Mais rappelons aussi par égard pour la vérité, cette fois, qu'il ne suffit en aucune manière de se trouver débile et sans

famille pour devenir une prostituée. On en voit qui, en de si lamentables circonstances, entrent au couvent.

S'il nous fallait maintenant résumer l'ensemble des notions acquises au cours de notre étude sur les mineures prostituées, nous le ferions ainsi : Toutes présentent des troubles suffisamment importants de leur affectivité et de leur activité pour qu'on ne se contente pas d'y apercevoir seulement de simples défauts de caractère, variables et acquis, soit par l'exemple de la contagion, soit par l'entraînement dans un milieu social particulier.

D'autre part, la diversité des cas particuliers n'est pas si grande qu'on ne puisse parvenir à grouper les personnalités et à retrouver de nombreux traits communs.

Il apparaît alors qu'un premier groupe de ces délinquantes présentent de véritables constitutions psychopathiques, mythomaniaques, perverses, ou paranoïaques, ou plus souvent associées. Il est habituel de rencontrer chez elles des facultés intellectuelles bien développées, à l'exception pourtant du jugement qui reste sinon insuffisant du moins très inférieur aux qualités d'imagination et de mémoire. Il en résulte un déséquilibre bien propre à renforcer et à aggraver les troubles affectifs-actifs. Aussi n'est-ce en aucune façon, si paradoxal que le fait puisse paraître, un élément de bon pronostic en faveur du redressement qu'une intelligence apparemment bien douée et quelquefois même assez notable. Le seul élément intellectuel dont pourrait à la rigueur bénéficier le comportement, à savoir le jugement, est justement et toujours déficient.

L'ensemble de la personnalité ne manque ni de fer-

meté, ni d'expression. Particulièrement poussées par nature à faire du prosélytisme, nullement suggestibles, elles sont inamendables par les moyens dont on dispose actuellement et de surcroît très dangereuses pour le bon ordre des maisons de redressement où elles peuvent être placées. A peine en sortent-elles à 21 ans qu'elles retournent immédiatement à la prostitution.

L'apparition chez elles des symptômes fondamentaux de leur déséquilibre mental à un âge bien antérieur au début de leur orientation professionnelle (6 à 10 ans) semble bien permettre d'affirmer qu'il s'agit d'états constitutionnels. Elles représentent à peu près 50 % des cas que nous avons étudiés.

A l'opposé de ce groupe se situe une autre catégorie. Egalement déséquilibrées dans leurs éléments affectifs-actifs, on ne leur trouve pourtant aucune tendance nettement prévalente, leur personnalité reste floue et indécise, malléable et ployable, suivant les circonstances et l'entourage. Beaucoup plus indifférentes et insensibles que perverses, il semble qu'il leur faille à tous moments une influence extérieure pour leur fournir les aliments et les moyens que requièrent leurs appétits malsains. Les facultés intellectuelles se montrent chez elles très moyennement développées, le plus souvent inférieures. Eminemment suggestibles et somme toute plutôt débiles mentales, elles se présentent comme essentiellement anémiques et instables, incapables d'efforts et de continuité dans leur existence, précocement entraînées par leurs besoins sexuels qu'elles ne peuvent ni ne cherchent à réfréner.

Ce sont elles qu'on trouve conduites et dirigées dans

les débuts de la prostitution soit par une amie appartenant au type précédemment décrit, soit par un souteneur, soit même par un parent. Plutôt que nettement prédisposées à la prostitution, elles donnent l'impression d'être surtout réfractaires à une existence stable et insensibles aux liens habituels d'une vie sociale normale : respect ou amour filial, sentiment maternel, émotions d'amour-propre, d'ambition, de rang social. Que leur milieu familial soit bon ou mauvais, peu leur importe, elles le subissent et ne s'y attachent pas.

Sur elles l'influence de la presse, du cinéma, des livres, des récits de l'entourage est très grande. Semblable nature autorise et réclame de la part de la société des efforts de redressement, mais il importe de ne pas se dissimuler les obstacles : leur instabilité et leur anémotivité laissent peu de prise à un enseignement professionnel quelconque. Dès que se relâcheront surveillance et autorité elles seront à la merci des rencontres et des sollicitations à la débauche. Il les faudrait prendre dès l'enfance et les conduire jusqu'à ce que soit fondé un foyer régulier où elles seraient soumises à une personnalité aussi ferme que vigilante.

Au moins importe-t-il de retarder le plus possible leur égarement ou leur retour à la prostitution.

Entre ces deux groupes que nous venons de décrire, il existe un trait commun : Une particularité se révèle d'une constance quasi absolue : l'anémotivité. Par son association au déséquilibre des autres tendances elle paraît entraîner le désordre définitif.

Il ne fait pas de doute pour nous qu'il s'agit là de causes profondes, inhérentes à ce que la personnalité

possède de plus intime et de plus primitif. Le milieu n'y suffit en aucun cas si nous parlons de prostitution au vrai sens du mot, c'est-à-dire en l'envisageant comme une habitude et non comme un accident passager. Il n'en serait plus de même dans le cas où la prostitution serait liée à titre de symptôme au début d'une affection mentale psychosique ou bien dans un tout autre ordre d'idée à la satisfaction d'intérêts matériels momentanés chez une fille sans éducation et abandonnée.

L'influence du milieu nous apparaît comme adjuvante. Elle favorise le développement des tendances primitives, mais elle est cependant insuffisante à expliquer la psychologie de ces sujets.

Nous appuyons cette opinion sur l'étude minutieuse que nous avons faite de chaque cas examiné, nous l'appuyons aussi sur la réaction observée lorsque l'enfant a été complètement changée de milieu. Nous l'appuyons enfin sur des cas où ni la misère, ni le défaut d'éducation, ni l'exemple ne pouvaient être invoqués.

CONCLUSIONS

1° La prostitution constitue l'un des aspects les plus importants sous lesquels se présente le difficile problème de l'enfance coupable.

Sans préjuger des autres méthodes de travail, il semble légitime d'affirmer que l'on ne saurait prétendre à une conception exacte et objective de la prostitution sans une étude médico-psychologique préalable des prostituées.

2° Les enquêtes médicales sur les antécédents héréditaires et collatéraux des mineures vagabondes et prostituées découvrent l'extrême fréquence de tares organiques et de troubles psychopathiques dans ces antécédents : aliénation mentale 17 %, alcoolisme 35 %, tuberculose 10 %, syphilis.

3° Le défaut d'éducation morale, la désorganisation familiale, si souvent signalés dans les études sociales sur l'enfance des prostituées et des délinquants sont certainement pour une large part imputables à ces états pathologiques organiques et psychopathiques des progéniteurs. Il importe en tous cas de leur faire une place importante à côté des facteurs économiques et sociaux proprement dits.

4° La prostitution peut constituer la manifestation initiale parfois révélatrice d'une affection psychiatrique

acquise (démence précoce, paralysie générale juvénile, séquelles d'encéphalite épidémique), mais il s'agit là d'un fait d'exception, dont nous n'avons pas pu trouver d'exemples probants.

- 5° L'examen médical et psychiatrique de 79 mineures vagabondes et prostituées entrepris au cours du présent travail nous conduit à conclure pour ces 79 cas à la constance d'états psychopathiques importants.
- 6° Il s'agit de troubles du caractère et du comportement d'apparition très précoce, bien antérieur à l'âge de la prostitution : 6 à 10 ans.
- 7° Ces troubles se définissent le plus souvent par un état d'excitation psycho-motrice du type hypomaniaque, à tout le moins par une très grande instabilité. Il s'y joint une constante anémotivité, une hypertrophie pathologique de l'avidité et de la sociabilité, des perversions de l'instinct sexuel, de l'instinct d'association ou de conservation.
- 8° Les éléments intellectuels sont rarement inférieurs à la normale, au contraire souvent développés ; c'est en particulier le cas de l'imagination.

Une exception doit être faite pour le jugement qui se montre débile.

Le retard scolaire lorsqu'il existe dépend exceptionnellement d'une inaptitude intellectuelle, mais presque toujours des troubles affectifs-actifs, notamment de l'instabilité.

9° En définitive, et d'une manière un peu schématique, mais qui répond au plus grand nombre des cas, ces mineures prostituées doivent être réparties du point de vue psychiatrique en deux groupes :

- a) Les perverses constitutionnelles mythomanes, paranoïaques, le plus souvent assez douées quant aux éléments de l'intelligence. Ce développement intellectuel n'est donc nullement un facteur de redressement, mais l'observation montre au contraire qu'il s'associe aux troubles affectifs-actifs, les aggrave en leur fournissant des moyens d'action et qu'il coexiste avec une forte personnalité très réfractaire aux efforts de réadaptation sociale qui pourraient être tentés.

La révolte, l'inadaptabilité sociale, la récidive caractérisent le comportement de cette première catégorie de prostituées mineures. Elle représente environ 50 % de la totalité.

- b) Les débiles suggestibles perverties, à personnalité indécise, qui vont à la prostitution du fait également de leur instabilité, de leur goût du luxe, de leur vanité et de leur perversité sexuelle, mais beaucoup plus par entraînement, par paresse et par bêtise.

Peu développées intellectuellement, plus vulnérables à la vie sociale, mais aussi plus accessibles aux tentatives de rééducation, elles sont essentiellement suggestibles.

Elles seraient parfois susceptibles d'adaptation sociale à la condition seulement d'être séparées

de leur milieu familial et professionnel dès les premiers jours de la prostitution, et à condition aussi d'être soumises jusqu'à leur majorité à une suffisante autorité morale et à une discipline sans défaillance.

La réunion d'individus de ces deux catégories dans un même établissement anéantira toutes chances de réadaptation sociale et d'amendement.

Le Président de la Thèse,

Jean LÉPINE.

Vu : Le Doyen,

Jean LÉPINE.

PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 25 mai 1939.

Le Recteur de l'Académie,

LIRONDELLE.

BIBLIOGRAPHIE

- ABÉLY (Xavier et Paul). — L'internement des arriérés sociaux (Pervers constitutionnels). *Ann. Méd. psych.* I, n° 2, fév. 1934, page 157.
- ALLEN (F. H.). — Psychic factors in juvenile delinquency. *Mental Hyg.*, oct. 1927, page 764.
- ALLENDY (P.). — Les conceptions modernes de la sexualité.
- ANDRÉ (L.). — Larrousse mensuel, 1917.
- ANTHEAUME et MIGNOT. — La période médico-légale prodromique de la démence précoce. *Encéphale*, fév. 1907, page 126.
- BERGSON (H.). — Les deux sources de la morale et de la religion. Alcan, 1932.
- BADONNEL (Mlle M.). — La prophylaxie criminelle juvénile. Rapport au XXI^e Congrès de Méd. Lég. et de Méd. Soc. de langue française, Paris, mai 1937.
- BADONNEL (Mlle M.). — Prophylaxie de la délinquance juvénile et dépistage scolaire. *Hygiène Mentale XXXIII*, n° 9, nov. 1938.
- BIZARD (L.). — Vagabondage, prostitution et statut juridique des vagabondes mineures. Communication à l'Ac. des Sc. Mor. et Pol., 22 avril 1903. *Paris-Médical*, t. 92, mars 1934, page 200. — La vie des filles, Grasset, Paris, 1934.
- BINET et SIMON. — Les enfants anormaux, Armand Colin, 1934.
- BOROSTYANI (Irma Troll). — Im freiem Reich, page 176.
- BRIAND. — *Bull. de l'Ac. de Méd.*, 21 nov. 1921.
- BURT (Cyril). — Les causes déterminantes de la prostitution. *Health and Empire*, 1927.

- CAGGINI (L.). — Contribution à l'étude de l'enfance déficiente et anormale. *Thèse*, Paris, 1925.
- COGNIART (P.-J.). — La prostitution, étude de science criminelle, Maloine, 1939.
- DELMAS (Achille). — Le rôle et l'importance des constitutions en psycho-pathologie. Rapport au XXXVI^e Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, Limoges, 1932.
- DELMAS (A.) et BOLL (M.). — La personnalité humaine, Flammarion, 1922.
- DUPRÉ (E.). — Les perversions instinctives. Rapport au Congrès de Tunis, 1912. — Pathologie de l'imagination et de l'émotivité, Payot, Paris, 1925.
- EARL (M. C. I. C.). — Séance de psychiatrie juridique, Paris, 28 juillet 1937.
- ELLIS (Havelock). — La prostitution, ses causes, ses remèdes. *Mercure de France*, Paris, 1929.
- ERICKSON. — A Study of the relationship between Intelligence and Crime. *Jour. of Crim. law and Criminology*, XIX, n° 4.
- ERKENS (Mme J.). — La predisposizione individuale e le influenze ambientali sulla prostituzione. *Arch. di Antropologia Criminale* LIV, 1934, page 8.
- ETIENNE-MARTIN. — *Soc. d'Anthropologie de Lyon*, 7 janvier 1905.
- ETIENNE-MARTIN et MOURET (V.). — Les enfants en justice.
- FAIVRE (L.). — Les jeunes vagabondes prostituées en prison. *Thèse*, Paris, 1931. *Hygiène Mentale*, t. 27, Janvier 1932.
- FAY (H.M.). — L'intelligence et le caractère. Leurs anomalies chez l'enfant. *Foyer Central d'Hygiène*, 1934.
- FERRI (Enrico). — Delinquente e delitto, nella scienza, legislazione, giurisprudenza, Torino, Utet, 1928.
- DE FLEURY (Maurice). — Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent, Hachette, 1928.
- FRIBOURG-BLANC (A.). — Contribution à l'étude de l'enfance coupable. *Thèse*, Lyon, 1912.

- FONTES (V.). — Séance de psychiatrie juridique, Paris, 28 juillet 1937.
- GENIL-PERRIN. — Les paranoïaques, Maloine, 1926.
- GILBERT-ROBIN. — Considérations sur les troubles mentaux liés aux formes prolongées de l'encéphalite épidémique chez l'enfant. *Thèse*, Paris, 1923. — Précis de Neuro-Psychiatrie infantile, Doin, 1938.
- HALBERSTADT (G.). — Contribution à l'étude médico-légale de la démence précoce à forme simple. *Encéphale*, n° 1, page 111, janvier 1924.
- HALL (Mary). — Prostitution: a Survey and a Challenge London Williams and Norgate Ltd 1933.
- HEALY (W.) et BROUNER (Aug.). — Delinquents and criminals, Mac Millan, 1926.
- HEALY (W.). — Séance de psychiatrie juridique, Paris, 28 juillet 1937.
- HEUYER (G.). — Enfants anormaux et délinquants juvéniles. *Thèse*, Paris, 1914. — Quelques recherches étiologiques en neuro-psychiatrie infantile. *Hyg. Mentale*, n° 5, mai 1928, page 115.
- HEUYER (G.) et BADONNEL (Mlle M.). — Fonctionnement de la clinique annexe de psychiatrie infantile et de son centre d'observation. *Hyg. Mentale*, n° 5, mai 1928, page 101. — L'hérédité des pervers instinctifs. *Hy. Mentale*, n° 6, juin 1928, page 125.
- HEUYER, COURTHIAL (Mlle), DUBLINEAU et NÉRON. — Tests de caractères en neuro-psychiatrie infantile. *Ann. Méd. Psych.*, t. II, n° 7, juillet 1934, page 162.
- HEUYER, ROUBINOVITCH et PAUL-BONCOUR. — Congrès d'Hyg. Sociale, 1928.
- HEUYER, SERIN (Mlle), MORINSON (Mme) et BAILLE. — L'orientation professionnelle des jeunes délinquants. *Hyg. Mentale*, n° 2, février 1932, page 35.
- LACASSAGNE (A.). — Actes du premier Congrès d'anthropologie criminelle, Rome, 1885.
- LAHY (J.-M.) et HEUYER (G.). — Dépistage des psychopathies chez les écoliers par la méthode psychologique et l'examen clinique. *Hyg. Mentale*, n° 8, septembre 1931, page 197.

- LAURENT (E.). — Les habitués des prisons de Paris, page 332.
- LÉVY (Mlle). — Les manifestations tardives de l'encéphalite épidémique. *Thèse*, Paris, 1925.
- LOMBROSO (C.). — L'homme criminel, Félix Alcan.
- LOMBROSO et FERRERO. — La donna delinquente.
- MACÉ DE LEPINAY. — Séance de psychiatrie juridique, Paris, 28 juillet 1937.
- MEIGNANT (P.). — Le point de vue de l' « Individual psychology » Adlérienne, sur le crime et la délinquance spécialement, sur la délinquance juvénile. *Hyg. Mentale*, juin 1932.
- MENGER. — *Thèse*, Paris, 1929.
- NÉRON (G.). — L'enfant vagabond. *Thèse*, Paris, 1928. — Le vagabondage infantile. *Hyg. Mentale*, n° 8, sept, 1928, page 214.
- NOBÉCOURT et BABONNEIX. — Les enfants et les jeunes gens anormaux, Masson, 1939.
- PAUL-BONCOUR (G.). — La sélection psycho-morale des anormaux. *Progrès Médical*, octobre 1923. — L'adaptation sociale des anormaux. *Progrès Médical*, février 1925. — La sélection des mineurs coupables. *Revue Anthropologique*, janvier-mars 1926. — Quelques considérations sur la prostitution des mineurs. *Progrès Médical*, n° 46, 14 novembre 1931, page 1753.
- PARTRIDGE (G. E.). — Psychopathic personalities among boys in a training school for delinquents. *Am. Jour. of Psych.* VIII, n° 7, July 1928, page 159. — Current conceptions of psychopathic personality. *Am. Jour. of Psych.* X, n° 7, July 1930, page 53.
- PASCAL (Mlle). — La démence précoce, Paris, Alcan, 1911.
- PICHON (E.). — Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent, Masson, 1938.
- RABUT (R.). — Le niveau intellectuel des prostituées. *Paris Médical*, mars 1934, page 207.
- REGIS. — Précis de psychiatrie, Doin, 1923.
- RÉPOND (A.). — Quelques expériences sur la prophylaxie et la thérapeutique de la délinquance de l'enfance. *Hyg. Mentale*, n° 2, février 1932, page 29.

- RIETTI (E.). — Les statistiques de la criminalité en Italie avant et après la peine de mort. *Hyg. Mentale*, juin 1932, page 145.
- SARTORIUS. — *Allg. Zeitschrift. J. Psych.*, 1908, page 666.
- DE SAUSSURE (R.). — Prophylaxie du crime et de la délinquance dans la jeunesse. *Hyg. Mentale*, n° 5, mai 1931, page 101.
- SCHACHTER. — De la lecture au crime et à la perversion sexuelle. *Hyg. Mentale*, juin 1932.
- SERIN (Mlle). — La prostitution des mineures. *Hyg. Mentale*, 15 septembre 1936.
- SIMON et VERMEYLEN. — Une des formes de l'enfance anormale : la débilité mentale. — Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, XXVIII^e Session, Bruxelles, 1914.
- DI TULLIO (Bénigno). — La costituzione delinquenziale nella etiologia e terapia del delitto. Anonima Romana Editoriale, Roma, 1929.
- VANHEMS (R.). — *Thèse*, Lyon, 1939.
- VERMEYLEN (G.). — La débilité mentale comme cause de la délinquance infantile. Premier Congrès de psychiatrie infantile, Paris, août 1937.
- VERVAECK (P.). — Séance de psychiatrie juridique, Paris, 28 juillet 1937.
- VIGNES (F.). — Considérations médicales et bio-anthropologiques sur un groupe de prostituées mineures. *Thèse*, Paris, 1932.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION :

LIMITES DU SUJET, OBJET DE SON ÉTUDE.....	14
MOYENS D'ÉTUDE. MÉTHODE APPLIQUÉE.....	15

Chapitre premier :

OBSERVATIONS CLINIQUES	20
------------------------------	----

Chapitre deuxième :

LES ANTECEDENTS	105
-----------------------	-----

LES ANTECEDENTS HÉRÉDITAIRES ET COLLATÉRAUX	105
--	-----

LES TARES ORGANIQUES OU MENTALES CONS- TATÉES DANS LA FAMILLE.....	108
---	-----

RÉPERCUSSION DE CES TARES SUR LE MILIEU FAMILIAL	109
---	-----

LEUR RETENTISSEMENT SUR LA PERSONNA- LITÉ ACQUISE DE L'ENFANT.....	111
---	-----

LES ANTÉCÉDENTS PERSONNELS.....	113
---------------------------------	-----

LE MILIEU SCOLAIRE. L'INSTRUCTION. SON INFLUENCE	113
---	-----

L'APPRENTISSAGE D'UNE PROFESSION.....	117
---------------------------------------	-----

LES FRÉQUENTATIONS. LE SOUTENEUR. INFLUENCE DE LA PRESSE ET DU CINÉMA..	120
--	-----

LES ANTÉCÉDENTS PATHOLOGIQUES PERSON- NELS	125
---	-----

Chapitre troisième :

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE ET PSYCHIA- TRIQUE	133
--	-----

Introduction	133
--------------------	-----

LA PERSONNALITÉ INNÉE.....	140
LES ÉLÉMENTS INTELLECTUELS.....	140
<i>Imagination.</i>	
<i>Mémoire.</i>	
<i>Jugement.</i>	
LES ÉLÉMENTS AFFECTIFS-ACTIFS.....	145
<i>Avidité</i>	145
<i>Activité</i>	148
<i>Bonté</i>	150
<i>Emotivité</i>	153
<i>Sociabilité</i>	158
LA PERSONNALITÉ ACQUISE	162
LES SOUVENIRS ET LES HABITUDES.	
LES GOUTS ET LES INCLINATIONS.	
L'ATTENTION. LA PARESSE. LA VOLONTÉ. LE	
SENS MORAL	170
 <i>Chapitre quatrième :</i>	
LA PROSTITUTION JUVÉNILE. ÉTUDE COMPA-	
RATIVE DES DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.	181
LES DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET SOCIOLO-	
GIQUES	181
LES DOCUMENTS MÉDICAUX	193
DISCUSSION ET RÉSUMÉ	198
CONCLUSIONS	205
BIBLIOGRAPHIE	209

